# ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# SIR WALTER SCOTT.

Traduction nouvelle.

## MÉMOIRES HISTORIQUES SUR SWIFT.

TOME I.

PARIS,

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE

DE SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR LE DUC DE BORDEAUX,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

M DCCC XXVIII.

BBS 6098

PR
3726
.S36
1828
SMRS

# ŒUVRES

COMPLÈTES

# DE WALTER SCOTT.

---

TOME QUATRE-VINGT-QUINZIÈME.

PARIS, IMPRIMERIE DE COSSON,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

# MÉMOIRES

## POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

SUR

## LA VIE ET LES OUVRAGES

# DE JONATHAN SWIFT,

DOYEN DE SAINT-PATRICK ;

PAR SIR WALTER SCOTT.

TRADUITS DE L'ANGLAIS SUR LA SECONDE ÉDITION.

TOME PREMIER.

**PARIS,**
CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE
DE SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR LE DUC DE BORDEAUX,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.
M DCCC XXVI.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mmoirespolitiq01scot

# AVERTISSEMENT

## DE L'AUTEUR.

JAMAIS auteur n'a joui, dans la Grande-Bretagne, d'une aussi grande popularité que le célèbre doyen de Saint-Patrick. L'éclat de sa réputation n'a souffert ni de l'intérêt local ou de circonstance des sujets divers qu'il a traités, ni de quelques autres objections plus sérieuses et plus positives. En dépit de ce qu'il y a aujourd'hui d'impopulaire et de suranné dans sa politique, en dépit du ton de misanthropie et d'indécence de quelques-uns de ses écrits, et du caractère frivole de quelques autres, la vigueur et l'origi-

nalité de son génie l'ont soutenu dans l'opinion générale à une hauteur qui n'a été atteinte que par son ami Pope, parmi les écrivains qui ont brillé dans le siècle de la reine Anne, *siècle d'Auguste* de notre littérature.

Et, cependant, de tous les auteurs connus, Swift est peut-être celui qui paroît avoir le moins songé à se faire une réputation littéraire, par ses nombreuses productions.

L'édition de ses œuvres publiée par M. Nicol est la première qui ressemble à un recueil complet : en la lisant on est forcé de rendre justice au travail et à l'exactitude de l'éditeur. Malheureusement l'on n'y trouve point les pièces fugitives du doyen de Saint-Patrick, ni ses lettres ni ses anecdotes qui forment une partie si importante de son histoire; on regrettoit surtout de ne pas avoir une vie de Swift

écrite d'après les détails contradictoires de ses divers commentateurs et biographes.

L'éditeur actuel ne peut se justifier d'avoir voulu suppléer à ce qui manque aux éditions précédentes des ouvrages de Swift, qu'en faisant connoître les avantages qui lui font espérer que la sienne sera plus complète. S'il n'a pas su en profiter, le blâme lui en reste tout entier, et ne peut atteindre les amis qui lui ont fourni de si abondans matériaux.

On trouvera dans cette édition plus de cent lettres, essais, ou poëmes du doyen Swift qui n'avoient jamais été publiés. Voici les sources authentiques auxquelles nous avons puisé.

1. M. Théophile Swift, fils du savant Deane Swift, proche parent et biographe du célèbre doyen de Saint-Patrick, nous

a communiqué sans réserve ce qui étoit en sa possession.

2. M. Thomas Steele, neveu du docteur Lyons, qui avoit été chargé du soin de veiller sur la personne et aux affaires du docteur Swift pendant la triste période de ses dernières années, a permis à l'éditeur de faire usage de tous les manuscrits qui étoient demeurés entre les mains de son oncle.

3. Le major Tickell a eu la bonté de confier à l'éditeur quatorze lettres originales inédites du doyen Swift; deux de ces lettres sont adressées à M. Addison, et les autres à M. Tickell, poëte, ami d'Addison, et grand-père du major.

4. M. Léonard Macnally, avocat, a montré le même empressement à communiquer plusieurs pièces inédites, dont il a les manuscrits originaux écrits de la main de Swift.

5. L'infatigable amitié de M. Mathieu Weld Hartstonge ne s'est pas rebutée de s longues et laborieuses recherches qu'il a été obligé de faire pour rassembler les divers journaux, pamphlets rares, et feuilles détachées où parurent primitivement les dernières satires de Swift. Ce sont les matériaux recueillis par M. Hartstonge qui ont augmenté nos supplémens aux publications de Swift sur le *projet de Wood*, et à ses autres écrits sur les affaires d'Irlande.

6. Le révérend M. Berwick, si avantageusement connu dans le monde littéraire, a donné à l'éditeur des explications très-curieuses sur les derniers écrits satiriques de Swift, et particulièrement sur celui qui est intitulé *le Club de la Légion* (*the Legion Club*); il a aussi communiqué la correspondance entre Swift et miss Vanhomrigh, qui avoit été supprimée dans

les autres éditions, et que l'on désiroit depuis long-temps connoître. L'éditeur pourroit encore nommer plusieurs littérateurs très-distingués qui ont eu la bonté d'encourager son entreprise. Mais en voilà assez pour faire connoître au public les facilités qu'il a eues d'enrichir son édition de plusieurs pièces originales, et de vérifier, de corriger, et d'augmenter les éditions antérieures.

L'éditeur a eu pour objet dans la notice biographique de réunir en un récit clair et précis tout ce qui avoit été dit par Shéridan, par lord Orrery, le docteur Delany, Deane Swift, le docteur Johnson et quelques autres. Les ouvrages les plus intéressans de Swift sont précédés de quelques observations critiques; et ses traités politiques sont accompagnés d'explications et d'anecdotes historiques. On espère donc

que cette édition, plus parfaite que les précédentes, paroîtra au public digne de son attention.

Abbotsford, 1^er^ juillet, 1814.

---

*Postscriptum du Traducteur.*

Le Traducteur s'est permis d'élaguer dans le cours de ces Mémoires quelques notes de critique ou de biographie qui feront partie d'un troisième volume intitulé *Swiftiana.*

# TABLE DES MATIÈRES.

## PREMIER VOLUME.

SECTION PREMIÈRE.—Parenté et naissance de Swift. — Sa vie au collége. —Son premier séjour auprès de sir William Temple. — Il va à Oxford. — Il reçoit les ordres sacrés.—Obtient le bénéfice de Kilrobt. — S'en dépouille en faveur d'un ami. — Il retourne en Angleterre. — Son second séjour auprès de sir William Temple. — *La Bataille des livres.* — *Le Conte du Tonneau.*—*Vers sur l'incendie de White-Hall.* — La correspondance de miss Warins. — Il fait connoissance de Stella. — Sir William Temple meurt et lègue ses écrits à Swift. — Les espérances de Swift sont trompées. Page 1

SECTION II. — Swift va en Irlande avec lord Berkeley. — Ses différends avec ce seigneur. — Il obtient le bénéfice de Laracor. — Il est mécontent du mariage de sa sœur. — Sa manière de vivre à Laracor. — Mistress Dingley et Stella viennent en Irlande. — Tisdal fait des propositions de mariage à Stella. — Swift se jette dans la politique. — Ses opinions sur les affaires de l'état et de l'église. — *Conte du Tonneau.* Page 65

Section III. — Voyage de Swift en Angleterre en 1710. — Sa querelle avec les whigs et son union avec Harley et avec l'administration. — —Il écrit dans l'*Examiner*. — Caractère de lord Warthon. — Autres traités politiques. — Il obtient les premiers fruits et le *vingtième* pour le clergé d'Irlande. —Sa correspondance avec l'archevêque King. — Son intimité avec les ministres. — Le service qu'il leur rend. — Projet de rendre plus parfaite la langue anglaise. —Il protége les hommes de lettres. — Difficulté de son établissement ecclésiastique. — Il est fait doyen de Saint-Patrick. —Il retourne en Irlande.
Page 123

Section IV. —Swift prend possession du doyenné de Saint-Patrick. —Il est rappelé en Angleterre pour réconcilier Harley et St-John. — Sa faveur auprès de Harley (lord Oxford) augmente. — Il prend de nouveau part aux discussions politiques; — compose *l'Esprit public des wighs*. — Récompense offerte pour découvrir l'auteur. — La désunion augmente parmi les ministres. —Swift se retire à la campagne; — compose ses *Pensées sur l'état des affaires;* — écrit à lord Oxford lorsqu'il perd sa place; — se retire en Irlande à la mort de la reine. — Sa réception. — Sa société. —Sa bienveillante amitié. Page 191

## DEUXIÈME VOLUME.

Section V. — Swift fait la connoissance de miss Vanhomrigh. — Elle le suit en Irlande. — Mariage de Swift avec Stella. — Mort de miss Vanhomrigh. — Poëme de *Cadenus et Vanessa* (1). — Occupations de Swift dans sa retraite depuis 1714 jusqu'à 1720. — Sa manière de vivre et ses amusemens. — Il se jette dans la politique d'Irlande. — Il propose d'encourager les manufactures de ce royaume. — Divers traités. — Lettres du Drapier. — Popularité de Swift. Page 1

Section VI. — Swift se retire à Quilca. — Son amitié pour Sheridan. — Il va en Angleterre. — Il a une audience de Walpole; — est présenté à la cour du prince de Galles; — revient en Irlande et publie les *Voyages de Gulliver*. — Il fait un nouveau voyage en Angleterre. — La maladie de Stella le rappelle en Irlande. — Mort de Stella. — Swift rompt avec la cour et avec les ministres. — Ses écrits sur les

---

(1) Ce poëme, auquel il est souvent fait allusion, est une histoire rimée des amours du doyen (*Cadenus*) et de miss Vanhomrigh (*Vanessa*).

affaires d'Irlande. — Il se brouille avec lord Allen ; — se lie intimement avec lord Carteret. — On fabrique une lettre à la reine en son nom. — Ses divers ouvrages en prose à cette époque. — Ses poëmes. — Sa résidence à Gossford chez sir Arthur Acheson, et les vers qu'il y composa. Page 83

Section VII. — Conduite de Swift comme dignitaire de l'église. — Ses controverses avec les dissidens ; — avec les évêques d'Irlande. — Vers composés par lui-même sur sa mort. — Edition de ses *Œuvres* par Faulkner. — Sa querelle avec Bettersworth. — *Satire sur le quadrille.* — *Le club de la légion.* — Discussion sur la dépréciation du titre de la monnoie. — *Histoire du règne de la reine Anne.* — Vie privé de Swift à cette époque. — Il dispose de sa fortune pour fonder un hôpital. — Il tombe dans l'enfance. — Sa mort. Page 188

Conclusion. — Habitudes et caractère de Swift. — Sa conversation. — Ses lectures. — Les contradictions apparentes de son caractère. — Sa charité. — Son talent pour la critique. — Swift considéré comme poëte ; — comme prosateur Page 256

FIN DE LA TABLE.

# MÉMOIRES

## POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

SUR LA VIE

DE

# JONATHAN SWIFT.

## PREMIÈRE SECTION.

Parenté et naissance de Swift. — Sa vie au collége. — Son premier séjour auprès de sir William Temple. — Il va à Oxford. — Il reçoit les ordres sacrés. — Obtient le bénéfice de Kilroot; — S'en dépouille en faveur d'un ami. — Il retourne en Angleterre. — Son second séjour auprès de sir William Temple. — *La Bataille des livres.* — *Le Conte du tonneau.* — *Vers sur l'incendie de White-Hall.* — La correspondance de Swift avec miss Waryng. — Il fait connoissance de Stella. — Sir William Temple meurt et lègue ses écrits à Swift. — Les espérances de Swift sont trompées.

---

La vie de Swift est un sujet plein d'intérêt et d'instruction pour tous ceux qui

aiment à méditer sur les vicissitudes dont se compose la destinée des hommes célèbres par leurs talens et par leur renommée. Dénué de toutes ressources à sa naissance, élevé par la froide et insousiante charité de deux oncles, privé des honneurs universitaires, réduit pendant plusieurs années au patronage impuissant de sir William Temple, les premières pages de l'histoire de Swift offrent le tableau du génie humilié et trompé dans ses espérances. Malgré tous ces désavantages, il parvint à être le conseil d'un ministère britannique, le plus habile défenseur de son système d'administration, et l'intime ami de tous les hommes remarquables par leur noblesse ou leurs talens sous le règne classique de la reine Anne. Les événemens de ses dernières années présentent un contraste non moins frappant. Enveloppé dans la disgrâce de ses patrons, il fut persécuté, s'exila de l'Angleterre, vécut séparé de ses amis, et puis tout à coup acquit un degré de popularité qui le rendit l'idole de l'Irlande, et l'effroi de ceux qui gouvernoient ce royaume. Sa vie privée n'est pas moins extraordinaire. Il aima

deux des plus belles et des plus intéressantes femmes du temps, et il en fut tendrement aimé; mais il étoit dans sa destinée de ne jamais former avec aucune d'elles une union heureuse et paisible, et il les vit successivement descendre au tombeau avec la conviction que leur maladie mortelle avoit pour cause la douleur de leurs espérances déçues, et une affection mal récompensée.

Les talens de Swift, source de sa renommée et de son orgueil, dont l'éclat avoit si longtemps ébloui et charmé le monde, furent obscurcis par la maladie, pervertis par les passions à mesure qu'il approcha du terme de sa vie, et avant qu'il l'eût atteint, ils étoient bien au-dessous de ceux des hommes les plus ordinaires.

La vie de Swift est donc une leçon importante pour les hommes célèbres; elle leur enseignera que, si le génie ne doit pas se laisser accabler par le malheur, la renommée, quelque grande qu'elle soit, ne doit pas encourager la présomption. En lisant l'histoire de cet homme illustre, ceux que le sort a privés des brillantes qualités

dont il étoit doué, ou qui ont manqué l'occasion de les développer, se convaincront que le bonheur ne dépend ni d'une influence politique ni d'une grande gloire.

Jonathan Swift, docteur en théologie, et doyen de Saint-Patrick de Dublin, descendoit d'une branche cadette de la famille des Swift, du comté d'York, qui étoit établie dans cette province depuis bien des années. Le grand-père du doyen, le révérend Thomas Swift, étoit vicaire de Goodrich, dans le comté de Hereford, et avoit une petite propriété dans les environs. Au commencement des guerres civiles, il se distingua par son zèle et par son activité pour la cause de Charles 1^er^. Ses exploits et ses malheurs à cette époque, sont consignés dans un mémoire même du doyen.

Swift éleva un monument fort simple à son grand-père, et fit présent d'un calice à la paroisse de Goodrich, ou Gotheridge. Il envoya un dessin au crayon de ce monument (une simple pierre) à mistress Howard, qui le lui renvoya avec les vers suivans, de la main de Pope : (l'éditeur a sous

les yeux le papier, au dos duquel est écrit de la main de Swift : « Modèle d'un mo-» nument pour mon grand-père, avec la » plaisanterie de M. Pope. » )

« Jonathan Swift eut le bonheur de venir, » par son père, par sa mère, par ses frères, » de Gotheridge ; mais à présent le voilà » doyen irlandais. Dans cette église, il » a mis une pierre haute de deux pieds ; » avec un calice et une cuvette, par » respect pour son grand-père. Irlande, » change de ton, et écrie-toi : O pierre ! » ô pierre ! Car l'Angleterre a ce qui lui » est dû. »

JONATHAN SWIFT
Had the giift
By fatherige, motherige,
And by brotherige,
To come from Gotherige,
But now is spoiled clean,
And an Irish dean,
In this church he has put
A stone of two foot ;
With a cup and a can, Sir,
In respect to his grand sire ;
So Ireland change thy tone,

And cry, O hone! O hone!
For England has its own (1).

Après avoir été à plusieurs reprises pillé par les troupes du parlement, qui enlevèrent jusqu'au langes de son enfant au berceau (2), et jusqu'au dernier pain destiné à nourrir sa nombreuse famille, Thomas Swift mourut en l'année 1658, laissant dix fils et trois ou quatre filles, qui n'avoient pour toute fortune que la petite propriété qu'il tenoit de leur père, à peu près réduite à rien par les amendes et les séquestres.

Les malheurs de ce sujet fidèle furent de quelque avantage à sa famille. Après la restauration, Goodwin Swift, son fils aîné, qui avoit étudié à Grays-Inn (3), et avoit

---

(1) Ces vers, dont le sel un peu grossier s'évapore dans la traduction, avoient été tracés au crayon par Pope. *(Note du trad.)*

(2) Suivant la tradition de la famille, l'enfant étoit Jonathan, père du doyen.

(3) Grays-Inn est une des *auberges* où les jeunes gens qui suivoient le barreau demeuroient autre-

été reçu avocat, fut nommé procureur général du Palatinat de Tipperary, sous le duc d'Ormond. C'étoit un homme de talent; il paroît qu'il jouissoit d'un revenu considérable, mais qu'il compromit sa fortune en s'engageant dans des projets dispendieux. Ce fut probablement la cause de l'aversion que son neveu Jonathan conserva toute sa vie pour les faiseurs de projets (1).

Dans ces entrefaites, les succès de

---

fois. On les appelle auberges (*Inns*), parce qu'ils y mangeoient dans des réfectoires, comme à l'université. Maintenant, ils sont tenus de dîner un certain nombre de fois pendant chaque terme, à un café dans l'enceinte de l'auberge, où ils inscrivent leurs noms sur un registre. Les bâtimens de l'auberge sont distribués en appartemens, qui sont occupés par des stagiaires, des avocats et des procureurs. Il y a dans chaque auberge une chapelle à laquelle est attaché un revenu; c'est un bénéfice très-*comfortable*. (*Note du trad.*)

(1) Il paroît qu'un de ses projets étoit la fonderie de Swandlingbar, qui a été l'objet des sarcasmes du doyen dans son *Essai sur les dénominations barbares en Irlande*. Vol. 7 de ses œuvres, page 362. L'aversion de Swift pour les projets et les faiseurs de

Godwin Swift dans sa profession attirèrent en Irlande trois de ses frères, William, Jonathan et Adam. Ils se fixèrent dans ce royaume, et y moururent.

---

projets, perce dans ses *Essais* sur les bulles de savon anglaises, et ses *Traités* postérieurs relativement à l'établissement d'une banque d'Irlande. Voici une anecdote que l'on trouve dans le *Swiftiana;* Londres, 1824, 1 vol in-12, pag. 177.

Swift étant à Holyhead, en attendant un vent favorable qui le portât en Irlande, reçut une lettre d'un ancien marin, nommé Welldon, qui lui disoit qu'il avoit découvert la longitude et qu'il l'en convaincroit. Swift lui répondit qu'il devoit s'adresser aux lords de l'amirauté, parmi lesquels il s'en trouveroit *peut-être* un qui entendit quelque chose à la navigation, à laquelle lui (Swift) n'entendoit rien du tout; qu'il n'avoit jamais connu que deux faiseurs de projets, l'un desquels (voulant parler de son oncle Godwin) s'étoit ruiné et avoit ruiné sa famille, et qu'il l'engageoit (Welldon) à renoncer à son projet, de peur qu'il ne lui en arrivât autant. L'autre faiseur de projets étoit probablement Joseph Beaumont, dont il est souvent question dans le journal de Swift, et qui se suicida.

Jonathan Swift, père du célèbre auteur, étoit le sixième ou le septième des fils du vicaire de Goodrich : le nombre des descendans de cet ecclésiastique, et la modicité de leur fortune, ne permettent pas de marquer avec plus d'exactitude l'ordre de sa descendance. Il paroît que Jonathan fut, ainsi que son frère Godwin, destiné au barreau; mais il ne fut point reçu avocat. Son mariage avec Abigaïl Éricke, du comté de Leicester, augmenta l'embarras de ses affaires; car ce qu'il y avoit de plus clair dans la dot que lui apporta cette demoiselle étoit une ancienne généalogie. Le doyen nous a appris lui-même que son père obtint quelques agences et quelques emplois en Irlande : mais sa principale place fut celle d'intendant des *inns* du roi ( *kings Inns* ) à Dublin, à laquelle il fut nommé en 1665.

Il ne jouit pas long-temps de cet emploi; il mourut en 1667, laissant une fille encore enfant, et sa veuve enceinte, dans un dénuement tel que mistress Swift n'auroit pu sans l'assistance de la société de *kings*

*inns*, payer les frais d'enterrement de son mari (1).

Dryden William Swift, frère de l'inten-

---

(1) M. Harstonge nous a procuré les documens originaux qui constatent l'époque de sa nomination et de sa mort, et l'état de dénuement de la mère du poëte. 1° La pétition de M. Swift au lord chancelier, les très-honorables juges, et autres honorables assesseurs (*ben chers*) de l'honorable société de *king's inns*, à Dublin, présentée au conseil de la société le 14 novembre 1665, sollicitant la place d'intentant de ladite société. 2° L'ordre du conseil, du 25 janvier 1666, qui nomme M. Swift intendant. Cet ordre est signé du lord chancelier et des juges. 3° Pétition de la veuve de M. Swift au conseil de la société, afin que son beau-frère, William Swift, soit autorisé à recevoir de différens membres cent vingt livres sterling qui étoient dues à son mari, sans laquelle somme elle ne pourroit payer les frais de l'enterrement. Cette pétition est du 14 avril 1667, et l'ordre du conseil qui y fait droit est du même jour. 4° Une pétition de mistress Swift, en date du mois de janvier 1668, deux mois environ après la naissance de Swift, prouve irrésistiblement que cet illustre écrivain est né en Irlande. Cette pétition prouve aussi que mistress Swift étoit hors d'état de payer les frais de l'enterrement de son mari, si on ne lui payoit

dant, s'occupa activement des affaires de sa belle-sœur ; mais Godwin, que l'on supposoit riche, fut son principal soutien. Le 30 novembre 1667, jour de Saint-André, (1) elle accoucha du célèbre Jonathan Swift.

---

pas ce qui lui étoit dû comme intendant de *king's inns*.

M. Jonathan Swift, disant dans sa pétition citée plus haut n° 1, que, depuis six ou sept ans, il étoit familier aux affaires de *king's inns*, il est à croire qu'il étoit venu en Irlande en 1658, époque de la mort de son père, Thomas Swift.

(1) Il en parle avec assez d'irrévérence dans les anecdotes de sa famille, et ailleurs. Je tiens de M. Théophile Swift, petit-fils de Godwin, et petit-neveu du doyen, une anecdote remarquable, que lui a souvent répétée mistress Whiteway. Le révérend docteur Whittingham, archidiacre de Dublin, parleur intrépide et toujours prêt, aimoit à faire preuve de son courage dans ce genre en attaquant le doyen Swift avec assez de rudesse. A un grand dîner, pendant la visite du diocèse, le doyen étant en face du docteur Whittingham, celui-ci l'apostropha de la manière suivante : « Dites-moi, monsieur le doyen, n'est-ce pas » votre oncle Godwin qui vous a fait élever ? » Swift affecta de paroître n'avoir pas entendu cette

Il naquit dans une petite maison, qui est aujourd'hui le N° 7, dans la Cour de Hoeys (*Hoeys Court*), à Dublin, et que les habitans de ce quartier montrent encore. Son enfance fut, comme celle de son père, marquée par une circonstance singulière : ce ne fut pas cette fois le berceau qui fut pillé par des soldats, ce fut l'enfant qui fut enlevé.

La nourrice, qui étoit de Whitehaven, fut rappelée dans son pays par un parent mourant dont elle attendoit un legs. Elle étoit si attachée à l'enfant confié à

---

question insultante. L'archidiacre la répéta deux fois en élevant la voix avec un accent amer : Swift répondit vivement : « Oui ! il m'a donné l'éducation » d'un chien. — Ma foi, reprit Whittingham » avec un rire amer et le poing fermé, vous n'avez » pas la reconnoissance du chien. » L'intervention de l'évêque prévint les suites de ce dialogue. Le docteur Delany fait allusion à cette scène dans sa seizième lettre à lord Orrery, mais les circonstances ne sont pas rendues fidèlement. Malgré la violence de l'altercation, l'évêque parvint à réconcilier le doyen et l'archidiacre, qui se lièrent ensuite d'amitié.

ses soins, qu'elle l'amena avec elle, sans en prévenir mistress Swift. Il resta trois ans à Whitehaven; sa santé étoit si délicate que sa mère ne voulut point hasarder un second voyage, et le laissa à la femme qui lui avoit donné cette singulière preuve d'attachement. La bonne nourrice eut un tel soin de l'éducation de l'enfant, que lorsqu'il revint à Dublin, il savoit épeler, et à cinq ans il lisoit déjà dans la Bible.

Swift partagea l'indigence d'une mère qu'il aimoit tendrement, et subsista des bienfaits de son oncle Godwin. Cette dépendance semble avoir fait, dès l'enfance, une profonde impression sur son caractère hautain; et de cette époque commença à se montrer en lui cet esprit de misanthropie, qu'il ne perdit qu'avec l'usage de ses facultés morales. Enfant posthume, élevé par charité, il s'accoutuma de bonne heure à regarder le jour de sa naissance comme un jour de malheur, et il ne manquoit pas, ce jour-là, de lire le passage de l'Écriture dans lequel Job déplore et exècre le jour où l'on annonça dans la maison de son père «qu'il étoit né un enfant mâle.»

La modicité de la somme accordée par M. Godwin Swift pour l'entretien et l'éducation de son neveu, ajoutoit à son malheur; il en accusoit naturellement une avarice sordide. Les événemens prouvèrent que l'état réellement embarrassé des affaires de Godwin lui prescrivoit cette économie, que son neveu n'étoit pas le seul à traiter d'avarice; mais, quoique la véritable cause de cette parcimonie, une fois connue, dût le justifier dans l'esprit de Swift, l'impression défavorable qu'elle avoit produite ne s'effaça jamais, et bien certainement il ne conserva ni affection ni vénération pour son oncle.

Cependant, son éducation avançoit rapidement; à l'age de six ans, on l'envoya à l'école de Kilkenny, fondée et dotée par la famille d'Ormond. On y montre encore aux étrangers le pupitre de Swift, sur lequel il avoit gravé son nom au couteau. Là il apprit à prononcer à l'anglaise les mots latins *mi dux* (1) et *amas ti lux*, qui furent le premier

(1) *Mi dux*, qui, prononcés comme *my ducks*, si-

germe de tous les *jeux d'esprit* entre Shéridan et lui dans ses dernières années.

De Kilkenny, Swift fut envoyé, à l'âge de quatorze ans, au collége de la Trinité à Dublin. Il paroît, d'après les registres, qu'il y fut reçu comme *pensionnaire* le 24 avril 1682, et eut pour maître Saint George Ashe. Son cousin, Thomas Swift (1), fut admis à la même époque, et les deux noms de famille, portés sur les registres sans les noms de baptême, ont jeté de l'incertitude sur quelques points minutieux de la biographie du doyen.

Lorsque Swift fut admis à l'université, on exigea qu'il s'occupât des études ordinaires de cette époque ; et il y en avoit quelques-

---

gnifient *mes canards*. Mais nous ne sommes pas sûrs d'avoirs deviné ce jeu de mots qui doit répondre à notre *sol dat latu portæ*. (*Note de l'éd.*)

(1) Thomas étoit fils de Thomas Swift; il fut élevé à Oxford, où il étoit en même temps que le doyen. Il fut ensuite recteur de Pultenham, dans le comté de Surrey. Il prétendoit avoir contribué au plan original du *Conte du Tonneau*. Swift l'appeloit son *parson cousin*, son prêtre cousin.

unes qui convenoient peu à son génie. On lui recommanda en vain la logique, alo s réputée la science par excellence : il avoit une répugnance naturelle pour les sophismes de Smiglecius, de Keckermannus, de Burgersdicius, et autres graves docteurs que nous connoissons à peine de nom aujourd'hui.

Son maître ne put obtenir de lui faire lire trois pages de ces savans en *us*, quoiqu'il fût indispensable d'avoir une teinture des commentateurs d'Aristote pour passer son examen. Il négligea également toutes les études qui ne lui plaisoient pas. Il lisoit moins pour s'instruire que pour s'amuser, ou pour écarter de tristes réflexions. Mais ses lectures étoient nécessairement variées ; et il devoit avoir beaucoup lu, car il avoit jeté déjà sur le papier une esquisse du *Conte du Tonneau*, qu'il avoit montré à M. Waryng (1). Que faut-il conclure de ceci ? Qu'un étudiant paresseux du dix-septième siècle pouvoit, par des lectures

(1) M. Waryng l'a souvent répété à Whiteway.

faites pour passer le temps dans des heures de loisirs, acquérir des connoissances qui étonneroient un étudiant appliqué de notre temps.

Nous n'avons pas de données certaines pour pouvoir juger de l'étendue du savoir de Swift; on ne peut pas dire qu'il eût des connoissances profondes, mais certainement elles étoient variées. Ses écrits annoncent que l'histoire et la poésie, anciennes et modernes, lui étoient familières: il n'est jamais embarrassé pour citre, à l'appui du sujet qu'il traite, les passages des classiques les plus propres à l'expliquer. Quoiqu'il n'eût pas une grande idée de ses connoissances, et qu'il s'accusât d'avoir perdu un *degré* universitaire par sa paresse et son ignorance; quoiqu'il relevât avec beaucoup de véhémence ceux qui accordoient le titre de savant à un homme dont la plus grande partie de la vie n'avoit pas été consacrée à l'étude, il ne faisoit pas grand cas d'un étudiant qui n'avoit que de l'application. Bentley, qu'il a injustement classé dans le nombre de ces hommes qui ne sont que laborieux, étoit honoré

par les littérateurs étrangers des épithètes du *Jubar anglicum*, *Flambeau britannique*, *Sidus Britanniæ*, *astre d'Angleterre*. Swift en étoit révolté, et dans *les Prédictions d'Isaac Bickersdaff*, il lance plusieurs traits de satire sur la pesante civilité des illustrissimes Bataves, et sur les complimens réciproques qu'ils se font (1).

Tandis que Swift suivoit ainsi ses études sans assiduité et selon ses caprices, il eût été contraint de les interrompre si, à la mort de son oncle Godwin, qui révéla

---

(1)—«Je pourrois, dit-il, Vol. 9, pag. 188, faire imprimer les lettres que je reçois de l'étranger; elles feroient un gros volume, et seroient la meilleure réponse à tout ce que M. Partridge et ses associés de l'inquisition de Portugal pourront jamais dire. Ce sont, pour le dire en passant, les seuls ennemis que mes prédictions aient jamais eus en Angleterre et sur le continent. Le savant M. Leibnitz m'adresse ainsi sa troisième lettre : « *Illustrissimo Bickerstaffio astrologiæ restauratori, etc.* M. Le Clerc, en citant mes prédictions dans un traité qu'il publia l'année dernière, veut bien dire : *It à nuperrimè Beckerst affius, magnum illud Angliæ sidus.*

le dérangement de ses affaires, il n'avoit trouvé un patron dans son oncle Dryden William Swift. M. Dryden vint au secours de son neveu; il y mit, à ce qu'il paroît, plus de grâce et de bienveillance que son frère Godwin; mais sa fortune, peu considérable, ne lui permettoit pas d'être plus libéral que son frère. Swift a toujours chéri sa mémoire, et parle souvent de lui comme du meilleur des parens. Il racontoit souvent un incident arrivé pendant qu'il étoit au collége, et dont Willoughby Swift, son cousin, fils de Dryden William, étoit le héros.

Swift, étant assis dans sa chambre, n'ayant pas un sou vaillant, aperçut un matelot dans la cour qui paroissoit demander l'appartement d'un des étudians. Il lui vint à l'esprit que cet homme pouvoit être chargé de quelque message de son cousin Willoughby, alors négociant établi à Lisbonne. A peine cette idée lui avoit-elle passé par la tête, que la porte de sa chambre s'ouvre, et l'étranger, s'approchant de lui, tire de sa poche une grande bourse de cuir remplie d'argent qu'il étale devant Swift, comme un présent du cou-

sin Willoughby. Swift, en extase, offrit au messager une partie de son trésor, que l'honnête matelot ne voulut pas accepter.

Depuis ce moment, Swift, qui avoit connu les malheurs de l'indigence, résolut d'administrer son modique revenu de manière à ne plus se trouver réduit aux dernières extrémités. Il mit tant d'ordre dans sa manière de vivre, que d'après ses journaux que l'on a conservés, il est évident qu'il pouvoit se rendre compte, à un sou près, de sa dépense de chaque année, depuis le temps qu'il étoit au collége jusqu'au moment où il perdit l'usage de ses facultés morales.

Le plaisir entraîna aussi quelquefois Swift. La pauvreté et le sentiment de mépris qu'elle inspire produisent souvent dans un caractère élevé l'insouciance et le découragement; et l'esprit de Swift a été comparé par un de ses amis à ces Esprits conjurés qui font le mal, s'ils ne sont pas constamment employés par le magicien. Johnson, qui se trouva à l'université dans des circonstances aussi désavantageuses, a exprimé les mêmes sentimens dans son langage énergique. Boswell lui

dit un jour qu'il passoit à l'université d'Oxford, pour aimer beaucoup le plaisir et peu la discipline : « Ah ! Monsieur, dit-il, j'étois emporté et violent. C'étoit de l'aigreur qu'ils prenoient pour de la gaieté. J'étois très-pauvre ; je pensois à faire mon chemin par mon esprit et mes connoissances ; c'est ce qui me rendoit toute dépendance et toute autorité insupportables. »

Swift placé, à ce qu'il paroît, dans de semblables circonstances, ne put se plier aux règles universitaires, Et il est remarquable que, quoique très-inférieur à Swift pour *l'humour*, la pureté du style, et la profondeur de génie, Johnson ressemblait beaucoup au doyen de St.-Patrick sous le rapport de ses caprices tyranniques dans la société. Dominé par son caractère indomptable, Swift commit beaucoup de fautes, dont quelques-unes lui attirèrent des censures, et d'autres eurent des conséquences plus graves. Affectant de ne pas se soumettre à la discipline du collége, fréquentant les tavernes et les cafés, il se permit contre les membres de l'université des satires que les discours prononcés par

le *Terræ Filius* (1) excitoient suffisamment. Mais, quoique ces espèces de saturnales eussent acquis un droit de prescription, l'expérience auroit dû apprendre à Swift que la personne tournée en ridicule trouvoit plus tard l'occasion de se venger du satirique. Les premiers temps de la carrière académique de Swift avoient été moins marqués par ces irrégularités, car on ne voit pas qu'il lui ait été infligé aucune peine jusqu'au 13 février 1686, que le degré de bachelier lui fut conféré *par grâce spéciale.* Il ne faut pas chercher dans des irrégularités de conduite la cause de cette manière dégradante de conférer un degré, mais plutôt dans la négligence de ces études que l'on considéroit alors comme la partie essentielle de l'éducation universitaire. A sa première dissertation, Swift ne connoissoit pas même les formes du syllogisme.

---

(1) Espèce d'orateur satirique de l'université d'Oxford appelé *provocateur* à celle de Cambridge. L'étymologie du mot *terræ filius*, devenu anglais, rien de bien certain. (*Note de l'éd.*)

Il répondit aux argumens en langage ordinaire, et le professeur donnoit à ses réponses la forme du syllogisme. L'ignorance de ce que l'on appeloit alors l'art de raisonner valut à Swift le cachet d'incapacité attaché au degré qui lui fut conféré comme une faveur non méritée. Cependant, Swift avoit une mémoire telle que, trente ou quarante ans après, il pouvoit répéter à Shéridan les propositions, les argumens et les réponses dans les termes techniques de l'école.

La note qui constatoit la négligence de Swift eut probablement l'effet de l'augmenter, et aiguisa son penchant pour la satire. Dans l'espace de deux ans, du 14 novembre 1685, au 8 octobre 1687, il encourut soixante-dix amendes pour n'avoir pas assisté au service divin, pour n'avoir pas été présent aux leçons, pour n'avoir pas paru à l'appel du soir, et pour avoir couru la ville ( *town-haunting* ), expression usitée dans les universités pour signifier l'absence du collége sans permission. Cette conduite irrégulière provoqua enfin une censure solennelle, et, le 18

mars 1687, Swift, Thomas Swift, son cousin, M. Marren, son camarade de chambre, et quatre autres, furent publiquement censurés pour négligence de leurs devoirs. La seconde punition publique de Swift fut encore plus flétrissante. Le 20 novembre 1688, Jonathan Swift, l'oracle futur de l'Irande, fut déclaré, par sentence du vice-prévôt et des anciens aggrégés de l'université, coupable d'insolence envers le jeune doyen (Owen Lloye), et d'avoir excité des dissensions dans l'intérieur du collége. La suspension des grades fut prononcée contre Swift et deux de ses compagnons; Swift fut, en outre, condamné, ainsi qu'un autre délinquant, à demander pardon publiquement au jeune doyen (1). Le dé-

(1) Le docteur Barret rend ainsi compte de ce qui se passa; et comme il connoissoit la manière dont se tenoient les registres du collége et l'objet des rapports, son opinion est certainement d'un grand poids; elle est confirmée par celle de M. Théophile Swift, qui est convaincu que son grand-oncle faillit perdre le certificat de son degré, à raison de la part qu'il eut dans les satires,

pit amer avec lequel Swift se soumit à cette punition arbitraire ( si toutefois il s'y soumit, car rien ne le prouve ), se conçoit

---

académiques, et qu'alors il n'eût pu être admis à Oxford. Il présume que son illustre parent, mortifié des conditions humiliantes qui lui avoient été imposées, n'étoit pas fâché que l'on crût que son degré lui avoit été refusé à raison d'incapacité; manière d'établir le fait, qui pouvoit faire douter du discernement des chefs du collége. Cependant, un de nos correspondans donne les raisons suivantes pour prouver que Swift ne se soumit jamais à la condition humiliante à laquelle il fut condamné.

« Un ami auquel j'avais prêté l'*Essai* du docteur Barrett sur les premières années de la vie de Swift, me l'a renvoyé avec les observations suivantes, que je soumets à votre considération.

» D'après le docteur Barrett, il paroît que Swift obtint son degré, plus d'un an avant le terme de quatre ans et demi, fixé par les usages du collége de la Trinité à Dublin. Ainsi les mots *speciali gratiâ* signifient qu'il l'obtint par son mérite ou par des considérations particulières; si, comme le suggère le docteur Barrett, il avoit été suspendu, il fut reçu bientôt par l'intercession de quelques amis. Mais il n'est pas présumable qu'il fut condamné à demander pardon à genoux, et rien n'appuie l'as-

plus facilement qu'on ne peut le décrire. Le ressentiment qu'il en conserva perce dans l'aversion qu'il ne dissimule point contre son *Alma Mater*, le collége de la Trinité, de Dublin, et dans les satires mordantes qu'il n'a pas épargnées au docteur Owen Lloye, le jeune doyen auquel il fut condamné à faire une réparation humiliante (1).

On a confondu cette circonstance désagréable des premières années de la vie du doyen avec l'expulsion prononcée contre John Jones, un de ses compagnons. M. Richardson a recueilli une tradition selon

---

sertion qu'il se soumît à une telle indignité, car il n'y a pas la moindre trace qu'il soit resté au collége après la révolution, date assignée par le docteur Barrett à cette punition. Les dates sont très confuses et se contredisent à l'égard des deux Swift. »

(1) Voyez vol. 4, pag. 155, où il accuse le docteur Lloyd d'avoir obtenu un doyenné pour prix de la complaisance qu'il montra à lord Wharton en épousant une maîtresse de ce vice-roi.

laquelle Swift avoit été chassé du collége pour avoir composé ce que l'on appelle un *tripos*, ou discours satirique, qu'il prononça comme *Terræ Filius*. Il est prouvé par les recherches du savant docteur Barrett, que ce discours fut prononcé le 11 juillet 1688 : il l'a publié tel qu'il est conservé dans les manuscrits de Lanesborough, et il a démontré, d'après les registres du collége, que Jones, le *Terræ Filius* de cette époque, fut privé de son degré à cause des réflexions calomnieuses et scandaleuses que contenoit cette satire, quoique le jugement fût ensuite commué en une suspension temporaire de son degré et de ses droits académiques. Mais c'étoit Jones, et non Swift, qui fut le *Terræ Filius* ainsi dégradé. L'inexactitude des informations données à Richardson est pardonnable : celui par qui elles lui étoient transmises rappeloit les événemens d'une période éloignée à laquelle Swift et Jones, amis et associés, furent punis pour des satires amères et pour insubordination. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait confondu les circon-

stances qui accompagnoient leurs délits, et qu'il ait attribué l'offense la plus grave, offense dont Swift étoit probablement complice, et la punition la plus sévère, à l'élève qui attira ensuite l'attention générale. Il est encore assez probable que Swift avoit ajouté les traits les plus mordans du *tripos;* quoique je ne puisse croire qu'il fût le principal auteur d'un ouvrage pour lequel Jones fut expulsé; ouvrage qui a toute la grossièreté des invectives de Swift, mais rien de son *humour*.

En 1688, la guerre éclata en Irlande; Swift étoit alors âgé de vingt-un ans. Sans argent, et sinon sans instruction, passant pour n'en pas avoir, avec la tache de turbulence et d'insubordination attachée à son caractère; sans un seul ami pour le protéger, lui faire accueil et l'entretenir, il quitta le collége de Dublin. Guidé, il faut croire, plutôt par l'affection que par l'espérance, il prit la route de l'Angleterre, et se rendit chez sa mère, qui habitoit alors le comté de Leicester. Mistress Swift, qui étoit elle-même dans une situation dépendante et précaire,

recommanda à son fils de solliciter la protection de sir William Temple, dont la femme étoit sa parente, et avoit connu la famille des Swift : Thomas Swift, cousin de notre auteur, ayant été chapelain de sir William.

On fit la demande, et elle fut accueillie : mais pendant quelque temps, il n'y eut de la part de sir William Temple aucune marque de confiance ni d'affection. L'homme d'état accompli, le littérateur poli, fut probablement peu satisfait du caractère irritable et des connoissances imparfaites de son nouveau commensal (1). Mais les pré-

---

(1) Richardson, dans la lettre à lady Bradshaigh, déjà citée, dit : « M. Temple, neveu de sir William, et frère de lord Palmerston, qui est mort dernièrement à Bath, a dit à un de mes amis que sir William avoit pris Swift, à son entrée dans le monde, pour lui faire des lectures, et lui servir quelquefois de secrétaire, à raison de vingt livres sterling par an, avec la nourriture, ce qui étoit beaucoup alors pour lui; mais que sir William ne causoit jamais avec lui à cause de ses mau-

ventions de sir William s'affoiblirent par degrés : l'esprit d'observation de Swift lui donna les moyens de plaire, et il accrut ses connoissances par une étude suivie à laquelle il consacroit huit heures par jour.

---

vaises qualités, et ne l'admettoit point à sa table. Votre seigneurie apercevra dans les écrits de Swift une amertume, une morosité, un esprit satirique qui devoient le rendre insupportable à ses égaux et à ses inférieurs, et que ses supérieurs n'auroient pu encourager sans danger. Sir William étoit un homme sage et d'un grand discernement. Il jugea facilement un jeune homme placé près de lui dans un emploi dépendant, et très-disposé à s'oublier. Probablement encore, le doyen ne fut jamais poli, ni un homme bien élevé; et sir William étoit un des hommes les plus polis de son temps. » Correspondance de Richardson, vol. 6, pag. 173.

Il peut y avoir quelque chose de vrai dans ce qu'a dit M. Temple, si on le rapporte seulement aux premiers temps du séjour de Swift à Moor-Parck. Mais il ne faut pas perdre de vue que l'inimitié qui a existé entre lui et les descendans de sir William Temple a pu porter M. Temple à présenter la conduite du doyen sous un jour défavorable.

Ce temps, bien employé, rendit un homme né avec les facultés de Swift un trésor inappréciable pour un patron comme Temple, chez lequel il demeura deux ans. La mauvaise santé de Swift le força d'interrompre ses études (1). Une indigestion de fruits à noyau avoit refroidi son estomac, et l'avoit rendu sujet à des étourdissemens qui le mirent à deux doigts de la mort ; il en ressentit

---

(1) C'est le devoir indispensable d'un éditeur de faire ici mention de l'opinion du savant docteur Beddoes, qui dans le neuvième essai de son *Hygie*, attribue positivement les vertiges de Swift et ses suites à un libertinage de jeunesse. Il fait provenir la conduite de notre auteur avec Stella et Vanessa, d'une imagination échauffée et de la constitution épuisée d'un jeune voluptueux, qui cherche encore des plaisirs dont il ne peut plus jouir. Il tire la même conséquence du ton licencieux qui règne dans les écrits de Swift.

On peut opposer à l'hypothèse de cet ingénieux écrivain, d'abord, la déclaration expresse de Swift, que cette funeste maladie provenoit d'une indigestion, cause qui, suivant les gens de l'art, peut très-bien produire cet effet ; secondement sa liaison

les effets toute sa vie. A une époque, il se trouva si malade, qu'il alla en Irlande dans l'espérance que l'air natal pourroit lui faire du bien; mais n'en éprouvant aucun soulagement, il revint à Moor-Park, où il employoit à l'étude les intervalles de calme que lui laissoit cette espèce d'infirmité. Ce fut alors que sir William Temple lui donna une grande marque de confiance en lui permettant d'être présent à ses entre-

---

avec Stella et Vanessa indique tout le contraire d'une imagination ardente et licencieuse; et prouve une froideur qui tenoit à sa constitution morale et physique, tout-à-fait différente de celle d'un homme qui a conservé des désirs qu'il ne peut satisfaire. Si l'on veut pousser plus loin l'examen, on peut comparer le journal de Swift à Stella avec les lettres de Pope aux miss Blount, dans lesquelles il existe réellement ce mélange d'amitié, de passion, et de galanterie licencieuse, que le savant auteur de l'*Hygie* attribue témérairement à la correspondance de Swift avec Stella; enfin, sans vouloir approfondir ce sujet, on peut dire en deux mots que les images et les descriptions grossières qui déshonorent les pages du doyen, sont opposées à celles qu'emploie un libertin blasé.

vues confidentielles avec le roi Guillaume, quand ce monarque venoit à Moor-Park : distinction que Temple devoit à l'intimité qui avoit existé entre eux en Hollande, qu'il recevoit avec une respectueuse aisance, et qu'il reconnoissoit par de sages conseils constitutionnels. Quand la goutte retenoit sir William au lit, c'était Swift qui étoit chargé d'accompagner le roi; et tous les biographes du poëte ont répété que Guillaume lui offrit une compagnie de cavalerie, et lui apprit à couper les asperges à la manière hollandaise. Il ne seroit pas juste de taire l'avantage qu'il retira d'apprendre, par l'exemple du roi, à manger ce légume à la hollandaise, c'est-à-dire, de manger l'asperge entière, tête et queue. Des avantages plus solides furent offerts à son ambition ; on lui fit espérer de l'avancement dans l'état ecclésiastique (1), auquel il se destinoit par goût et par

(1) Le 29 novembre 1692, il écrit à son oncle sir William Swift : « Je ne dois prendre les ordres que lorsque le roi me donnera une prébende.» Vol. 15, page 226.

la perspective qui s'ouvroit devant lui. La grande confiance qu'on avoit en lui justifioit ces espérances. Sir William Temple le chargea de présenter au roi Guillaume les raisons qui devoient le déterminer à consentir au bill pour la *triennalité* du parlement; et il confirma l'opinion de Temple par plusieurs argumens tirés de l'histoire d'Angleterre. Mais le roi persévéra dans son opposition, et le bill fut rejeté par l'influence de la couronne à la chambre des Communes. Ce fut la première relation que Swift eut avec la cour; et il disoit souvent à ses amis que c'étoit ce qui avoit servi à le guérir de sa vanité : il avoit probablement compté sur le succès de sa négociation, et il fut mortifié de la voir échouer.

En 1692, Swift alla à Oxford pour prendre le degré de *maître ès arts*, qui lui fut conféré le 5 juillet de cette année. Il paroît avoir été sensible aux politesses qu'il reçut à Oxford, et il remarque qu'il étoit honteux d'avoir été mieux traité, en quelques semaines, par des étrangers, qu'il ne l'avoit été, dans le cours de sept

années, au collége de Dublin (1). Les faveurs d'Oxford supposent du génie et du savoir. Le génie de Swift étoit alors remarquable, et il montroit pour la science un esprit actif et entreprenant. En 1691, il écrivoit à son ami, M. Kendal : « Qu'il » avoit écrit, brûlé, et recomposé sur toutes » espèces de sujets, plus peut-être qu'aucun » homme d'Angleterre (2). »

Au milieu de ces diverses occupations,

---

(1) Ce passage nous rappelle une expression semblable du prologue de Dryden sur l'université d'Oxford :

> Oxford to him a dearer name shall be
> Than his own mother university ;
> Thebes did his green un kowning youth engage
> He chuse Athens in his riper age.

« Le nom d'Oxford lui sera plus cher que celui de son université mère ; Thèbes ne vit que sa première jeunesse, Athènes fut le choix de son âge mûr. »

Les deux poëtes avoient été censurés par leur université mère.

(2) Vol. XV, pag. 221.

il ne négligeoit point la poésie. Les muses le rencontrèrent dans leur vallon sacré ; car ce fut à Oxford qu'il composa ses premiers vers, à part ceux qu'il pouvoit avoir fournis au *tripos* de Jones. Ce fut une traduction de la 18e ode du second livre d'Horace (1).

Swift essaya un autre genre de poésie moins favorable à sa renommée : ce sont ses *Odes Pindariques*, le seul genre de composition auquel il se soit sérieusement livré sans approcher de la perfection ; parce que c'étoient là les efforts imprudens d'un génie qui ne connoît point encore sa vocation. On a dit que sir William et Lady Temple, grands admirateurs de Cowley, avoient vivement pressé Swift de composer des odes. Mais il est assez naturel de croire que Swift dut s'essayer de lui-même dans ce

(1) Ces vers ont été copiés par le docteur Hill, de Dublin, sur l'original qui étoit entre les mains de M. Worral, un des curés du doyen, et qui étoit fort lié avec lui.

genre de poésie métaphysique, dont l'esprit (si l'esprit consiste à présenter des combinaisons ingénieuses et inattendues) est le trait saillant; et malgré les critiques sans fin auxquelles ces odes ont donné lieu, elles ne sont pas, certes, plus mauvaises que celles de Doune et de Cowley, qui étoient, au commencement du siècle, si généralement admirées. On dit aussi que Swift communiqua ses essais poétiques à Dryden, à qui il ne pardonna jamais cette réponse laconique : — « Cousin Swift, » vous ne serez jamais poëte. » Une de ses odes est dédiée à la Société athénienne (1) : Swift devoit être honteux des éloges exagérés qu'on lui avoit prodigués, quand il se rappeloit que l'Apollon de l'Athènes britannique n'étoit autre que John Dunton, le libraire. Si l'on en excepte ces essais malheureux dans un genre de poésie dont la mode étoit passée, il ne paroît pas que Swift ait aspiré à aucune renommée littéraire. Les vers qu'il adressa

(1) Vol. 14, pag. 23.

à Congrève et à sir William Temple, en 1693, ne sont que des épanchemens d'amitié. Ces vers adressés à Congrève prouvent que les talens de Swift l'avoient tiré de l'osbcurité dans laquelle il avoit passé ses premières années à Moor-Park, et qu'il étoit déjà l'ami de l'auteur comique le plus brillant qu'ait produit l'Angleterre. Ces vers prouvent encore qu'il avoit le sentiment de son talent pour la satire, et qu'il pouvoit bien prédire l'effet de cette «haine pour les sots,» qui fut, dans la suite, le trait caractéristique de son humeur :

«Ma haîne, dont le juste ciel a décrété »depuis long-temps que le fouet feroit »un jour saigner les méchans et les »sots (1).»

Les vers sur la maladie et la convalescence de sir William Temple sont d'un genre différent : ils peignent d'une manière

---

(1) My hate whose lash just Heaven hadlong decreed,
Shall on a day make sin and folly bleed.

pathétique les malheurs de la situation précaire contre laquelle luttoit cet esprit fier et indépendant. Il s'adresse à sa muse, manière d'entrer en matière, qui depuis Cowley, étoit le début obligé des plaintes poétiques.

« Si tu étois une femme juste, tu ne » dédaignerois pas de jeter tes regards sur » un malheureux abandonné, qui a perdu » l'espérance, l'espérance, ce dernier bien » des malheureux, et condamné ainsi à des » douleurs sans relâche pour tout le temps » qui lui reste à vivre; car, si le courroux » céleste prolonge ses tristes jours, si l'es- » pérance laisse percer un de ses foibles » rayons, le temps fuit si rapidement pour les » heureux, son vol est pour eux si doux, » si facile, si léger, que nous malheureux, » qui nous traînons de loin à leur suite, » nous pouvons à peine trouver la trace » de ses pas.

. . . . . .

» C'est toi qui m'as donné cette trempe » funeste d'un esprit toujours enclin à des » pensées inquiètes : c'est toi qui m'as

» donné ce mépris pour les sots, que les » sots prennent pour de l'orgueil. Quelque » vertu que je tienne de toi, elle est une » source de malheur, ou devient un vice. » Tu n'accordes tes faveurs qu'au poëte qui » dédaigne l'intérêt, la flatterie, la ruse; » on ne peut t'apporter pour offrandes des » pensées empruntées : sache dédaigner ce » secours mercenaire; que ce soit là ton » rempart, ton mur d'airain; ne commets » point de bassesse ; qu'aucun crime ne te » fasse pâlir, puisqu'une malheureuse dis- » tance ne te permet pas de montrer ton âme » enveloppée dans ce pauvre déguisement; » puisque tes faibles talens semblent » entretenir le mépris là où tu avois es- » péré de l'estime. »

Les derniers vers font probablement allusion à la froideur avec laquelle sir William Temple traitoit Swift, et à la mésintelligence qui commençoit à naître entre eux. Swift soupiroit après l'indépendance, et croyoit que Sir William ne différoit de lui faire un sort que pour conserver près de sa personne un homme qui lui étoit

devenu nécessaire. Temple de son côté voyoit de l'ingratitude dans l'impatience que montroit Swift. Il lui offrit assez froidement une place de cent livres sterling dans le bureau des archives en Irlande, dont il étoit le directeur. La réponse de Swift fut, que cette offre le dispensant de demander une existence à l'église, il étoit décidé à aller se faire ordonner prêtre en Irlande. Ils se séparèrent ainsi, mécontens l'un de l'autre : Temple, refusant de prendre l'engagement positif de pourvoir à son sort, dans le cas où il consentiroit à rester avec lui; et Swift, bien déterminé à conserver son indépendance.

Quand Swift arriva en Irlande, les évêques auxquels il s'adressa pour être ordonné, exigèrent un certificat de sa bonne conduite pendant sa résidence chez sir William Temple. La condition étoit désagréable : pour obtenir le certificat, il falloit se soumettre, il falloit faire une demande. Swift mit cinq mois à s'y décider (1).

(1) La lettre de Swift à son cousin deane Swift

Il envoya une lettre d'excuse, et la requête fut accordée; la lettre de Swift fut vraisemblablement le premier pas de sa réconciliation avec son patron. En moins de douze jours il reçut l'attestation qu'il désiroit, car ses lettres d'ordination comme diacre sont datées du 18 octobre 1694, et celles de prêtrise du 13 janvier 1695. Sir William Temple, il faut le croire, avoit ajouté au certificat demandé quelque recommandation pour lord Capel, alors vice-roi d'Irlande; car presqu'aussitôt après que Swift fut ordonné prêtre, il fut nommé à la prébende de Kilroot, dans le diocèse de Connor, qui valoit environ cent livres sterling par an. Il se retira sur son petit bénéfice, et y vécut comme un ministre de village.

La vie qu'il menoit à Kilroot, si différente de celle de Moor-Park, où il jouissoit de la société de tout ce qui étoit noble

---

est du 3 juin 1694, et il lui dit qu'il avoit quitté sir William Temple depuis un mois. Sa lettre d'excuse est du 6 octobre suivant.

par le génie ou la naissance, lui devint bientôt insipide. Dans ces entrefaites, Temple, depuis qu'il étoit privé de Swift, sentoit la perte qu'il avoit faite, et il lui témoigna le désir de le voir revenir à Moor-Park. Tandis que Swift hésitoit avant de renoncer au genre de vie qu'il avoit choisi, pour reprendre celui qu'il avoit abandonné, une circonstance, qui peint toute la bienfaisance de son caractère, semble avoir fixé sa détermination. Dans une de ses excursions, il avoit rencontré un ecclésiastique avec lequel il se lia, parce qu'il le trouva fort instruit, modeste, et très-moral. Ce bon desservant étoit père de huit enfans, et sa cure lui rapportoit quarante livres sterling. Swift, qui n'avoit point de chevaux, lui emprunta sa jument noire, sans lui faire part de son dessein, se rendit à Dublin, résigna sa prébende de Kilroot, et obtint qu'elle fût transférée à son nouvel ami. Le visage du bon vieillard exprima, dans le premier moment, le plaisir qu'il éprouvoit de se voir nommé à un bénéfice; mais, quand il sut que c'étoit celui

de son bienfaiteur, qui avoit résigné en sa faveur, sa joie prit une expression si touchante de surprise et de reconnoissance, que Swift, profondément affecté lui-même, disoit qu'il n'avoit jamais eu autant de plaisir dans sa vie que ce jour-là. Quand Swift partit, le bon ecclésiastique le pressa d'accepter la jument noire, qu'il ne refusa pas, de peur de le mortifier. Monté, pour la première fois, sur un cheval qui lui appartenoit, ayant quatre-vingts livres sterling dans sa bourse, Swift prit la route d'Angleterre, et reprit à Moor-Park la place de secrétaire confidentiel de sir William Temple.

Voilà la vérité sur une circonstance de la vie de Swift que, long-temps après sa mort, la méchanceté ou la haine ont cherché à présenter sous un jour défavorable à sa réputation. Nous ne rapportons cette scandaleuse calomnie qu'afin qu'elle ne soit plus répétée à l'avenir.

Swift, à son retour chez sir William Temple, fut traité plutôt comme un confident et un ami que comme un homme

dépendant. La confiance dont il avoit donné la preuve, en renonçant à cette indépendance après laquelle il avoit si long-temps soupiré, annonçoit toute la bonté de son caractère. Il demeura chez ce grand homme d'état depuis son retour en Angleterre, en 1695, jusqu'à la mort de Temple, en 1699. Aucun nuage ne troubla l'harmonie de leur amitié. Telle étoit la vénération de Swift pour son patron qu'une froideur apparente suffisoit pour le rendre malheureux pendant plusieurs jours (1). Il se dévoua à son service; et, dans la dernière maladie de sir William, Swift consignoit, avec une pieuse fidélité, dans un registre, tous les changemens qui survenoient; il finit ce journal par ces mots : « Il est mort, » ce matin, à une heure, 27 janvier 1699,

---

(1) Dans son journal à Stella, il dit : « Ne vous rappelez-vous pas que j'étois malheureux pendant que sir William paroissoit froid, ou de mauvaise humeur; et que j'en trouvois cent motifs? J'ai perdu beaucoup de mon énergie depuis; il a gâté un bien aimable gentleman. »

» et avec lui tout ce qui étoit bon et aima-
» ble parmi les hommes. »

Dans un autre *memorandum*, copié par M. Thomas Steele le jeune, on trouve le portrait suivant que Swift traça du patron de sa jeunesse :

« C'étoit l'homme le plus sage, le plus
» juste, le plus généreux, le plus poli, le
» plus éloquent de son siecle et de sa na-
» tion; le plus sincère ami de son pays,
» qui en a le mieux mérité par les éminens
» services qu'il lui a rendus. Il ne mérita
» pas moins de la république des lettres,
» car il étoit généralement réputé le meil-
» leur écrivain de son temps. »

De tous les services que Swift rendit à Temple à cette époque, le plus agréable fut l'avantage dont il lui fut dans la dispute au sujet de la supériorité des anciens sur les modernes, dans laquelle son patron avoit pris parti; ce qui lui valut des critiques un peu acerbes de la part de Wolton. Cette controverse avoit été importée en Angleterre avec d'autres modes de la France, où Fontenelle et Perrault avoient pris fantaisie de

se déclarer pour les modernes. Il y a une remarque bien simple à faire sur cette dispute; c'est que les élémens d'une telle comparaison sont infiniment trop étendus pour admettre des parallèles précis et des raisonnemens exacts. La supériorité dans les ouvrages de poésie et d'imagination appartient incontestablement aux anciens; la beauté du langage, et ce fonds d'images qu'ils ont été les premiers à employer, ne peut paroître original que dans ceux qui les premiers en ont fait usage. D'un autre côté, dans les sciences dont les bornes ne peuvent être reculées que par des recherches constantes et par un travail difficile, ou par des découvertes fortuites, et dans la morale, où les modernes ont l'avantage d'une religion plus pure et d'une sage liberté, ils semblent avoir surpassé leurs prédécesseurs. Mais, dans les querelles littéraires, les combattans apportent une ardeur qui ne se contente pas d'une bataille indécise. M. Wolton prit parti pour les modernes dans ses *Réflexions sur les Anciens et les Modernes*. Sir William Temple combattit

cette opinion avec indignation dans son *Traité* sur le même sujet. Malheureusement pour la cause des anciens, Temple fonda leur prééminence sur les *Epîtres de Phalaris*, que l'on regarde aujourd'hui comme apocryphes, mais où il prétendit trouver « une variété de passions, une »liberté de penser, une connoissance de »la vie et un mépris de la mort, qui à »chaque ligne décéloient le tyran et le »général. »

Wolton répliqua et fut aidé dans sa réponse par le savant Bentley, qui avoit le double but de prouver que les épîtres étoient des épîtres supposées, et de se justifier d'avoir été peu poli à l'occasion d'un livre de la bibliothèque du Roi, que vouloit emprunter l'honorable M. Boyle, qui préparoit une édition des épîtres. Cette affaire avoit donné lieu au traité intitulé *Boyle contre Bentley*, et à la réplique de ce savant profond, intitulée *Bentley contre Boyle*. Swift, de son côté, prenoit à cette querelle un double intérêt, d'abord, à cause de la part que son patron y avoit,

et en second lieu parce que les savans d'Oxford, dont la bienveillance lui avoit inspiré une reconnoissance sincère, s'étoient déclarés contre Bentley, et avoient épousé la cause de son antagoniste.

*La Bataille des livres* fut l'auxiliaire que Swift amena au secours de sir William Temple, et il est très-probable que l'ouvrage courut en manuscrit du vivant de sir William, quoiqu'il n'ait été imprimé que quelques années après. L'idée est tirée de *l'Histoire poétique de la guerre nouvellement déclarée entre les anciens et les modernes*, par Coutray, poëme ingénieux, en neuf chants, inférieur à l'ouvrage de Swift pour la satire personnelle et *l'humour*, mais dans le plan duquel on trouve beaucoup de ressemblance avec celui de *la Bataille des livres*.

Il paroît que, vers ce temps-là, Swift retoucha et acheva son *Conte du Tonneau*, l'un de ses ouvrages les plus remarquables. Dans les avertissemens, le libraire dit que ces deux ouvrages, qui furent publiés en 1704, étoient destinés à l'être en 1697,

l'année qui précéda la mort de sir William Temple : il est donc à présumer que cet événement en suspendit la publication.

Dans cet intervalle la muse de Swift ne demeura pas oisive ; les vers énergiques sur l'incendie de Whitehall se trouvoient écrits et corrigés de sa main au nombre des papiers de M. Lyons. Il est remarquable que la première tirade respire ce zèle pour les biens de l'église, qui, dans la suite, inspira à Swift plusieurs de ses écrits, et que le reste soit parfaitement d'accord avec les principes de la révolution, et exprimé peut-être, pour ce qui concerne l'exécution de Charles I^er^, avec une violence que n'auroient pas approuvée les whigs les plus décidés. L'âpreté de cette poésie a quelque chose de celle de Churchill.

*Sur l'incendie de Whitehall, en* 1797 (1).

« Cet édifice, élevé par les mains impies

(1) C'est la date que porte le manuscrit. Mais Whitehall fut brûlé en 1691. La date est donc

de Wolsey, fut construit des deniers patrimoniaux de l'église. Le cruel Henri y tint sa cour, et y signa l'arrêt de mort de mille martyrs. Ici le foible Edouard et la superstitieuse Marie formèrent leurs complots de saintes innovations. Digne fille de son père, une Tudor plus cruelle encore que lui occupa le siége pontifical. La vie licencieuse de Dudley ensanglanta une demeure pure; un meurtre obscurcit un règne glorieux (1). Jacques d'Écosse souilla ensuite tout le palais de la plus sale débauche et de la paillardise qu'il apporta du Nord (2). Une reine française ennoblit ces mauvais lieux en employant le sexe mâle à son véritable usage. Un usurpateur audacieux se saisit du sceptre et fut

---

celle de l'année où les vers furent composés, et non celle de l'événement.

(1) Exécution de la reine Marie d'Ecosse sous le règne d'Elisabeth.

(2) Le vers suivant étoit effacé :

And here did under the black plaster groan.

« Et gémit sous ses sombres voûtes. »

enlevé du palais par les démons irrités de l'air. Charles fugitif revint avec un cortége honteux de parasites et de bouffons ; le palais souillé fut rempli de proxénètes, et devint un théâtre de débauches, de rapts imaginaires, de tout ce qu'il y a de diabolique (1). Ce prince pieux y rendit aussi le dernier soupir, laissant planer sur différentes personnes le soupçon de sa mort; son sage successeur s'entoura d'une cour mélangée, repoussa la vertu, accueillit le vice, protégea des troupes de missionnaires enfroqués, propagateurs de controverses, envoyés pour semer la discorde. En récompense, il entendit l'ordre terrible de s'embarquer et de quitter la couronne et sa terre natale. Mais il laissa derrière lui des monstres qu'Hercule n'auroit pu vaincre, que le grand Nassau ne put dompter ; nulle rivière n'auroit pu dans son cours

(1) Swift avoit d'abord dit : *of spurious brats abhored by all*; d'enfans supposés détestés de tous ; au lieu de *Fancy'ed rapes, the devil and all.*

purifier le palais de cet essaim de financiers à la fois avides et prodigues, de faiseurs de projets, de concussionnaires, de patriotes toujours prêts à vendre leur liberté, de monstres inconnus jusqu'alors dans cette terre fortunée. Le ciel se chargea enfin d'effacer la trace de tant de vices, et dans sa juste colère, eut recours au châtiment qu'il infligea jadis à Sodome. Le nid obscène de tous les vices tombe de ce *paradis infernal;* le toit superbe s'écroule ; le métal dissous coule par torrens ; les sculptures pétillent ; les marbres se fendent : tout s'engloutit dans ce déluge de feu. Cependant, par un soin marqué de la Providence, l'édifice construit par Inigo Jones échappe à cette terrible conflagration (1). Cette scène vraiment sublime sera consacrée à jamais.

---

(1) La salle des banquets, construite sur les plans du célèbre Inigo Jones, ne fut pas brûlée. Il est inutile de rappeler au lecteur que ce fut en face de Whitehall que Charles Ier fut décapité.

De fidèles annales ont conservé le souvenir de rois déposés, de monarques massacrés : notre histoire seule peut..... Un tyran (1). »

Les vers écrits vers la même époque sur les tablettes d'ivoire d'une dame (2) sont curieux comme le premier exemple du talent particulier de Swift pour jeter du ridicule sur les sujets frivoles et les lieux communs de la conversation générale de la société.

Tandis que Swift se livroit à son goût pour la littérature, et que l'amitié de sir William Temple sembloit lui promettre un avenir agréable, il se préparoit, sans s'en apercevoir, une suite de malheurs pour le reste de ses jours. Ce fut pendant son second séjour à Moor-Park, qu'il fit la

---

(1) Sur le manuscrit le dernier vers dit : *On this days tyrants... Executed one.* Les trois premiers mots sont effacés, et au-dessous est écrit le mot (Mémorandum); ce qui prouve que Swift vouloit changer ce vers.

(2) Vol. 15. pag. 30.

connoissance d'Esther Johnson, plus connue sous le nom poétique de Stella. Avant de commencer cette partie de son histoire, qui fut pour lui la source de tant de chagrins, il est nécessaire de faire connoître quelques circonstances que nous avons réservées pour les placer ici.

On n'a point oublié que Swift étoit au collége de la Trinité à l'université de Dublin dans une espèce d'indigence ; il est donc très-vraisemblable qu'il fréquentoit peu la société des femmes : quand il vint dans le comté de Leicester, sa mère conçut, à ce qu'il paroît, quelques craintes qu'il ne s'attachât à une jeune personne de leur voisinage. Dans une lettre au révérend John Kendal, Swift traite de chimères les appréhensions de sa mère : comme cette lettre est une espèce de sommaire des vues qu'il apportoit dans la société des femmes, et de ses plans futurs d'établissemens, nous allons en donner un extrait.

Swift se fie à son tempérament froid et à son humeur inconstante pour ne point former d'attachement imprudent : il a pris

la résolution de ne songer au mariage que lorsqu'il aura une existence assurée; il ajoute qu'alors même il sera si difficile à contenter qu'il pourroit bien remettre la partie jusqu'à sa mort : les apparences d'attachement dans lesquelles son ami croit apercevoir des symptômes d'une passion ne sont que l'effet d'une humeur active et inquiète qui a besoin d'aliment; il saisit la première occasion d'amusement qui se présente, et la cherche souvent dans une galanterie insignifiante; tel est son but auprès de la jeune personne en question : « C'est une habitude, dit-il, à »laquelle je renoncerai sans effort quand »je voudrai en prendre la résolution, et »que je laisserai à l'entrée du sanctuaire »sans aucun regret. »

Swift ne put tenir l'engagement que sans doute il avoit pris avec lui-même comme avec son ami; et il est très-probable qu'une habitude qui flattoit sa vanité, ou dans laquelle il ne cherchoit qu'un amusement, amena les circonstances qui empoisonnèrent sa vie, et nuisirent à sa réputation.

A l'espèce d'attachement qu'il avoit eu pour Betty Jones en succéda un plus sérieux ; Jeanne Waryng, sœur de son ami de collége Waryng, que par une affectation poétique assez froide, il nommoit Varina, attira son attention pendant le séjour qu'il fit en Irlande lorsqu'il quitta sir William Temple. A en juger par une lettre qu'il adressa à miss Waryng le 29 avril 1696, il paroît que le sentiment qu'elle lui avoit inspiré étoit profond ; et la manière tragique dont il l'exprime n'est guère d'accord avec ce qu'il dit de ces petites intrigues « où le cœur de *Cadenus* n'étoit pour rien ; » parce qu'il soupiroit, faisoit des vœux, » jouoit la langueur pour s'amuser et faire » preuve d'esprit (1). » Il proposa très-sérieusement à Varina de l'épouser : « Le » mariage est, dit-il, une action honorable, qui lui rendra la santé, et qui sera » pour elle et pour lui la source d'un bonheur ineffable. »

(1) Cadenus et Vanessa.

Toutes les expressions de la lettre décèlent une passion forte; il entreprendra tout pour Varina; ce sont des plaintes pathétiques sur son amour, qui est plus fatal à son amant que ses rigueurs.

Une lettre adressée à la même personne quatre ans après est d'un ton bien différent : Varina a disparu; c'est à miss Jane Waryng que notre auteur écrit : dans un intervalle de quatre années, il avoit pu se passer bien des événemens que nous ignorons; et il y auroit peu de justice à juger sévèrement la conduite de Swift, que la résistance opiniâtre de Varina n'avoit pas préparé à une offre soudaine de capitulation. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au moment où l'amant, fatigué d'une poursuite inutile, commençoit à la ralentir, la dame, ce qui n'est pas sans exemple, devint pressante, et demanda une explication catégorique du changement qu'elle remarquoit dans le style épistolaire de son adorateur.

Swift ne manque pas de se plaindre de l'indifférence de Varina; il parle de la modi-

cité de son revenu, quoique par la suite il puisse l'accroître, et devenir plus riche qu'elle. Il est si loin de croire, comme quatre ans auparavant, que leur union pourroit être une source de bonheur, qu'il s'informe si les médecins ont toujours les mêmes scrupules au sujet de sa santé. Et enfin, il lui demande si elle entreprendroit de conduire sa maison avec un revenu qui n'étoit pas tout-à-fait de trois cents livres sterling; si elle voudroit se soumettre à la méthode qu'il lui indiqueroit pour s'instruire; si elle consentiroit à n'avoir d'autres goûts que les siens, à commander à son humeur au point de ne lui en montrer aucune, lorsqu'il reviendroit à elle; si elle préféreroit le lieu où il fixeroit sa résidence à toutes les cours et à toutes les villes où elle seroit appelée à vivre loin de lui. Après ces préliminaires convenus entre eux comme conditions indispensables pour plaire à des hommes qui, comme lui, connoissoient à fond le cœur humain, Swift dit qu'il consentira volontiers à l'épouser quoiqu'elle ne soit ni belle ni riche.

On ne saura jamais d'une manière certaine si les conditions positives imposées par Swift, ou un consentement donné de cette manière, fut ce qui décida la dame; mais il eût fallut qu'elle renonçât à tout sentiment de délicatesse pour exiger de son amant le don d'un cœur qu'il sembloit engager avec tant de répugnance, même à ces conditions.

Ce fut ainsi que se séparèrent Swift et Varina. Comme nous l'avons déjà dit, il auroit pu arriver, dans le cours de leur liaison, bien des choses qui avoient changé l'opinion qu'il avoit de miss Waryng, ou lui faire penser qu'en se refusant à répondre d'une manière positive à ses propositions, elle se jouoit du sentiment qu'elle lui avoit inspiré : mais il avoit déjà pu connoître celle à qui sa bonne ou sa mauvaise fortune devoit être si étroitement liée.

Esther Johnson, qui acheta, par une vie d'espérances trompeuses, et par un attachement mal récompensé, une immortalité poétique sous le nom de Stella, connut Swift pendant le second séjour qu'il fit

chez sir William Temple. On a fait beaucoup de recherches sur la naissance de Stella, dans l'espérance de découvrir quelque chose qui ajoutât au roman d'une histoire déjà assez mystérieuse et romanesque. Mais rien n'indique qu'elle ne fût pas la fille de M. Johnson, négociant de Londres, cadet d'une bonne famille du comté de Nottingham, et de mistress Johnson, l'amie et la compagne de la sœur favorite de Temple, lady Grifford, qui eut pour elle jusqu'à la fin de sa vie une estime et une amitié particulières. M. Johnson étoit mort peu de temps après la naissance de Stella, et sa veuve demeuroit, depuis plusieurs années, avec ses deux filles à Moor-Park. Tous les habitans du château prenoient beaucoup d'intérêt aux progrès de l'éducation de la petite Hetty(1), dirigée en grande partie par Swift, alors âgée de trente ans, et qui, pendant quelque temps, paroît n'avoir vu dans sa pupille

(1) Esther.

qu'une sœur plus jeune que lui (1). Un commerce habituel d'amitié et de confiance entre la pupille et le maître prit par degrés un caractère plus tendre, et l'on verra bientôt que, quand la fortune sembla prête à les séparer, ils surent lui résister. Le sentiment que Swift éprouvoit pour Stella

---

(1) Il lui avoit appris à écrire, et leurs écritures se ressembloient beaucoup. Un extrait des notes que Swift avoit mises en marge d'une édition de *Milton* dont il avoit fait présent à mistress Dingley et à Stella, indique que l'éducation de Stella n'étoit pas achevée, et qu'elle n'avoit pas les connoissances que l'on acquiert ordinairement dans les écoles. Ces notes sont l'explication des choses les plus simples; par exemple, elles expliquent que la Palestine est la Terre-Sainte; que le Danube et le Rhin sont deux fleuves d'Allemagne; qu'Alcide est Hercule; que Christophe Colomb a découvert l'Amérique, etc., etc. Il n'est pas vraisemblable que Swift se soit donné la peine de faire de ces notes presque à chaque page, pour la seule instruction de mistress Dingley.

Mistress Dingley avoit accompagné Stella en Irlande, quand elle vint s'y établir dans le voisinage du premier bénéfice auquel Swift fut nommé.

contribua beaucoup à lui faire rompre la froide liaison qu'il entretenoit encore avec miss Waryng, et de ce moment les destinées de Swift et de Stella furent liées de manière à produire les incidens les plus remarquables de leur vie.

La mort de sir William Temple vint mettre un terme à l'existence paisible et heureuse dont Swift avoit joui pendant quatre ans à Moor-Park. Sir William avoit apprécié l'amitié généreuse de Swift : il lui fit un legs en argent, et lui laissa ses manuscrits, ce qu'il estimoit sans doute bien davantage. La réputation de l'auteur et le grand nombre de ses amis offroient à l'éditeur de ses ouvrages l'occasion de se présenter au public comme un homme digne d'estime et d'intérêt; et si l'on considère que tous les plans de Swift rouloient sur la grande réputation littéraire qu'il vouloit se faire, on conçoit qu'il dut attacher un grand prix à une telle occasion d'attirer l'attention du public.

L'événement ne justifia pas d'abord ces espérances, les ouvrages de Temple re-

cueillis avec soin et dédiés au roi Guillaume, furent présentés à ce prince par le comte de Romney, qui s'étoit aussi chargé d'une pétition, dans laquelle Swift rappeloit la promesse que le roi avoit fait à Temple d'un canonicat de Cantorbery ou de Westminster pour son chapelain. Le doyen croyoit fermement que lord Romney n'avoit pas remis la pétition. Sans doute Guillaume ne retirant plus aucun avantage de la grande expérience de Temple dans les affaires, ne s'intéressoit pas vivement au succès de ses œuvres posthumes. Son éditeur, après avoir long-temps attendu l'effet de ses démarches à la cour, désespéra d'en rien obtenir; mais les principes de la révolution qu'il professa toujours hautement, l'empêchèrent de s'expliquer librement sur le roi Guillaume, pour la mémoire duquel il ne conserva pas une grande estime.

## DEUXIÈME SECTION.

Swift va en Irlande avec lord Berkeley. — Ses différends avec ce seigneur. — Il obtient le bénéfice de Laracor. — Il est mécontent du mariage de sa sœur. — Sa manière de vivre à Laracor. — Mistress Dingley et Stella viennent en Irlande. — Tisdal fait des propositions de mariage à Stella. — Swift se jette dans la politique. — Ses opinions sur les affaires de l'état et de l'église. — *Conte du tonneau.*

---

Swift, à la fleur de l'âge, connu des grands et des hommes de lettres, ne pouvoit long-temps attendre un emploi honorable. Le comte de Berkeley, nommé l'un des lords juges d'Irlande, lui proposa de l'accompagner, en qualité de chapelain et de secrétaire particulier : il accepta. Mais cette cumulation d'emplois

donna de l'ombrage à un M. Bushe, qui avoit compté sur la place de secrétaire particulier : il persuada à lord Berkeley qu'elle étoit incompatible avec le caractère d'ecclésiastique. Sa seigneurie trouva des excuses telles quelles, et promit à Swift en dédommagement le premier bénéfice un peu considérable qu'il pourroit obtenir pour lui. Mais il ne tint pas davantage cette promesse. Le doyenné de Derry, qui étoit à sa nomination, vint à vaquer ; mais Bushe étoit entré en négociation avec un autre solliciteur qui offroit une *douceur* de mille livres sterling ; et il demanda à Swift la même somme, s'il vouloit la préférence. Indigné contre le secrétaire et contre son maître, qu'il croyoit intéressé à ce honteux trafic, Swift répondit laconiquement : « Que Dieu vous confonde tous deux comme un couple de fripons, » et quitta le logement qu'il occupoit au château de Dublin dans l'appartement de lord Berkeley (1). Il avoit déjà exhalé son

(1) Lord Orrery dit que nonobstant les faits que

ressentiment dans une ou deux satires

---

nous avons rapportés, Swift auroit obtenu le doyenné de Derry, si le savant docteur King, alors évêque de Derry, ne s'étoit pas mêlé de cette affaire.

« Le riche doyenné de Derry, dit lord Orrery, » vint à vaquer, et lord Berkeley le destinoit à » Swift; mais le docteur King, alors évêque de » Derry, et depuis archevêque de Dublin, demanda » un ecclésiastique grave de préférence à un » jeune homme. Il représenta que Derry se trou- » vant placé au centre des presbytériens, il avoit » besoin de quelqu'un qui pût l'assister. Je n'ai » rien à dire, ajoutoit-il, contre M. Swift; je sais » que c'est un jeune homme de beaucoup d'esprit; » mais, au lieu de résider, il sera souvent sur la » route de Londres. Je prie, en conséquence, qu'on » lui donne un autre bon bénéfice. »

Le docteur King, devenu archevêque de Dublin, éprouva un désappointement semblable à raison de son âge avancé. Il ne put parvenir à se faire nommer primat d'Irlande. Quand le docteur Boulter, nommé primat, vint lui faire une visite à Dublin, King ne quitta point son fauteuil, et lui dit : « My-lord, votre grâce m'excusera; je suis trop vieux pour me lever. *Jam too old to rise.* » (Le jeu de mots est dans la double signification de *to rise*, qui signifie, *se lever*, et *s'élever*.)

mordantes; et son patron, ne voulant pas rompre entièrement avec un adversaire de ce caractère, fut fort aise de l'apaiser en le nommant à la cure d'Agher, et aux vicariats de Laracor et de Rathbeggan. Ces bénéfices réunis ne valoient pas le doyenné de Derry, et ne rapportoient que deux cent trente livres sterling. La prébende de Duntavin, que Swift obtint en 1700, porta à peu près à quatre cents livres sterling son revenu, qui s'accrut que lorsqu'il fut nommé au doyenné de St.-Patrick de Dublin. Ces faits sont constatés par ses livres de comptes des années 1701 et 1702, qui prouvent, d'une part, qu'il administroit ses modiques émolumens avec un ordre remarquable, et, de l'autre, qu'il en consacroit la dixième partie à des actes de bienfaisance et de charité.

La querelle de Swift avec lord Berkeley resta personnelle; il continua de voir la famille, et conserva sa place de chapelain. Il avoit la plus haute opinion de lady Berkeley : c'étoit, en effet, une femme vertueuse et aimable, d'une piété vraie,

et dont la conversation et les manières élégantes rendoient sa société infiniment agréable (1). Les deux filles du comte y ajoutoient un nouveau charme (2); et ce fut pendant son séjour chez lord Berkeley, que Swift paroît s'être livré à son goût pour les jeux de mots, que jamais poëte n'a rimés avec plus d'esprit et de bonheur. On peut s'en convaincre en lisant l'inimitable pétition de mistress Frances Harris, les vers sur miss Lloyd, jeune personne très-belle et très-spirituelle, qui demeuroit chez lady Berkeley, et quelques autres pièces composées à cette époque. Mais la

---

(1) Lady Berkeley étoit fille de Baptist Noël, vicomte Campden, et sœur d'Edward, premier comte de Crainsborough. Elle mourut le 30 juillet 1719.

(2) Lady Mary et lady Elisabeth Berkeley. La première épousa Thomas Chambers, de Hanworth, dans le comté de Middlesex; et la seconde, sir John Germaine de Drayton, dans le comté de Northampton. Le comte avoit une troisième fille, Pénélope, qui mourut pendant un séjour en Irlande.

plaisanterie de ce genre la plus remarquable est la *Méditation* sur un manche à balai, que Swift donna pour une des méditations de l'honorable M. Boyle, et que lady Berkeley aimoit à lui faire répéter : il paroît même qu'elle abusoit de la complaisance de Swift à cet égard. Ainsi s'écouloit heureusement la vie de notre auteur, qui conserva toujours une grande estime pour les femmes de cette maison Lady Betty Germaine correspondit régulièrement avec lui jusqu'à la fin de sa carrière.

Le bonheur dont Swift jouissoit dans la société de cette famille aimable, fut troublé par le mariage imprudent que fit sa sœur avec un nommé Fenton. Lord Orrery attribue à l'ambition le mécontentement de Swift, et prétend qu'il étoit furieux de voir sa sœur épouser un marchand. La vérité est que Fenton étoit un homme sans principes, à la veille de faire banqueroute, lorsque miss Swift l'épousa, en dépit des représentations de son frère. Lord Orrery n'auroit pas dû omettre de dire que, quoique Swift n'eût pas pardonné à sa sœur

une union contractée malgré tous ses efforts pour l'en dissuader, il consacra une partie de son modique revenu à procurer à mistress Fenton une existence moins malheureuse que celle à laquelle son imprudence l'avoit réduite (1).

Ce fut en l'année 1700 que Swift quitta la famille Berkeley, alla prendre possession de son bénéfice de Laracor, et revint aux habitudes d'un ecclésiastique de campagne. On dit qu'il se rendit à pied, incognito, au lieu de sa nouvelle résidence, et l'on a conservé diverses anecdotes de ce voyage. La plus intéressante est celle que nous allons rapporter.

Il y avoit à Navan trois auberges qui se disputoient l'honneur d'avoir logé le docteur Swift. Il est probable qu'il dîna seulement dans une de ces auberges, car il est certain qu'il coucha à Kells, chez un nommé Jonathan Belcher, qui étoit du

(1) Nous tenons les détails relatifs à Fenton de M. Théophilus Swift.

comté de Leicester. Belcher avoit bâti sa maison, qui existe encore, sur le modèle des auberges d'Angleterre. Soit que l'air de maître de Swift lui en imposât, soit par politesse, Belcher le conduisit dans le meilleur salon, et le servit à table. Les attentions de Belcher engagèrent Swift à entrer en conversation avec lui. « Vous êtes Anglais, Monsieur? dit Swift. — Oui, monsieur. — Comment vous nommez-vous? — Jonathan Belcher, Monsieur. — Un Anglais et un Jonathan, dans la ville de Kells, qui l'auroit cru! Qu'est-ce qui vous a amené dans ce pays-ci? — J'y suis venu avec sir Thomas Taylor, Monsieur; et je crois que je pourrois compter cinquante Jonathan dans ma famille. — *Vous êtes donc un homme de famille?* — Oui, Monsieur; j'ai quatre garçons et trois filles de la même mère, qui est une bonne femme, et de plus Irlandaise. — Y a-t-il long-temps que vous avez quitté votre pays? — Il y a trente ans, Monsieur. — Comptez-vous y retourner? — Jamais. — Et vous pouvez dire cela sans soupirer? — Oui, Monsieur; ma famille

est mon pays. — Ma foi, Monsieur, vous êtes un meilleur philosophe que tous ceux qui ont écrit des volumes sur ce sujet. Ainsi, vous êtes content de votre sort? — Je dois l'être; je suis très-heureux; j'aime les gens de ce pays-ci; je ne suis pas né en Irlande, mais j'y mourrai; c'est la même chose. — Swift, après une minute ou deux de méditation, répéta avec énergie la première ligne du préambule du fameux statut irlandais : *Ipsis Hibernis Hiberniores!* « Les Anglais transplantés en Irlande sont plus Irlandais que les Irlandais eux-mêmes. »

Swift se rendit tout droit à la maison du desservant, demanda son nom, et s'annonça comme son maître. Tout fut sur-le-champ en mouvement pour recevoir un personnage de cette importance et qui paroissoit décidé à se faire reconnoître. Le curé dit à sa femme de prendre soin de la chemise blanche et de la paire de bas que le docteur avoit apportées dans sa poche. Swift ne rabattit de ses airs d'importance que quand il crut en avoir assez imposé; sa conduite pleine de bonté et d'amitié changea les in-

quiétudes du bon desservant et de sa femme en un attachement respectueux. Cette manière de s'annoncer étoit caractéristique dans Swift; ses éloges avoient le ton aigre de la plainte; ses actes de bienfaisance étoient souvent précédés d'un prologue menaçant; il mêloit la plaisanterie et l'ironie aux sujets les plus graves, et, dans ceux qui ne l'étoient pas, une légèreté remarquable cachoit une satire amère.

Sa manière de s'annoncer étoit souvent bizarre et inquiétante. La veuve de M. Watson, peintre en miniature à Dublin, et qui faisoit elle-même des portraits, racontoit qu'avant son mariage, un gentleman, à cheval, vint voir son père, un M. Hoy, du comté de Wicklow. On le reçut dans le parloir où la famille étoit réunie. Son père et l'étranger entrèrent en conversation, probablement sur quelque sujet littéraire, car M. Hoy quitta la chambre pour aller chercher un livre. Pendant son absence, l'étranger se glissa derrière miss Hoy, lui donna une tape sur la joue, en lui disant : « Maintenant, vous vous sou-

viendrez toute votre vie du doyen Swift.»

Quand des domestiques se présentoient pour entrer à son service, il ne manquoit jamais de leur demander s'ils étoient propres aux fonctions les plus désagréables. S'ils répondoient avec humeur ou paroissoient offensés, il ne les engageoit pas; si leurs réponses étoient respectueuses, il les attribuoit à leur bon sens, et les prenoit à son service.

La vie de Swift à Laracor fut régulière et tout-à-fait ecclésiastique. Il lisoit les prières deux fois par semaine, et prêchoit régulièrement le dimanche. Il se trouvoit peu de monde aux prières; et l'on raconte que quand il n'y avoit personne, Swift adressoit le service au clerc de la paroisse. On a contesté ce fait, quoique les amis de Swift conviennent qu'il étoit très-certainement dans le genre de son humeur originale. M. Theophilus Swift fait sur cette anecdote un raisonnement auquel se présente naturellement la réponse, qu'il est bien plus probable que Swift ait trouvé la chose assez bizarre pour se la permettre,

que de croire qu'Orrery l'ait inventée : malgré sa piété sincère, Swift ne résistoit pas à la tentation de faire une plaisanterie (1).

L'église étoit pleine le dimanche; les sermons de Swift étoient suivis. Il avoit l'ambition de se faire une réputation comme prédicateur; et il dut être satisfait, car on s'informoit souvent du fidèle clerc, Roger Coxe, si le docteur prêcheroit (2).

---

(1) « Je me rappelle parfaitement, dit M. Theophilus Swift, que ni mon père ni mistress Whiteway n'avoient entendu parler de l'histoire de « mon bien aimé » *Roger*, avant que le livre d'Orrery parût. Je le leur ai souvent ouï dire. Ils convenoient que la chose étoit possible, et assez dans la manière du doyen; mais ils étoient persuadés que Orrery avoit imaginé l'anecdote pour jeter des doutes sur le respect du doyen pour la religion. Ils trouvoient très-singulier qu'une circonstance de cette nature, si elle étoit vraie, ne fût pas venue jusqu'à eux, mon père ayant près de Laracor une terre considérable, où il passoit une grande partie de l'année. Selon moi l'histoire est controuvée. Je crois fermement que Orrery l'a inventée pour faire douter de la piété du doyen. »

(2) Roger étoit un original digne d'un maître

Swift mit un soin particulier à réparer les dégradations causées par l'incurie et l'avarice de ses prédécesseurs à l'église et au presbytère de Laracor. Il témoigna une grande indignation de trouver l'église dans l'état où elle étoit ; et dans la première année de son séjour il y fit des réparations considérables à ses frais. Il en fit aussi au presbytère, qui devint une maison comfortable, et il commença à l'embellir selon le goût du temps. Il forma un jardin agréable, traversé par un canal qu'alimentoit l'eau d'un ruisseau du voisinage, et il planta des saules sur les deux bords. Ces saules, si souvent rappelés dans le journal qu'il envoyoit à

---

comme Swift. Le doyen remarquant qu'il portoit un gilet écarlate, Roger répliqua qu'il étoit de l'église militante. Pourquoi n'enchérissez-vous pas sur les volailles? dit Swift à son clerc, à la vente d'un fermier.—Monsieur, parce qu'elles vont *couver! The yare going to hatch.* On alloit les adjuger à un fermier qui se nommoit *hatch.* Roger avoit été autrefois chapelier; il mourut à l'âge de 90 ans, à Bruky, dans le comté de Cavan.

Stella, n'existent plus; il ne reste plus aucun vestige du jardin, et le canal n'est plus qu'un fossé. Et cependant la paroisse et le curé tirent encore quelque avantage d'un lieu qui fut autrefois la demeure de Swift. Il n'y avoit qu'un arpent de terre attaché au presbytère, Swift en ajouta dix-neuf. Il acheta les dîmes d'Effernock, que par son testament il laissa à ses successeurs bénéficiers de Laracor. Swift fit cette acquisition dans un moment où son revenu étoit fort modique.

Ces dîmes étoient léguées aux ministres futurs à une condition qui fait connoître l'humeur particulière de Swift. Ses successeurs ne devoient en jouir qu'autant que la religion établie ne changeroit pas : mais si l'on y substituoit toute autre forme du christianisme, les dîmes alloient de droit aux pauvres. Il y avoit une clause expresse d'exclusion contre les juifs, les athées et les infidèles.

Laracor avoit un attrait plus puissant que son canal et les saules qui le bordoient, que l'humeur facétieuse de Roger Coxe,

et les applaudissemens de l'auditoire qui se portoit à l'église pour entendre les sermons du doyen. Aussitôt que Swift vit sa fortune établie en Irlande, il exprima à Stella le désir de la voir habiter ce royaume. Cela ne fut pas difficile à arranger. Stella ne dépendoit de personne; l'intérêt de l'argent étant plus haut en Irlande, elle eut un prétexte plausible de venir résider près de celui qui avoit dirigé son éducation. Elle y arriva accompagnée de mistress Dingley, femme d'une intelligence bornée, qui avoit un revenu très-modique, qui n'étoit plus jeune, et qui jouissoit d'une bonne réputation; sa démarche prêtoit donc peu à la médisance. Il est très-probable qu'elle donna lieu d'abord à quelques remarques; mais la précaution que Swift avoit de ne voir en apparence Stella qu'en présence de mistress Dingley, pour laquelle il avoit les mêmes attentions que pour elle, prévint tout scandale.

Quand Swift n'habitoit pas Laracor, Stella et mistress Dingley venoient s'y établir; à son retour, elles quittoient le pres-

bytère, prenoient un appartement à Trim, ville capitale du diocèse, ou alloient chez le docteur Raymond, vicaire de cette paroisse, et dont il est si souvent question dans la correspondance de Swift avec Stella. Tout ce qui pouvoit donner à cette liaison le caractère d'un sentiment plus tendre que l'amitié fut si soigneusement évité, que la surprise qu'avoit causée l'arrivée de mistress Dingley et de Stella dans un pays où elles étoient tout-à-fait étrangères, cessa par degrés (1). Il est cependant très-probable que Swift et Stella étoient convenus de se marier, quand le revenu de Swift, d'après le plan qu'il avoit malheureusement adopté, suffiroit pour former un établissement conforme à ses idées. C'est bien le cas de remarquer la vanité de cette prudence humaine qui veut tout prévoir et pourvoir à tout. Si Swift s'étoit contenté, comme un

(1) Les amis du docteur en Angleterre avoient d'autres idées, comme le prouve une lettre de Thomas Swift le *cousin prêtre* du doyen.

homme ordinaire, de partager un revenu borné avec une femme digne de son attachement, la tâche de ses biographes seroit courte et agréable; nous n'aurions pas à rappeler et à excuser des circonstances dont on s'est emparé pour calomnier ou noircir sa mémoire. Dans l'orgueil du talent et de la sagesse il chercha une route nouvelle qui conduisît au bonheur. Qu'en résulta-t-il? que, malgré les vertus dont la nature l'avoit doué, on ne peut l'offrir comme un modèle.

Toutes ces précautions pour éviter les observations désagréables désarmèrent la censure; et la beauté et les qualités aimables de Stella ne pouvoient manquer de lui attirer les vœux de quelqu'un qui sût l'apprécier : elle avoit alors dix-huit ans, de beaux cheveux noirs, des traits réguliers, une taille parfaite, quoique tendant à l'embonpoint : à ces grâces extérieures elle joignoit du bon sens, une grande douceur, une conversation agréable sur les sujets gais ou sérieux, et une fortune qui, quoi-

que bornée, la rendoit indépendante : il n'est donc pas surprenant que le docteur William Tisdal, ecclésiastique estimé qui avoit du talent, et l'ami de Swift, ait songé à l'épouser : il en parla à Swift, qui, tuteur de Stella, devoit la guider dans son choix, et qui se vit ainsi dans l'alternative de déclarer ses prétentions, ou de la céder à un rival. M. Deane Swift explique franchement et désapprouve la conduite de son parent dans cette circonstance, que M. Shéridan, pour cela seul peut-être, a essayé de pallier et de justifier. Selon M. Deane Swift le doyen insista sur des conditions si déraisonnables pour le douaire de Stella que Tisdal ne pouvoit y accéder. Shéridan d'un autre côté assure que le refus vint de Stella, qui n'avoit pas d'abord rejeté expressément les offres de Tisdal, peut-être dans l'intention de sonder les sentimens de Swift, mais qui ne put se décider à renoncer à l'espérance d'être un jour unie au doyen. Tisdal soupçonnoit Swift de ne l'avoir pas bien servi chaudement, à en juger par une lettre du 20

juillet 1706 (1), dans laquelle il essaie de se justifier de ce reproche; il avoue que si la fortune et son humeur lui permettoient de songer au mariage, de toutes les femmes de la terre Stella seroit celle qu'il choisiroit; et, si l'on considère l'étroite union qui subsistoit depuis long-temps entr'eux, il faut une certaine dose de crédulité pour croire à ce qu'ajoute Swift, que cette prédilection n'avoit jamais été un obstacle aux vues de Tisdal. Il n'est pas naturel de supposer qu'il auroit vu avec indifférence celle qu'il aimoit mille fois plus que la vie devenir la femme d'un autre (2). Il faut remarquer encore que toutes les fois qu'il parle de Tisdal, c'est toujours avec dédain et une sorte de mépris, et souvent il fait allusion à quelque défaut naturel de ce pauvre amant désappointé.

Cependant les rivaux, si l'on peut les

---

(1) Vol. 15. pag. 256 des œuvres de Swift.

(2) Ces expressions et d'autres semblables reviennent assez souvent dans le journal.

appeler ainsi, ne se brouillèrent point, et continuèrent de se voir; car, en 1740, Tisdal fut un des témoins qui assistèrent à la lecture du dernier testament du doyen; mais l'épigramme suivante, que l'on trouve dans un fragment d'une lettre de Swift, qui n'a jamais été publiée, prouve que leur correspondance n'étoit pas toujours très-amicale.

« Mon cher monsieur,

» Vous me demandez d'achever une pièce de vers que vous avez commencée à Dunshaglin :

How can I finish what you have begun! etc.

» Comment puis-je finir ce que vous avez commencé? Le feu peut-il aider le soleil à mûrir le fruit? Si Raphaël, après avoir esquissé une figure de Vierge, eût chargé un lourd Hollandais de la finir, n'aimeriez-vous pas mieux l'esquisse de Raphaël telle qu'il l'auroit laissée? Ou si Praxitèle avoit taillé dans un bloc de marbre

la tête et les épaules d'une Vénus, pourriez-vous croire au bon sens de l'ouvrier qui entreprendroit de finir cette tête? J'espère en avoir dit assez pour faire pardonner à mon humble muse son refus. Je crois qu'il faut vous contenter d'avoir fait un buste. . . . . .

( Il y a quatre vers effacés dans l'original. ) . . . . . .

» Étant en veine épigrammatique, je vous envoie quelques vers sur Tisdal, que je me propose d'envoyer à toutes les personnes de sa connoissance : il va de maison en maison exerçant son esprit à mes dépens, la représaille est de droit naturel. »

*Sur William Tisdal, docteur en théologi :*

« Lorsqu'un Romain mouroit, son plus proche parent se penchoit sur lui pour aspirer son dernier soupir. Si le dernier soupir de Tisdal devoit être ainsi recueilli, ce seroit pour le vivant un poison pire que la mort : tout homme ayant un nez préféreroit mourir; Pierre comme Paul, vous

comme moi, nous n'hésiterions pas. Sans faire un reproche au docteur théologal, je crois que quand il mourra, ce ne sera pas sans empester. »

Du moment que Stella eut rejeté les propositions de Tisdal, elle crut sa destinée unie à celle de Swift, n'encouragea aucun de ses admirateurs, et ne quitta l'Irlande qu'une seule fois, en 1705, qu'elle alla passer six mois en Angleterre.

Mais l'amitié ou l'amour, avec tous ses plaisirs et ses embarras, ne suffisoit pas à un esprit aussi actif que celui de Swift. Élève de sir William Temple, il connoissoit à fond les principes de la constitution d'Angleterre; comme ecclésiastique il étoit zélé défenseur des priviléges et de la puissance de l'église anglicane. Ces principes guidèrent sa conduite pendant toute sa vie, et il ne sera pas difficile de prouver qu'il ne s'en écarta jamais; excepté pour ceux qui confondent les principes avec l'esprit de parti, et qui ne voient de constance dans les opinions, qu'autant que l'on suit aveuglément les bannières d'une catégorie par-

ticulière de politiques. Swift, au contraire, porta dans les rangs des whigs les opinions et les scrupules du haut clergé, et il partagea avec Harley cette passion de liberté et cette haine du pouvoir arbitraire, qui convenoient à l'élève de sir William Temple. On a rarement vu faire cette distinction : le haut clergé est généralement *tory*, et le clergé inférieur *whig* (1) ; mais elle existoit dans l'esprit de Swift, et quoiqu'elle pût le gêner dans sa conduite politique, il est très-certain qu'il se traça de bonne heure une ligne dont il ne s'écarta jamais. Lors même qu'il étoit attaché à sir William Temple, il jugea la conduite de l'archevêque Sancroft, qui se refusa constamment à prêter le serment de fidélité à Guillaume et Marie, digne d'être chantée dans une ode; et cependant vers le même temps, le poëte, autant que l'on peut le dire d'après les stances suivantes,

(1) Nos *évêques* et nos *curés* avant la révolution. (*Note de l'éd.*)

approuvoit la révolution qui avoit placé ces souverains sur le trône, parce qu'il n'y voyoit qu'une révolution d'état :

« Nécessité, tyran de la conscience des grands, dis pourquoi l'église est toujours conduite aveuglément par l'état ; pourquoi elle est toujours pressurée pour en réparer les dilapidations? Et cependant le monde, dont les regards sont attachés sur notre grand roi, pense que le ciel nous a pardonné toutes nos erreurs, et que tous ses sujets partagent sa félicité. Ils suivroient l'exemple qu'il leur donne; mais, hélas! on suit plutôt les exemples des mauvais rois que ceux des bons. »

Ce fut avec des opinions si différentes de celles des whigs sur les affaires ecclésiastiques, et de celles des torys sur les matières temporelles, que Swift se jeta dans la politique. C'étoit en 1701, au moment où les lords Somers, Oxford, Halifax et Portland venoient d'être accusés par la Chambre des Communes pour avoir concouru au traité de *partage*. Swift, effrayé de la violence de ces mesures, chercha à mettre le peuple

sur ses gardes, et lui présenta le tableau des discordes civiles d'Athènes et de Rome, où les nobles et ceux qui avoient bien mérité de la république furent les victimes de la haine populaire, et où la liberté, dégénérée en licence, devint la proie de la tyrannie. Ce discours sur les dissensions entre les nobles et le peuple d'Athènes et de Rome (1) fit une grande sensation. On l'attribua pendant quelque temps à lord Somers, ensuite à l'évêque Burnet, qui fut obligé de le désavouer publiquement, pour éviter le ressentiment de la Chambre des Communes. Swift, qui étoit probablement à Londres lors de la publication, étoit retourné en Irlande, et, dans une discussion assez vive avec l'évêque de Kilmore, qui lui dit deux fois qu'il étoit *un jeune homme*, parce qu'il soutenoit que le pamphlet n'étoit pas de Burnet, il déclara qu'il en étoit l'auteur pour mortifier son antagoniste.

(1) Vol. 3, pag. 255.

A son retour en Angleterre, en 1702, Swift n'avoit plus les mêmes raisons pour être circonspect, et il n'hésita pas à s'avouer l'auteur de ce pamphlet qui avoit eu une très-grande vogue : il se lia intimement avec Somers et Halifax, et avec le comte de Sunderland, de qui il avoit été connu autrefois.

Swift nous apprend qu'il fit à ces seigneurs une déclaration franche de ses principes, en matières ecclésiastiques et en matières politiques ; déclaration que les lords Somers et Halifax lui rappelèrent bien des années après, quand lord Godolphin quitta l'administration.

Ainsi s'écouloit le temps que l'on peut considérer comme le plus heureux de la vie de Swift, celui qu'il passa dans la société de Stella, dans sa retraite de Laracor, à l'ombre des saules qu'il avoit plantés, mais en faisant quelques excursions à Londres (1),

(1) D'après son journal il faisoit le voyage de Londres une fois par an.

où il étoit recherché des grands et des savans. Ce fut à cette époque qu'il forma avec Addisson une liaison que l'esprit de parti refroidit ensuite, mais ne put entièrement détruire. Il connut aussi alors Steele, Arbuthnot, et les autres écrivains célèbres du temps, qui se réunissoient au café de Button. Shéridan a rendu compte de la manière bizarre dont Swift fit leur connoissance (1). La publication du célèbre ouvrage *le Conte du Tonneau*, en 1704, cimenta cette liaison.

Cet ouvrage célèbre, fondé sur une allégorie simple et facile à expliquer, est écrit avec tout le sel piquant de Rabelais, mais sans ses extravagances. L'objet principal est de tracer la corruption graduelle de l'église romaine, et d'exalter l'église anglicane aux dépens du culte catholique et du presbytérianisme. Il fut composé dans l'intérêt du haut clergé, et lui fut d'un grand avantage; car ce qu'il y a de plus important

(1) Voyez la *Vie de Swift* par Shéridan.

pour un parti en Angleterre, est d'avoir les rieurs de son côté. Mais on jugea, avec quelque raison, la plaisanterie un peu trop légère pour un sujet aussi grave. Il faut avouer que dans quelques passages du *Conte* l'esprit de Swift l'a entraîné bien au-delà des bornes des convenances. Plusieurs ecclésiastiques sévères, même parmi les torys, et en particulier le docteur Sharpe, archevêque d'York, furent extrêmement scandalisés de la liberté de cette satire; et il n'est pas douteux qu'elle fût la véritable cause des obstacles que Swift rencontra pour parvenir aux plus hautes dignités ecclésiastiques. King et Wotton, dans leurs réponses au *Conte du Tonneau*, ne manquèrent pas d'insister sur la hardiesse et même le caractère profane de l'ouvrage. Ce fut par ces mêmes motifs que les philosophes incrédules du continent prônèrent *le Conte du Tonneau* comme un livre propre à favoriser le scepticisme, et que Voltaire le recommandoit à ses disciples. Les plaisantes idées que cette lecture laisse dans l'esprit du lecteur, tendent sans doute à diminuer le

respect pour la révélation. L'attachement de Swift aux vrais intérêts de la religion est si connu, qu'il n'auroit pas hésité à brûler le manuscrit, plutôt que de courir le hasard de leur nuire. Mais les conséquences indirectes du ridicule qui porte sur des sujets sacrés sont plus étendues et plus dangereuses que ne peut le calculer un auteur qui, tout occupé du principal objet de sa satire, n'en aperçoit pas les effets éloignés.

Le *Conte du Tonneau* avoit occupé pendant quelques années l'attention publique, quand le docteur Thomas Swift, que nous avons cité comme parent et condisciple de Swift au collége de la Trinité, prétendit avoir coopéré à cette production originale. Il publia ses prétentions dans ce qu'il lui plut d'appeler *Clef complète du Conte du Tonneau*, imprimée en 1710, contenant une bien pauvre explication des parties les plus saillantes de l'allégorie, et annonçant que les auteurs étoient Thomas Swift, petit-fils de sir William Davenant, et Jonathan Swift, cousin germain de

Thomas Swift, tous deux attachés à sir William Temple. *Notre* Swift, on le croira facilement, ne fut pas très-satisfait d'un arrangement dans lequel son cousin figuroit comme un bel esprit, un auteur de père en fils, et où il ne paroissoit que comme son parent. Il pouvoit encore moins s'accommoder de la manière dont le docteur Thomas s'arrogeoit la principale partie de l'ouvrage, et de l'insinuation qui sembloit dire qu'il eût été plus parfait si le cousin Jonathan n'eût été incapable de bien remplir le plan original. L'auteur véritable, qui, au moment où la *Clef* se publioit, étoit occupé à en revoir une nouvelle édition, écrivit à son libraire, Benjamin Tooke, une lettre qui exprime suffisamment l'effet que faisoit sur lui l'arrogance du docteur Thomas.

« Je viens, dit-il, de recevoir votre dernière lettre et la *Clef complète* ; c'est » une rapsodie si absurde qu'il n'en sera » plus question dans huit jours. Mais » il est étrange qu'on ne puisse pas avoir » satisfaction d'un libraire qui a l'audace

» de publier ainsi des *noms*. Je voudrois
» que vous vissiez un homme de loi pour
» savoir de quelle manière je puis avoir
» raison de cet homme; car, à ce compte,
» il n'y a pas d'ouvrage, quelque vil qu'il
» soit, dont on ne puisse me proclamer
» l'auteur. Je ne puis m'empêcher de pen-
» ser que le petit cousin est au fond de
» tout ceci. Je me souviens que je lui prêtai
» une copie d'une partie du manuscrit
» qu'il a montrée à plus d'une personne,
» depuis que je suis en Irlande; et, quand
» l'ouvrage parut, il en parloit de manière
» à laisser croire qu'il y avoit eu part. Si
» par hasard il est en ville, et que vous le
» voyez, il me semble que vous pouriez lui
» dire gravement que, s'il est l'auteur, du
» *Conte du Tonneau*, il devroit y mettre son
» nom. Il faut le railler un peu là-dessus.
» Dites-lui que, s'il peut donner quelques
» explications, vous mettrez, s'il veut, son
» nom à la première édition que vous pu-
» blierez. Je serois bien aise de voir jusqu'où
» peut aller l'impudence d'un fat» (1).

(1) Vol. 15, pag. 330.

Après tout, comme il y a peu de mensonges où l'on ne trouve quelque vérité présentée sous un faux jour, il est possible que Swift, qui ne fut jamais ni théologien controversiste, ni logicien, ait fait usage des talens du *cousin-prêtre* dans ces deux sciences, pour s'épargner les recherches, et que le pédant cousin ait fondé sur ce travail ses prétentions à sa part d'auteur dans ce chef-d'œuvre satirique.

Quoique Swift fût très-piqué de la présomption de son cousin, il étoit bien éloigné de vouloir avouer l'ouvrage. Il ne pouvoit le cacher à Tooke, à qui il envoyoit les additions qu'il faisoit à l'édition de 1711 ; et Faulkner a prétendu que Swift lui a dit dans les dernières années de sa vie, qu'il étoit l'auteur du *Conte du Tonneau.* Mais le doyen n'ayant jamais fait aucune confidence à cet égard à ses plus intimes amis, il n'est pas présumable qu'il en ait fait à Faulkner. Voici une anecdote certaine.

Peu d'années avant sa mort, le doyen lisoit le *Conte du Tonneau;* lorsqu'il ferma

le livre en disant avec l'accent du regret, sans s'apercevoir que mistress Whiteway, sa cousine, étoit dans l'appartement : « Grand Dieu, quel génie j'avois quand j'ai » composé cet ouvrage! » exclamation qui rappelle celle de Marlborough, tombé dans le même état d'affoiblissement moral que Swift, et les regards fixés sur son portrait : « C'étoit autrefois un homme! » Mistress Whiteway demanda le livre au doyen, qui s'en excusa pour le moment; mais, le jour anniversaire de sa naissance, il le lui présenta avec cette inscription : « De la part de son affectionné cousin. » En lisant ces mots, elle risqua de lui dire : « J'aurois » désiré que vous eussiez mis : De la part de » l'auteur. » Le doyen lui fit une révérence, sourit, et lui dit gravement : « Non, je vous » remercie. »

Malgré le silence du véritable auteur, et le titre que le docteur Thomas Swift avoit usurpé, personne n'eut le moindre doute à cet égard, et la société du vicaire de Laracor étoit recherchée des hommes des plus distingués par leur naissance et

leurs talens. Swift ne se trompoit pas sur l'effet de son ouvrage; il en parle à Stella dans son journal, en lui rendant compte de l'accueil que lui fit le ministère de lord Oxford, mais toujours avec cette ambiguité dont il s'étoit fait une règle en parlant de ses ouvrages: « On peut parler de » *ce que vous savez;* mais, sans cela, je » n'aurois jamais réussi; et si cela me fait » réussir, cette *même chose* sera de quelque » service à l'église. » Mais long-temps avant que le parti du haut clergé eût reconnu le mérite de cet ouvrage extraordinaire, l'auteur avoit été caressé par les hommes du parti opposé, avec lesquels il s'accordoit sur la politique d'état. Ces derniers étoient lord Somers, lord Halifax, le comte de Pembroke, et l'évêque Burnet. Les hommes de lettres et les savans qu'il comptoit au nombre de ses amis étoient Addison, Steele, Philips, Anthony Henley et Tickle.

L'amitié d'Addison étoit celle à laquelle il attachoit le plus de prix; quand ils étoient ensemble, ils ne désiroient point un tiers. En lui envoyant un exemplaire

de ses voyages, Addison y écrivit de sa main : « Au docteur Jonathan Swift, le compagnon le plus agréable, l'ami le plus vrai, le plus grand génie de son temps, de la part de son très-humble serviteur, l'auteur (1). » Swift rendoit la même justice à son illustre contemporain : dans sa correspondance il en parle toujours comme d'un homme excellent et de son plus intime ami (2). Il est pénible de penser que la différence des opinions politiques ait refroidi l'amitié qui avoit uni des hommes d'un talent aussi éminent ; mais le caractère doux et facile d'Addison empêcha que les choses ne fussent portées aux mêmes extrémités entre lui et Swift qu'entre Swift et Steele ; il sut laisser une porte ouverte au raccommodement qui eut lieu dans la suite ; circonstance qui a été omise par tous les biographes de Swift.

---

(1) Cette anecdote est due à l'obligeance de M. Théophile Swift.

(2) Vol. 15, p. 293.

On a accusé Swift de n'avoir pensé qu'à sa réputation dans l'usage qu'il fit de ces mêmes talens qui lui avoient procuré ses amis et son rang dans la société. Il paroît que vers ce temps-là il eut le dessein d'engager une controverse sur les opinions de Tindal à propos des *Droits de l'Église chrétienne*, ouvrage qui sentoit le déisme. Il avoit recueilli des matériaux pour répondre sévèrement à cet ouvrage qui fit dans le temps beaucoup de sensation. Swift ne fut pas fâché dans la suite que l'on crût que ces remarques qu'il n'acheva jamais étoient dirigées contre les whigs tout autant que contre les incrédules cachant leurs opinions hérétiques sous le manteau de la politique ; mais il s'est défini à la fin des *vers à Ardélie* : « Un whig et un ecclésiastique, » *A Whig and one who wears a gown :* vers mémorable dans lequel il a exprimé ses principes, son amour pour la liberté et son attachement aux droits de son ordre : ces sentimens, quoique très-conciliables en eux-mêmes, étoient généralement regardés comme contradictoires;

un whig attaché au haut clergé étoit un caractère politique dont tous les partis se refusoient à croire l'existence. Swift sentit la difficulté de paroître conséquent dans l'opinion du public, et d'après son aveu conçut plusieurs projets pour rapprocher les partis : projets qu'il abandonnoit le lendemain du soir qu'il les avoit formés. Un seul traité échappa à cette condamnation ; ce fut *les Opinions d'un membre de l'Église anglicane sur la Religion et le Gouvernement*, qu'il publia en 1708. C'est un exposé de la religion nationale, clair, modéré et libéral, excepté peut-être sur les lois pénales contre les non-conformistes. Les principes politiques de la révolution y sont maintenus avec force, et la conclusion est que pour conserver la constitution de l'église et celle de l'état on doit éviter les opinions extrêmes des whigs qui compromettroient l'église établie, et celles des torys, qui compromettroient les intérêts constitutionnels ; mais cette modération en politique, toute raisonnable qu'elle fût, et recommandée avec tant de talent

par Swift, est trop froide pour le caractère anglais. Tout ce que l'on vit dans l'ouvrage fut que l'auteur étoit disposé à quitter le parti auquel il appartenoit, et qu'il se ménageoit une excuse avant de passer dans les rangs des torys. Ces soupçons acquirent de la certitude dans l'esprit du parti qui les avoit conçus, quand Swift publia en 1709 la *Lettre sur le serment du Test*, dans laquelle il employa les armes de la raison et celles du ridicule qui lui étoient si familières, pour s'opposer à aucun relâchement de cette loi importante. L'auteur demeura quelque temps inconnu; et dans une lettre à l'archevêque King, Swift affecte de se plaindre des erreurs de ce célèbre traité (1); mais tout fut découvert : le chapelain de lord Wharton et d'autres devinèrent bientôt l'auteur; et Swift date de ce moment la froideur qui régna entre lui et ses amis du parti whig (2).

---

(1) Vol. 15, pag. 292.

(2) Mémoires relatifs au changement de ministère. Vol. 5, pag. 242.

Dans ces entrefaites Swift ne déployoit pas moins de zèle pour les intérêts de l'église anglicane par ses actions que par ses écrits. En 1704, la reine Anne avoit fait remise, sur la motion de l'évêque Burnet, des premiers fruits et des dîmes (1), pour augmenter les revenus du pauvre clergé d'Angleterre : celui d'Irlande désira naturellement d'obtenir la même faveur; mais ses demandes avoient été rejetées. En 1708 l'archevêque King et les autres prélats d'Irlande chargèrent Swift, qui avoit montré une grande activité l'année précédente,

(1) C'étoit une taxe imposée dans l'origine sur les bénéfices pour la solde des croisés : on continua de la lever comme une partie du revenu du saint siége, jusqu'au temps de Henri VIII, qui s'en empara; et le parlement déclara qu'elle feroit partie du revenu de la couronne à jamais. Les dîmes étoient évaluées à 11,000 livres sterling de revenu, et les premiers fruits à 5,000 livres sterl. Ce fonds considérable n'étoit jamais employé à des objets nationaux, et servoit à gratifier les favoris du jour.

comme membre de la convocation d'Irlande, de solliciter la remise des premiers fruits. Lord Sunderland, lord Somers, M. Southwell, et d'autres membres du ministère engagèrent Swift à faire la demande à lord Godolphin : elle ne fut point accueillie. Le don des premiers fruits en Angleterre n'avoit pas réconcilié le clergé avec les ministres qui l'avoient accordé, et le lord de la Trésorerie ne se montra pas disposé à répéter une expérience aussi coûteuse ; il dit pourtant à Swift que *l'on pourroit* obtenir cette faveur si le clergé d'Irlande étoit disposé à en témoigner sa reconnoissance, *comme il le devoit*, ou, car il se décida enfin à expliquer sa phrase, *s'il étoit plus reconnoissant que le clergé d'Angleterre ne l'avoit été.* Swift en conclut que Godolphin soupçonnoit le clergé d'être tory, dans le sens qu'on attachoit à ce mot en Angleterre, c'est-à-dire ennemi de la révolution de 1688 ; prévention qui ne lui laissoit aucun espoir de succès dans sa mission ; et, quoique lord Pembroke lui donnât dans la suite

quelques espérances, sa première opinion étoit juste; car ce ne fut que sous l'administration de Harley que la chose se fit. Il paroît par la correspondance de Swift qu'il passa en Angleterre plus d'un an à solliciter cette affaire, depuis le mois de février 1708 jusqu'à la fin d'avril 1709.

Pendant son séjour à Londres, Swift ne négligea point ses intérêts particuliers. Jugeant sa présence inutile en Irlande, dans une paroisse *où il n'avoit à ses sermons qu'une dixaine d'auditeurs*, il avoit accepté la place de secrétaire d'ambassade à Vienne, où l'on vouloit envoyer lord Berkeley. L'âge et les infirmités de ce seigneur ne lui permirent pas d'accepter cette mission diplomatique. On parla aussi de faire Swift évêque de Virginie, où il auroit eu une espèce de juridiction métropolitaine sur le clergé de la colonie: ce plan avoit été suggéré, à ce que l'on dit, par le colonel Hunter, gouverneur de cette province. La nomination n'eut pas lieu. Swift pouvoit encore espérer d'obtenir un bénéfice par le crédit des personnes qui

lui avoient montré de l'amitié, et qui venoient d'être promues à des places importantes, lord Pembroke à celle de grand amiral, lord Somers à celle de président du conseil, et lord Wharton à celle de vice-roi d'Irlande, avec Addison pour secrétaire. Il avoit donc quelques raisons d'espérer; aussi répète-t-il à l'archevêque King, que quelques faveurs qu'il pût obtenir du gouvernement, elles ne lui feroient pas abandonner les intérêts de l'église anglicane. Une lettre adressée à Addison, et que nous citerons dans la section suivante, indique assez que Swift comptoit sur la prébende du docteur South, que l'on croyoit mourant alors, et que lord Halifax sollicita vivement pour lui, ou la place d'historiographe, qui étoit une sinécure. Il y a une grande différence entre solliciter de l'avancement d'une manière honorable ou d'une manière abjecte; et pour supposer, comme l'a insinué un écrivain, que Swift ait mendié une lettre de lord Somers pour lord Wharton, dont il vouloit être aumônier, et qu'il se joignit

aux torys par pique du refus méprisant de lord Wharton de prendre un homme sans caractère, il faut d'autres preuves que l'assertion d'un individu qui se contente de dire qu'il a vu des lettres justifiant son opinion. Une allégation qui présente comme bas et servile un homme du caractère de Swift, dont la vie entière dépose contre une telle accusation, exige quelque chose de plus que de s'en référer à des lettres qu'on ne cite ni ne produit. Peu de lecteurs se décideront à croire que Swift ait démenti le caractère d'indépendance et de noble fierté qui lui avoit fait rejeter dans sa jeunesse le patronage de sir William Temple, et qui lui fit plus tard entreprendre la défense des libertés de l'Irlande : il est bien plus naturel de croire que son accusateur s'est laissé égarer par ses préventions, ou qu'il a mal jugé.

Swift nous dit lui-même que lord Somers insista pour lui donner une lettre adressée au comte de Wharton, qu'il ne vouloit point la prendre, qu'il ne la remit que quelque temps après, et qu'il n'en résulta rien en sa faveur. Ainsi les parties

sont jusque là d'accord ; et il ne resteroit plus qu'à décider si Swift, après avoir servilement sollicité l'intervention de lord Somers, et l'avoir obtenue, mais sans effet pour lui, pourroit, à cause de cette circonstance, être accusé d'ingratitude, parce qu'il publia ses réflexions sur cet homme d'état dans l'*Examiner*.

En premier lieu, le lecteur peut voir la lettre de lord Halifax au sujet de la promotion de Swift. Ce seigneur n'hésite point à dire qu'il rougit pour lui et son parti du retard que l'on met à cette affaire, et il prend l'engagement de lui faire avoir la prébende du docteur South. Swift avoit-il donc besoin de s'adresser à lord Somers de la manière dégradante rapportée par le docteur Salter? Nous n'avons aucuns moyens de déterminer si Swift soupçonnoit à tort la sincérité de lord Somers ; mais nous savons que l'intervention de ce seigneur fut sans effet, et cette circonstance seroit étrange, si la demande eût été faite d'une manière aussi pressante que nous le dit le docteur Salter. Que Swift

eût espéré obtenir la place d'aumônier de lord Wharton par le moyen de lord Somers, on n'en peut pas conclure qu'il eût une grande confiance dans l'amitié de ce grand homme d'état, par qui il avoit été recherché;—que désappointé dans ses espérances, Swift ait pris de l'humeur contre Somers et Wharton, et qu'il ait soupçonné que c'étoit un jeu entre eux, cela prouve seulement que, comme tout le monde, il fut irrité de se voir négligé par des amis qui auroient pu le servir, si leurs intentions avoient été aussi sincères que leurs promesses étoient belles. Si de simples promesses méritent la reconnoissance de ceux à qui on les fait, les ministres et les courtisans ne sauroient trop en faire: ce seroit la meilleure raison qu'on ait encore donnée pour l'habitude qu'ils en ont; nous ne croyons point être injustes envers les personnes qui ont rapporté cette anecdote en n'ajoutant aucune foi à des allégations appuyées d'aucune preuve, et avancées si long-temps après la mort de Swift, quand elles contrastent si fort avec son carac-

tère (1) ou sa conduite dans tout le cours de sa vie, et qu'elles ne reposent enfin que sur la parole d'un homme à préjugés, qui se constitue accusateur.

Les productions de Swift à cette époque ne roulèrent pas toutes sur des sujets politiques. Son *Projet pour le progrès de la religion*, publié en 1709, fit une très-grande sensation sur tous les hommes qui voyoient dans les mœurs publiques une garantie de la prospérité nationale. On peut considérer ce traité comme une suite de raisonnemens plaisans contre l'abolition du christianisme. Plusieurs des biographes de Swift veulent voir dans cet ouvrage un but politique ; mais, à l'exception des plaintes sur le mépris du clergé, que

(1) On pourroit citer à l'appui de cette fiction l'autorité d'Oldmixon : mais ce témoin bénévole va un peu trop loin. Il nous dit dans son histoire, pag. 426, que Jonathan Swift fut nommé par lord Wharton l'un de ses chapelains, et qu'il lui en témoigna sa gratitude en comparant, dans l'*Examiner*, son bienfaiteur à Verrès.

les circonstances avoient alors rendues communes, parce qu'il étoit tory, en général il ne contient rien qui puisse blesser même l'esprit de parti. Le grand moyen d'écarter du trône les méchans, afin de faire régner la justice, est évidemment plus louable que praticable; et le plan de Swift d'envoyer des censeurs ou des inspecteurs qui parcourroient tous les ans les provinces, et rendroient sur serment compte de l'état des mœurs publiques à la cour ou aux ministres, dégénèreroit par degrés en abus intolérable : il suffit, pour s'en convaincre, de réfléchir sur la foiblesse de la nature humaine. Ce qui est praticable dans les conseils que l'auteur donne à la cour, c'est de ne point laisser l'espérance des emplois aux hommes d'une impiété notoire; de reviser les listes des juges de paix en faisant plus d'attention aux qualités morales et religieuses de ceux qui en sont investis; de purger le théâtre de tout ce qui est profane, grossier et indécent, et d'augmenter le nombre des églises à Londres. Ce conseil fut le seul qu'on mit à exécution sous

l'administration suivante ; Harley obtint que l'on construisît cinquante nouvelles églises dans la ville de Londres.

Le traité de Swift étoit dédié à lady Berkeley, dont nous avons déjà eu occasion de parler, et pour laquelle Swift avoit une grande vénération. La dédicace est écrite d'un style élégant, noble et indépendant : l'éloge est digne de celle à qui il étoit adressé. Le public accueillit très-favorablement l'ouvrage, et l'archevêque d'York, le même prélat qui avoit dénoncé à la reine Anne l'auteur du *Conte du Tonneau* comme un ecclésiastique indigne d'avancement, mit sous les yeux de cette souveraine ce dernier ouvrage de Swift. Le *Causeur (Tatler)* en fit aussi l'éloge comme de l'ouvrage d'un homme qui aime la vertu, et qui a un mépris bien prononcé pour le vice, qui écrit comme un gentleman, et va au ciel de très-bonne grâce.

Ces graves sujets n'occupoient pas tous les momens de Swift ; il en donnoit quelques-uns à un genre de littérature plus légère, dans lequel il pouvoit exercer le tour

piquant de son esprit. Les astrologues n'étoient plus consultés par les princes et leurs courtisans comme au siècle précédent ; mais ils avoient conservé une sorte d'empire sur l'esprit des classes moyenne et inférieure de la société, qui ne cherchoient pas seulement dans leurs almanachs les révolutions du système planétaire ; mais l'époque de l'année la plus convenable pour se purger et se faire saigner, le temps qu'il feroit dans tel mois, et les événemens publics prédits avec cette prophétique ambiguité propre à donner une grande idée du génie qui perce ainsi dans l'avenir. Un de ces empiriques, un John Partridge (1)

---

(1) Espèce de Mathieu Laënsberg. On sait peu de chose sur la vie particulière de Partridge, si ce n'est une altercation qu'il eut avec M. Parker, dans laquelle ils se dirent des injures personnelles. Selon Parker, le véritable nom de Partridge étoit *Hewson ;* il étoit cordonnier (ce fait est certain), mais il se mit par goût à la suite de Gabdury, l'un des plus grands imposteurs qui se soient mêlés d'astrologie. En 1679, Partridge commença les affaires

(nom qu'il avoit pris comme astrologue), a eu la bonne fortune d'acquérir une espèce d'immortalité par les satires de Swift.

---

pour son propre compte, et publia deux ou trois ouvrages sur sa science imaginaire. Il pratiquoit aussi la médecine, et prenoit le titre de médecin du roi. Mais sous le règne de Jacques II, son almanach parla si sévèrement du papisme, qu'il crut prudent de quitter l'Angleterre. John Dunton le trouva en Hollande avec d'autres réfugiés. Il revint après la révolution, et épousa la veuve du tailleur du duc de Monmouth, qui, en 1715, le déposa dans le tombeau où on l'avoit fait descendre depuis si long-temps. Elle lui éleva un monument à Mortalle, dans le comté de Surrey avec l'épitaphe suivante en latin. « John Partridge, astrologue et docteur en médecine, né à Last-Sheen, comté de Surrey, le 18 de janvier 1644, et mort à Londres, le 24 de juin 1715. Il a été médecin de deux rois et d'une reine, Charles II, Guillaume III, et la reine Marie. Reçu docteur en médecine, à Leyde en Hollande. Granger, vol. 4, pag. 105, édition de 1804. Granger nous apprend encore que, dans les *Mélanges de Lipse*, tome 2, pag. 763, *la Nécro-* *e* de 1715, à l'article des philosophes, cite John Partridge, astronome et astrologue très-fameux en Angleterre.

Cet homme, qui avoit toute l'ignorance et l'impudence nécessaires au métier qu'il faisoit, après avoir composé divers traités astrologiques, s'avisa de publier un almanach sous le titre de *Medicus liberatus* (*le Médecin délivré*). Voulant faire justice de tous les imposteurs et de Partridge en particulier, Swift publia ses fameuses *Prédictions pour l'année* 1708, *par Isaac Bickerstaff, écuyer*, qui, entre autres, annonçoient avec un mélange heureux de circonspection et d'assurance un événement très-important : ce n'étoit rien moins que la mort de John Partridge lui-même, pour le 29 mars à onze heures du soir environ. La rage de l'astrologue fut au comble, et dans son almanach pour l'année 1709, il prit bien de la peine pour apprendre à ses chers compatriotes que l'écuyer Bickerstaff étoit un nom supposé qu'avoit emprunté un impudent menteur, mais que, Dieu merci! John Partridge étoit vivant, qu'il se portoit bien, et qu'il n'y avoit que des misérables qui pouvoient dire le contraire. Il est probable que le véritable nom de Bickerstaff fut

pendant quelque temps tenu bien secret, car le pauvre Partridge ne voulant pas, en sa qualité d'astrologue, passer pour rien ignorer, adressa, le 2 avril 1708, une lettre à Isaac Manley, directeur-général des postes en Irlande, qui par un hasard encore plus comique étoit l'ami de Swift. On trouve dans l'édition du *Causeur* de 1786 l'extrait suivant de cette lettre, vol. V.

« Mon vieil ami,

» Je ne doute pas que vous n'ayez été aussi dupe en Irlande d'un tas de fripons qui font courir le bruit que je suis mort. Celui qui est à leur tête est un homme qui est en ce moment à Newgate, et qui a été mis au pilori dernièrement pour un libelle contre l'état. Il n'existe point de Bickerstaff; c'est un nom supposé qu'a pris un certain Pettie, qui loge dans les greniers, les caves, ou la prison : vous pouvez juger de quel poids sont dans le monde les assertions de ce drôle-là. En un mot, c'est un pauvre diable qui vit de scandale et qui en

feroit tout autant avec son père, s'il étoit vivant, pour attraper un petit écu; mais en voilà assez sur ce misérable. Dieu merci! je me porte à merveille; et, quand il m'a tué je n'avois pas la plus légère indisposition. Le fait est que c'est un coup de pistolet tiré à l'aventure. Il n'entend rien à l'astrologie, mais il a un grand fonds d'impudence. Pardon, Monsieur, de vous importuner, mais personne ne peut mieux que moi vous donner des nouvelles de ma santé; et je voulois désabuser ceux de vos amis qui auroient été assez crédules pour croire à la mort de votre très-humble serviteur,

» JOHN PARTRIDGE. »

Ces démentis formels ne le mirent point à l'abri des persécutions. La réplique de Bickerstaff parut avec plusieurs autres traités sur un sujet qui parut fort amuser le public. A la fin le pauvre Partridge, désespérant de constater par ses assertions seules le fait de son existence et son identité, eut recours, dans un mauvais quart

d'heure, à son voisin le docteur Yalden, qui exposa ses griefs dans un pamphlet intitulé *Bickerstaff dévoilé, ou l'Imposteur astrologue convaincu*, dans lequel, sous le nom de Partridge, il fit un récit burlesque de ce qu'il avoit souffert de la prédiction de Bickerstaff. C'est un des badinages les plus piquans de cette mémorable controverse.

En 1710, Swift publia une fameuse prédiction de Merlin, le sorcier anglais, dans laquelle, imitant le style de Lily (1), il commenta quelques vers gothiques, qui avoient un rapport énigmatique et très-ingénieux avec quelques événemens du temps. Il y eut dans ces débats deux incidens qui sont dignes de remarque. L'inquisition de Portugal prit l'affaire aussi sérieusement que John Partridge, et condamna gravement au feu les prédictions du prétendu Isaac Bickerstaff. Par une coïncidence bizarre, la compagnie des libraires obtint, en 1709,

(1) Astrologue du temps d'Elisabeth.

une injonction en chancellerie contre la publication des almanachs de Partridge, comme si le pauvre homme étoit réellement mort. Swift paroît avoir conçu l'idée de la plaisanterie, et avoir été l'âme de la confédération dont Partridge eut à supporter les attaques pendant deux ans. Mais Prior, Rowe, Steele, Yalden, et quelques autres entrèrent dans le complot, qui auroit pu accabler un génie plus brillant que ce malheureux Philo-mathe (1).

Mais la conséquence la plus mémorable des prédictions d'Isaac Bickerstaff (2), fut l'établissement du *Causeur* (*Tatler*), le premier de cette longue série d'ouvrages périodiques, qui, depuis Addison jusqu'à Mackenzie, ont enrichi notre littérature

---

(1) Mot composé adopté ici par sir Walter Scott pour dire *mathématicien*.

(2) On dit qu'une enseigne de serrurier avoit fourni à Swift le nom de Bickerstaff, et qu'il y ajouta celui d'Isaac, qui est un nom de baptême peu commun. On ajoute cependant qu'il se trouva un homme qui portoit ces deux noms.

d'un si grand nombre d'articles pleins de génie, de sel anglais (1), et de savoir. Il paroît que Swift étoit, dès l'origine, dans le secret de Steele, qu'Addison ne découvrit qu'après la publication du sixième numéro. Le nom d'Isaac Bickerstaff, que sa gaîté et son *humour* inimitable avoient déjà rendu fameux, fit rechercher l'ouvrage aussitôt qu'il parut. Swift contribua beaucoup à l'entreprise, jusqu'au moment où le démon de la politique vint troubler l'amitié qui existoit entre l'éditeur (Steele) et lui.

Ces bagatelles littéraires, les vers sur la mort supposée de Partridge, sur Philémon et Baucis, sur la maison de Vanburgh à Whitehall, et quelques autres pièces fugitives, semblent avoir occupé les loisirs de Swift à cette époque de sa vie. Sa controverse avec Partridge et les autres badinages littéraires sont plus connus du commun des lecteurs, que les traités politiques dont nous parlerons dans la section suivante.

---

1) *Humour*, sel un peu plus grossier que le sel attique. — *(Note du trad.)*

Nous terminerons celle-ci en disant que le docteur Swift, mécontent du patronage inefficace de ses amis ministériels, dont il n'avoit reçu que des promesses, des complimens, et des égards personnels, retourna en Irlande au commencement de l'été de 1709, ne se montra point à la cour du vice-roi, et reprit son genre de vie accoutumé à Laracor. Sa correspondance avec Tooke, le libraire, au sujet des corrections et des additions qu'il vouloit faire au *Conte du Tonneau*, indique qu'il y consacroit ses momens de loisir. Il paroît aussi qu'il projetoit de publier un volume de mélanges (1). La mort de sa mère, dont il reçut

(1) Voyez la correspondance à ce sujet, vol. 15, pag. 329. Dès 1708, il avoit fait le *memorandum* suivant.

Sujets pour un volume : — 1. *Discours sur Athènes et Rome;* — 2. *Prédictions de Bukerstaff;* — 3. *Élégie sur la mort de Partridge;* — 4. *Lettre à l'évêque de Killala;* — 5. *Pétition de Harris;* — 6. *Baucis et Philémon;* — 7. *La maison de Vanburgh;* — 8. *La Salamandre;* — 9. *Epigramme sur mistress Lloyd;* — 10. *Méditation sur un manche à balai;* —

la nouvelle au mois de mars 1710, suspendit ses travaux littéraires. Swift l'aimoit tendrement. Elle avoit eu une longue maladie. « La barrière qui me séparoit de la mort » est renversée, » dit-il douloureusement. « Fasse le ciel que je m'y prépare toute » ma vie, comme elle s'y étoit préparée! » Si la piété, la vérité, la justice et la » charité ouvrent les portes de la sainte » demeure, elle y a été admise. » (1)

---

11. *Opinions d'un ecclésiastique anglican;* — 12. *Raisons pour ne pas abolir le christianisme;* — 13. *Essai sur la conversation;* — 14. *Conjectures sur ce que la postérité pensera de moi;* — 15. *Sur le goût actuel;* — 16. *Apologie du* Conte du Tonneau; — 17. *Partie d'une réponse à Tindal;* — 18. *Histoire de la maison de Van;* 19. *Apollon dupé;* — 20. *Ardélie;* — 21. *Projet pour réformer les mœurs;* — 22. *Tablettes d'une dame;* — 23. *Essai critique.*

(1) Vol. 15, pag. 321.

## TROISIÈME SECTION.

Voyage de Swift en Angleterre en 1710. — Sa querelle avec les whigs et son union avec Harley et avec l'administration. — Il écrit dans l'*Examinateur*. — Caractère de lord Wharton. — Autres traités politiques. — Il obtient les premiers fruits et le *vingtième* pour le clergé d'Irlande. — Sa correspondance avec l'archevêque King. — Son intimité avec les ministres. — Le service qu'il leur rend. — Projet de rendre plus parfaite la langue anglaise. — Il protége les hommes de lettres. — Difficulté de son établissement ecclésiastique. — Il est fait doyen de St-Patrick. — Il retourne en Irlande.

---

Swift doutoit plus que jamais du succès des espérances si bien fondées que les promesses des chefs du parti whig lui avoient naturellement fait concevoir pour son avancement dans les dignités ecclésiasti-

ques. Il résida à Laracor pendant presque toute la durée de l'administration de lord Wharton ; il le voyoit rarement quand il venoit à Dublin, et il ne se lia intimement ni avec lui ni avec aucun de ses amis, excepté Addison. Tel est le compte qu'il rend de sa conduite et qu'il avoit l'intention de publier, à une époque où des témoins sans nombre, qui n'attendoient qu'une occasion de lui reprocher la moindre inexactitude, étoient vivans (1). Il ajoute qu'aux premiers symptômes d'un changement de ministère, lord Wharton affecta tout à coup de le caresser, dans le dessein, à ce qu'il croit, de le rendre odieux au parti du clergé.

Une de ces explosions de sentiment populaire particulières à la Grande-Bretagne contribua beaucoup à accélérer la chute d'une administration qui avoit si glorieu-

(1) Mémoires relatifs au changement du ministère de la reine Anne, Tome 3, page 243; journal à Stella, tome 2.

sement conduit la guerre sur le continent. Swift, avec tout son génie, avoit en vain recommandé la doctrine de la modération : Sacheverell, avec aussi peu de talent que de principes, enflamma tout à coup la nation, et devint pour elle un saint et un martyr, par un seul sermon incendiaire. On le porta en triomphe par toute l'Angleterre :

> Per Graium populos mediæque per Elidis urbes
> Ibat ovans. . . . . .

« Au milieu des peuples de la Grèce et à travers les villes de l'Elide il alloit en triomphateur. »

Et partout où le docteur se montroit, un esprit général d'aversion se manifestoit contre le ministère whig, et tous ceux qui favorisoient les dissidens. Swift ne vit pas probablement avec indifférence le parti du haut clergé prévaloir sur celui dont il avoit ouvertement professé les maximes politiques. Il ne se mêla cependant point de la controverse; et nous voyons par un passage de son journal, que quoiqu'il in-

tercédât dans la suite auprès du ministère Harley en faveur de Sacheverell, ce n'étoit point par estime pour l'homme, ou pour favoriser les principes dont le docteur s'étoit fait le champion. La lettre suivante, adressée à Addison, sur le changement prochain de ministère, semble indiquer que les foibles espérances de promotion qu'il avoit conservées reposoient sur les whigs, et particulièrement sur lord Somers. Il y a cependant dans cette lettre, quelque *rafinement* (1), pour nous servir d'une de ses expressions; lorsqu'il demande à Addison s'il lui conseille de se rendre à Londres, il étoit déjà déterminé, selon toute probabilité, à partir, puisqu'il se mit en route le premier de septembre, c'est-à-dire huit jours après la date de la lettre (2).

---

(1) Some *refinement* in the epistle.

(2) L'original fait partie des manuscrits de M. Tickel.

Il y a dans l'original des mots en italique que l'éditeur a été obligé d'ajouter par supposition pour compléter le sens.

« Dublin, 22 août 1710.

M.,

» J'ai assez fait d'attention au vent qui a soufflé, et je vous crois sain et sauf de l'autre côté du canal; et alors. . . . . .
. . . . . .
(*à peu près deux lignes effacées*) et risquer vos membres sur un cheval de poste pour devenir un des membres du parlement. Je crois que vous avez eu le déplaisir d'apprendre de fâcheuses nouvelles en débarquant. Tout le monde ici, jusqu'au torys modérés, est en peine de ces révolutions, qui atteindront certainement le duc de Marlborough, et dès-lors compromettront les succès de la guerre. Le vice-roi me demandoit hier quand je comptois partir pour l'Angleterre. Je lui répondis que je n'y avois point d'affaires, car je présumois que je n'y aurois bientôt plus un ami qui eût le moindre crédit. Son excellence fut de mon opinion (1). Je n'ai pas encore

(1) Swift devoit attendre cependant la commis-

entrepris votre [*tâche*] depuis votre [*départ*]; j'ai été continuellement en société, surtout avec le capitaine Pratt, dont je suis à peu près le commensal à cause de vous. Je suis convaincu que, quelque vice-roi qui vienne ici, vous ne recevrez du parlement que des marques de bienveillance à l'égard de votre emploi (1). Whigs et torys, tous à l'envie les uns des autres, parlent de vous dans les meilleurs termes. M. Pratt dit qu'il n'oubliera jamais les marques d'amitié sincère qu'il a reçues de vous. En un mot, si vous revenez, quand vous voudrez nous leverons une armée, et nous vous ferons roi d'Irlande (2). Pour-

---

sion des évêques qu'il reçut peu de temps après. C'étoit donc une réponse évasive qu'il faisoit à lord Wharton.

(1) Addison venoit d'être nommé garde des archives en Irlande avec augmentation d'émolumens.

(2) Une expression analogue se retrouve dans le journal à Stella : l'élection de M. Addison a passé ici sans contestation, et je crois que s'il vouloit se faire élire roi il seroit difficilement refusé.

riez-vous avoir une si mauvaise opinion d'un royaume, que vous ne fussiez pas flatté de savoir qu'il n'y existe pas un homme digne de ce nom, qui n'ait de la vénération pour vous ? Il n'y a rien dans tout ceci qui nous fera estimer davantage; mais cela peut servir à vous faire apprécier les Irlandais, et à vous convaincre de leur discernement. Jeudi prochain, l'évêque de Clogher, les deux Pratt et moi, nous serons aussi heureux que l'on peut l'être maintenant en Irlande; nous dînons au château chez M. Poget, et nous y boirons à votre santé. L'évêque m'a montré le premier volume de la petite édition du *Causeur*, (*tatler*) dans lequel on veut bien m'adresser des éloges; mais je ne pardonne pas qu'on réimprime les nouvelles de tous les numéros : on auroit tout aussi bien pu imprimer les avertissemens. Je connoissois bien la petite ruse des libraires qui augmentent les volumes afin de les vendre plus cher (1),

(1) Petit manége perfectionné à Londres comme à Paris depuis 1710. *(Note du trad.)*

mais je ne saurois l'approuver. Je voudrois que vous me dissiez franchement si je ferois bien d'aller en Angleterre. Je ne vous importunerois pas à ce sujet, si je savois quelqu'un à qui je ferois mieux de demander conseil. Nous nous attendons tous les jours à apprendre la démission de mylord président (1); s'il reste en place, je pourrois peut-être compter sur ses bons offices. Vous avez exigé que je vous fisse part de ce que je désirois : deux choses, la prébende du docteur South et sa sinécure, ou la place d'historiographe (2). Mais si les choses continuent sur le pied où elles sont, je vous prierai seulement, quand il sera question sérieusement d'envoyer ici une nouvelle administration, de m'en informer afin d'ajouter, si je peux, quelque chose à ma fortune; je ne vous parlerai donc plus de moi.

---

(1) Lord Somers.

(1) Le célèbre docteur South, chanoine de Westminster, étoit alors très-infirme et très-âgé. Il vécut cependant jusqu'en 1716, et mourut à 83 ans.

» Je ne vous demande pas de m'écrire jusqu'à ce que vous soyez débarrassé du tracas de Malsbury (1). Je languis d'avoir de bonnes nouvelles de vos affaires de l'Inde, afin que les affaires publiques puissent compter sur vous. J'ai lu ce que mistress Manly dit de vous dans ses mémoires de l'Europe; elle me paroît avoir plus de deux mille épithètes entassées dans un sac; elle les en tire à poignées, et les jette sur son papier, où, par hasard, une fois sur cinq cents elles sont appliquées à propos (2).

» Nous présumons que le vice-roi nous quittera dans quinze jours; je lui ai fait une question qui l'a amené à me dire qu'il ne s'attendoit pas à rester gouverneur, et

---

(1) Addison étoit sur les rangs pour la députation de ce bourg.

(2) Mémoires de l'Europe vers la fin du huitième siècle, par Eginard, secrétaire et favori de Charlemagne, et traduits en anglais par le traducteur de la nouvelle Atalante. Addison figure dans cette satire scandaleuse sous le nom de Maro.

qu'il n'y consentiroit pas, si tous ses amis quittoient leurs places. Tâchez de trouver une occasion de faire connoître à lord Halifax combien je suis reconnoissant de ses intentions à mon égard.

J. Swift. D. D. »

Le départ de Swift pour l'Angleterre étoit plus prochain que ne l'annonce sa lettre. L'espérance que l'on avoit que la reine Anne favoriseroit de nouveau le haut clergé étoit déjà parvenue en Irlande, et le clergé de ce royaume jugea le moment favorable pour renouveler ses demandes de la remise des premiers fruits et des vingtièmes, qu'ils n'avoient pu obtenir quelques années auparavant. Les évêques d'Ossory et de Killaloe furent nommés pour aller solliciter une réponse à cette pétition ; et par une lettre des prélats d'Irlande, datée le 31 août 1710, Swift fut adjoint à la commission, avec la clause que, dans le cas où les évêques quitteroient Londres avant d'avoir obtenu l'objet de la

demande, Swift resteroit seul chargé de suivre la négociation.

En conséquence il quitta l'Irlande le 1er septembre, arriva à Londres le 9, et fut bientôt jeté dans un tourbillon d'affaires publiques, dont le journal à Stella est le singulier registre.

Ce journal extraordinaire est adressé ostensiblement à mistress Dingley ainsi qu'à Stella; mais il n'est pas douteux que la confiance illimitée et les expressions tendres qu'on y remarque ne s'adressoient qu'à la dernière. C'est un mélange de réfléxions graves, de faits importans, d'histoires triviales, avec le jargon puéril de la plus grande intimité. Swift ne cache rien, ne déguise rien à Stella, et comme il écrivoit au milieu du mouvement des affaires journalières, il semble plutôt qu'on écoute un auteur qui pense tout haut, qu'un écrivain qui dispose dans un journal des opinions méditées. Mais ce qu'il perd en gravité et en méthode, il le gagne en authenticité et en intérêt. La promptitude avec laquelle l'auteur rend en *petit langage* (1) toutes les lubies qui

(1) *Little langage.*

lui passent par la tête, est la preuve certaine d'une confiance sans réserve ; circonstance qui devroit désarmer ces graves critiques qui prétendent que ces effusions du cœur et de l'esprit ne sont pas dignes d'un grand écrivain. Nous sommes au contraire très-reconnoissans du jour que cette correspondance jette sur les habitudes, les opinions et les actions de notre doyen, et à l'aide de ce journal exact et authentique, nous allons tracer les principaux événemens de sa vie à l'époque de sa plus grande activité.

Swift arriva à Londres, déjà fortement prévenu contre l'administration whig qui l'avoit négligé. Ses anciens amis parurent cependant le revoir avec le plus vif plaisir ; ils s'excusèrent de la manière dont il avoit été traité, et s'attachèrent à lui comme à une planche de salut dans le péril du naufrage. L'influence des talens de Swift sur l'opinion publique n'étoit pas douteuse, et les whigs ne vouloient pas que leurs adversaires en profitassent. Godolphin seul ne voulut point s'abaisser à rechercher

au moment de sa chute l'homme de génie que dans sa puissance il avoit négligé. La réception qu'il fit à Swift fut sèche, et même désagréable ; et celui qui croyoit en mériter une toute autre de la part d'un ministre dont il avoit professé et défendu les principes se retira en jurant presque de s'en venger (1). Il paroît aussi qu'à cette époque Swift se brouilla avec lord Somers : il le vit à son arrivée à Londres, mais ce fut pour la dernière fois. Ce grand homme d'état essaya de le convaincre qu'il l'avoit fortement recommandé à lord Wharton, qu'il avoit écrit deux fois à ce sujet et que ses lettres étoient restées sans réponse. Swift lui dit qu'il n'avoit jamais rien attendu de lord Wharton, et que lord Wharton connoissoit sa façon de penser à cet égard. En un mot, il ne changea point d'opinion ; et resta toujours persuadé que lord Somers avoit mis de la duplicité dans cette affaire.

---

(1) Journal, vol. 11, pag. 10. Lettre à l'archevêque King, vol. 15, pag. 540.

Les amis littéraires de Swift l'accueillirent avec transport. Il continua de vivre dans l'intimité avec Addison et Steele, mais il refusa de faire raison à lord Halifax, quand il proposa le toast de la résurrection des whigs, à moins qu'il n'ajoutât, *et de leur réforme.*

Quoiqu'indifférent aux intérêts du ministère qui tomboit, Swift étoit étonné et choqué de la hardiesse des mesures que prenoit la cour en renvoyant tant d'hommes d'état habiles, et il se proposoit de demeurer spectateur désintéressé de la lutte qui alloit avoir lieu; mais quel est l'homme qui peut répondre de sa neutralité? Le 1er d'octobre il avoit publié une satire contre lord Godolphin (1); le 4 il fut présenté à Harley; et ce qu'il y a de remarquable, il refusa une invitation de lord Halifax, faisant par là son choix entre ces deux politiques célèbres.

---

(1) *Sid Hamet Rod*, la verge de Sid Hamet, à l'occasion de la manière peu respectueuse pour la reine, dont il brisa la canne de grand trésorier.

Voici ce que raconte M. Deane Swift de la liaison de Swift avec lord Halifax : « On peut juger des obligations que Swift » avoit à ce seigneur et à son parti par ces » mots écrits au dos d'une lettre en date » du 6 octobre 1709. J'ai conservé cette » lettre comme un modèle parfait des cour- » tisans et des promesses de cour.

« Sur la première page d'un petit livre in- » titulé *Poésies chrétiennes de M. Jolivet*, » il avoit écrit : « M'a été donné par lord Ha- » lifax le 3 mai 1709 : je le lui demandai » en le priant de se ressouvenir que c'étoit » la seule faveur que j'eusse jamais reçue de » lui ou de son parti. »

Harley avoit été préparé à recevoir Swift comme un homme dont les doctrines politiques étoient les mêmes que les siennes, et conformes aux principes de la révolution, mais qui, mécontent, se plaignoit d'avoir été maltraité par la dernière administration, sous prétexte qu'il n'étoit pas assez whig. Swift fut reçu avec toute la bienveillance et tous les égards que les ministres savent si bien montrer à ceux

dont ils veulent s'assurer l'attachement.

Dans le même paragraphe où il annonce à Stella sa première entrevue avec le premier ministre, Swift parle de sa satire contre Godolphin, et menace déjà de *les passer en revue les uns après les autres*. Swift et Harley se rencontrèrent avec le dessein de s'unir; Swift, impatient de se venger d'avoir été négligé par les whigs, et de faire réussir la mission dont il étoit chargé; et Harley désirant acquérir au nouveau ministère un homme dont le talent reconnu étoit si redoutable. Harley présenta Swift à Saint John, depuis lord Bolingbroke; et l'intimité s'établit entre ces ministres et lui plus rapidement que les circonstances ne pouvoient le faire présumer.

Les passages suivans du journal à Stella et les dates montrent avec quelle promptitude Swift passa d'une première connoissance à une conformité de vues et d'intérêts.

« 4 octobre 1740. M. Harley m'a reçu » avec toute la bonté et tous les égards » imaginables, et m'a fixé un rendez-vous » pour lui parler de mes affaires. »

« 7 octobre. Je ne lui eus pas plus tôt » exposé mon affaire qu'il est entré dans » les détails avec beaucoup de bonté; après » m'avoir demandé mes pouvoirs, il les a lus » ainsi que le mémoire que j'avois fait; il » l'a gardé pour le mettre sous les yeux de » la reine, m'a fait part des mesures qu'il » alloit prendre, enfin m'a dit tout ce que » je pouvois désirer. »

Le ministère sentoit le besoin qu'il avoit de Swift, et il ne pouvoit se l'attacher que par une grande confiance. Le parti tory proprement dit, dont l'influence avoit appelé au pouvoir la nouvelle administration, différoit sur plusieurs points essentiels de doctrine et de principes avec Harley et Bolingbroke, dans le sens du moins que les opinions du dernier étoient alors jugées. Ils avoient tous deux été membres de l'administration de Godolphin, et s'étoient séparés de lui en 1708; mais ils ne pouvoient plus se jeter dans le parti opposé de l'obéissance passive et du droit divin héréditaire. D'un autre côté, ils étoient obligés de suivre le cours de l'opinion publique, comme

le pilote profite du courant qui le mène au port, faisant usage de la voile et de la rame de manière à ne pas se laisser entraîner trop loin, ou de peur de se briser contre les écueils. Dans ces circonstances difficiles les talens de Swift devenoient de la plus grande importance aux nouveaux ministres pour modérer et diriger l'opinion publique : Harley sortit de sa réserve habituelle, et Bolingbroke renonça à sa légèreté : l'un et l'autre caressèrent à l'envi un écrivain dont les principes en matière de religion et de politique avoient été ceux de la modération, et qui avoit le talent d'exprimer ses opinions d'une manière à la fois concluante et à la portée de tous les lecteurs. De son côté Swift espéroit le triomphe de l'église anglicane, et voyoit avec plaisir les affaires de l'état confiées à des hommes dont la doctrine politique étoit la sienne. Il trouvoit encore une occasion de se venger des hommes qui l'avoient dédaigné dans la plénitude de leur puissance : influencé par tous ces motifs, il s'enrôla de cœur et d'âme sous les bannières des nouveaux ministres.

Le premier besoin et le plus urgent, étoit d'avoir un homme qui pût conduire le journal périodique l'*Examiner*, qui avoit pris la défense de la nouvelle administration, et auquel Bolingbroke lui-même, Prior, le docteur Friend, King, et d'autres écrivains torys travailloient. Il avoit déjà paru treize numéros de ce journal, et l'on s'apercevoit qu'il manquoit un éditeur sur qui on pût compter pour la direction. Le treizième numéro étoit une défense ouverte, écrite en termes peu mesurés, de la doctrine du droit héréditaire et divin, dans toute son absurde extension (1). Les ministres ne vouloient pas se compromettre sur un sujet de cette nature; la prudence étoit devenue encore plus nécessaire depuis qu'Addison, dans un journal appelé l'*Examiner*, avoit entrepris de répondre aux coryphées des ministres. Mais trois mois après que Swift se fut pré-

(1) Ce numéro fut retiré de la réimpression, et le numéro 14 devint le numéro 13.

senté dans l'arène, son illustre contemporain l'abandonna (1). Le caratère doux et modéré d'Addison n'étoit pas propre à la violence des débats personnels ; et, s'il se retira quand il sut que Swift alloit entrer en campagne; cela ne prouve rien contre ses talens ni son courage; mais il voulut ne prendre aucune part à une discussion douteuse, fatigante, et source de haines amères. Le journal avoit annoncé que son but étoit « de censurer les écrits des autres, et de présenter à tous ceux qui auroient été injustement attaqués par l'*Examinateur* un moyen de répondre; » et le but fut atteint avec une grande énergie et sans miséricorde, aussi long-temps que le journal subsista. Sacheverell, Prior, et Bolingbroke lui-même y furent censurés sévèrement. Au *whig Examiner* succéda un journal écrit dans l'intérêt des whigs, appelé *Mélange* (*Medley*), ré-

(1) Circonstance négligée par le docteur Johnson dans sa *Vie de Swift*.

digé par Oldmixon et revu par Mainwaring. Le premier numéro parut le 5 octobre 1710, et le dernier (le cinquante-cinquième) porte la date du 6 août 1711. Pendant cette période, les auteurs furent constamment aux prises avec l'*Examiner* (1). Swift dirigea ce dernier journal à commencer du 14 novembre 1710 jusqu'au 14 juin 1711, c'est-à-dire, l'espace de sept mois, pendant lesquels, pour nous servir de l'expression d'Homère, il soutint tout le choc du combat avec son bouclier seul; et, par la vigueur de ses attaques, et la dextérité de sa défense, il inspira du courage aux siens, et mit en déroute les champions sortis des rangs ennemis pour l'assaillir. N'étant pas retenu par les considérations qui avoient probablement influencé le caractère plus doux d'Addison, Swift s'engagea dans une controverse personnelle, et non content de diriger ses traits sur le gros de l'armée ennemie, il

(1) Voyez les notes d'Oldmixon lui-même.

frappoit quelquefois des chefs bien connus. Wharton, que son caractère exposoit à des attaques, fut sa première victime; Sunderland, Godolphin, Cowper, Walpole, et Marlborough lui-même servirent de but à ses satires : mais il est difficile de justifier celle qu'il se permit contre lord Somers, que des services rendus à l'état auroient dû mettre à l'abri de reproches qui n'avoient d'autre fondement que les rapports de la médisance ; si des vertus incontestables et une ancienne amitié n'avoient pas été un motif suffisant de silence (1).

Ce ne fut pas dans son journal seulement que Swift manifesta son zèle pour le ministère Harley. Il prenoit avec une promptitude et une versatilité presque inconcevables toutes les formes pour inspirer du courage à ses amis, et pour harceler leurs adversaires. Sa facilité dans la poésie populaire fut mise à contribution : à la suite de la *Verge de Sid Hamet*, parurent

(1) Voyez l'*Examiner*, vol. 3, numéro 26.

des satires et des pamphlets composés ou corrigés par Swift, dont on peut juger l'effet sur l'esprit public dans un temps où ils avoient tout le sel des allusions personnelles, puisqu'ils continuent à amuser le lecteur lorsque la clef de beaucoup d'accusations est perdue, et que d'autres ne sont comprises qu'à l'aide d'un long commentaire. Il se livra à son ressentiment contre lord Wharton dans un pamphlet intitulé : *A Short character of the earl of Wharton* (*Aperçu sur le caractère du comte de Wharton*) ; c'est une satire très-piquante ; et l'auteur ne semble regretter qu'une chose, c'est que, les faits imputés au vice-roi étant plutôt moralement répréhensibles que criminels aux yeux de la loi, il n'y eût pas lieu à l'accusation dont les torys avoient menacé Wharton. Il publia aussi des *Remarques* sur une lettre aux sept lords qui interrogèrent Greg : son objet étoit de venger Harley, que l'esprit de parti avoit cherché à impliquer dans une correspondance criminelle, que Greg, commis dans ses bureaux, avoit entretenue avec l'ennemi.

Ces discussions politiques ne firent point négliger à Swift la mission que les prélats d'Irlande l'avoient envoyé remplir à Londres. La faveur dont il jouissoit auprès des nouveaux ministres, et leur désir de passer pour bienfaiteurs de l'église, obtinrent pour le clergé d'Irlande la remise des premiers fruits. Avant que l'on sût en Irlande ce résultat satisfaisant de la mission de Swift, les évêques, qui, ce qu'il paroît n'étoient pas de grands politiques, s'étoient imaginé que ses anciennes liaisons avec le parti whig le rendoient peu agréable au nouveau ministère; en conséquence ils révoquèrent sa commission sous le prétexte qu'ils mettoient toute l'affaire entre les mains du duc d'Ormond. Swift fut blessé de ce procédé peu obligeant au moment même où venant de réussir enfin dans l'objet de sa mission, il avoit des droits à la reconnoissance de ceux qui le récompensoient ainsi. Ce fut le sujet d'une correspondance avec l'archevêque King, dans laquelle le prélat s'excuse assez maladroitement et avec répugnance de la con-

duite de ses collègues. Toutes les lettres de ces personnages distingués laissent voir plus de cérémonie et de respect que de véritable amitié et de bienveillance. Enfin, quand Swift s'attendoit à ce que l'archevêque trouveroit quelque manière de reconnoître le service qu'il avoit rendu au clergé en cette occasion, il reçoit une lettre curieuse, dans laquelle King lui recommande bien inutilement à coup sûr, d'abord, de faire usage de la faveur dont il jouit auprès du gouvernement actuel pour obtenir quelque bénéfice, et secondement, après avoir insinué qu'il n'a pas utilement employé ses talens jusqu'alors, il lui conseille de lire l'ouvrage du docteur Willins, intitulé *le Don de prêcher* (1), et de choisir dans le nombre des sujets qu'il indique quelque question théologique, pour la traiter de manière à être utile au monde.

Swift vit dans cette lettre une insulte

(1) *The Gift of preaching.*

déguisée, et répondit à la première partie que quoique son crédit à la cour fût aussi considérable que celui dont eût jamais joui un homme de son rang, il ne solliciteroit jamais pour lui-même, quelque chose qu'il eût faite pour les autres; il répondit à la seconde que lui conseiller de se rendre utile à l'église par ses écrits lorsque son propre sort étoit tout-à-fait incertain, c'étoit demander à un homme qui flottoit sur l'eau ce qu'il comptoit faire quand il seroit à terre.

Malgré ces petites brouilleries, l'archevêque et Swift continuèrent à correspondre par occasion dans les termes de la politesse, et King est loué dans l'*Essai sur l'usage des manufactures d'Irlande* et dans quelques autres ouvrages de Swift.

Swift étoit devenu l'ami et le compagnon habituel de Harley et de Bolingbroke; il arrangeoit leurs différends; il assistoit à leurs conseils, il égayoit leur société; et cela toujours sur un ton de liberté et d'indépendance peu ordinaire dans les rapports de ce genre. Non-seu-

lement il repoussoit toute proposition de récompense pécuniaire pour ses travaux littéraires, mais une offre d'argent de la part de Harley fut entre eux un sujet de querelle (1) : il refusa même la place de chapelain que lui offroit ce ministre (2); et soutint son rôle d'ami indépendant au point de prendre de l'ombrage au moindre signe de caprice chez ceux auxquels il étoit si vivement attaché. Il est probable que cette intimité et le crédit qu'elle donnoit à Swift furent ses principales jouissances pendant la durée de ce ministère; car il porta le mépris des distinctions du rang et la négligence du cérémonial qu'il exige jusqu'à l'affectation : c'étoit sans doute une erreur qui peut faire soupçonner qu'il estimoit les mêmes avantages qu'il prenoit tant de soin à paroître dédaigner. La fantaisie d'envoyer publiquement le premier ministre chercher à la

(1) Voir le journal à Stella, février 1710.
(2) *Ibid.*

chambre des communes le premier secrétaire-d'état, et cela pour lui dire qu'il ne pourroit plus dîner chez lui s'il dînoit tard; exiger qu'un duc lui fît la première visite, uniquement parce que c'étoit un duc, et quelques autres caprices à propos de certains usages de la société, sont indignes du bon sens et de la pénétration de Swift. Chez un peuple libre, les barrières de l'étiquette qui fixe les rangs de la société, sont fragiles et faciles à franchir; la porte d'entrée est ouverte, il en coûte peu pour être admis; et celui qui par pure fantaisie saute pardessus la palissade, s'expose à faire croire qu'il n'est pas indifférent à la circonstance d'être né dans la sphère d'exclusion: la conduite de Swift sous ce rapport n'échappa point aux auteurs satiriques du parti opposé, qui recherchoient avec l'industrie de l'esprit de parti sa vie, ses habitudes et ses manières (1). La plus curieuse de ces expressions

(1) Témoin l'ouvrage intitulé : *Adieu aux coups de pieds français* ou *Traité des modes.*

d'inimitié se trouve dans le journal de l'évêque Kennet, whig zélé, qui ne voyoit dans le patronage que Swift s'arrogeoit et la faveur qu'il accordoit aux poésies d'un M. *Pope*, *papiste*, rien moins que le retour du papisme et du prétendant : c'est un tableau tracé avec énergie, quoique par un pinceau sans grâce et guidé par la main de la haine.

« 1713.—Le docteur Swift entra au café, » et il y fut salué de tous ceux qui » s'y trouvoient, excepté moi. Quand je » vins dans l'antichambre (*de la chambre* » *des pairs*), avant que l'on commençât les » prières, le docteur Swift y étoit l'homme » le plus affairé; on l'eût pris pour un » maître des requêtes : il prioit le comte » d'Arran de parler à son frère le duc d'Or- » mond, afin de faire créer une place de » chapelain de la garnison de Hull pour » M. Fiddes, ecclésiastique des environs, » qui sortoit de prison, et qui prêchoit pour » gagner de quoi payer son procureur. Il » promettoit à M. Thorold de se charger » de son affaire auprès du grand-tréso- » rier, et de lui faire obtenir le salaire de

» deux cents livres sterling qu'il sollicitoit
» comme ministre de l'église d'Angleterre
» à Rotterdam. Il arrêta F. Gwynne, qui
» portoit à la reine le sac rouge, en lui disant
» à haute voix qu'il avoit quelque chose à
» lui communiquer de la part du grand-
» trésorier; il parla au fils du docteur
» Davenant de l'envoyer sur le continent,
» prit son porte-feuille dans sa poche, et
» écrivit en note ce qu'il devoit faire pour
» lui : il se tourna vers la cheminée, tirant
» sa montre d'or, et lui dit l'heure qu'il
» étoit en observant qu'il étoit bien tard.
» Un gentleman remarqua que sa montre
» avançoit. Que voulez-vous que j'y fasse,
» répondit le docteur, si les gens de cour
» me donnent une montre qui ne va pas
» bien? Il dit à un jeune seigneur que le
» meilleur poëte d'Angleterre étoit M. Pope
» (*papiste*), qui avoit commencé une tra-
» duction d'Homère en vers anglais, à la-
» quelle ils devoient souscrire tous; car,
» dit-il, l'auteur ne livrera son manuscrit à
» l'imprimeur que lorsque j'aurai des sou-
» scripteurs pour mille guinées. Le grand-

» trésorier sortit de chez la reine, traversa » la chambre, fit signe au docteur Swift de » le suivre, et ils s'en furent juste au mo- » ment où les prières alloient commencer. »

» 3 novembre. — Je vois et j'entends bien » des choses qui confirment le soupçon » que quelques personnes s'occupent des » intérêts du prétendant; on murmure que » M. Nelson a eu beaucoup de part à l'ou- » vrage qui vient de paroître sur le droit » d'hérédité; qu'on en a présenté un exem- » plaire à la reine : que Dieu la préserve » de l'effet de tels principes et de telles » intrigues! »

Le noble biographe de Swift (*lord Orrery*) suggère l'idée que cette manie de dominer ceux que leur rang plaçoit au-dessus de lui avoit été l'obstacle de sa nomination à quelque dignité ecclésiastique, et même avoit borné ses relations avec l'administration de 1710 à une confiance plutôt apparente que réelle. « Son hu- » meur, dit lord Orrery, car je veux adoucir » l'expression, fut toujours intraitable; son » génie étoit souvent capricieux; il avoit

» plutôt l'air d'un patron que d'un ami; » il affectoit un ton de commandement » quand il donnoit des conseils. » Ce langage est celui d'un homme qui avoit éprouvé que les distinctions de rangs que donne le hasard disparoissoient en présence du génie de Swift, et qui, ayant été soumis à cette supériorité pendant la vie du doyen, pour jouir de l'honneur de l'appeler son ami, n'étoit pas fâché, après sa mort, de se venger de l'humiliation qu'il avoit endurée dans le cours de leur liaison : le passage suivant paroîtra bizarre et sans fondement à ceux qui réfléchiront que Swift étoit un des hommes les plus pénétrans qui aient existé, et jaloux jusqu'à la susceptibilité d'une réciprocité de confiance et de cordialité dans les liaisons qu'il formoit avec les grands.

«Il (*Swift*) étoit tout fier de paroître » avoir la confiance des ministres ; il n'en » jouissoit pas réellement; on l'employoit » sans se fier à lui. Il se croyoit un plon- » geur habile qui descendoit dans les plus » profonds abîmes de la politique, tandis

» qu'on ne lui permettoit que de sonder les » bas-fonds près du rivage, sans le laisser » descendre au-dessous de l'écume de la » vague : peut-être le fond étoit-il trop » trouble pour le lui laisser connoître (1). »

Il y auroit eu quelque bienveillance de la part de sa seigneurie à nous donner, pour expliquer cette belle tirade métaphorique, une idée de ces profondes régions de la politique que la sagacité de Swift ne pouvoit sonder sans guide : tout ce qu'on peut conclure des expressions de mylord, c'est que le ministère avoit résolu de rappeler les Stuarts, et que c'étoit l'arrière-pensée de cette administration : dans ce cas Swift n'étoit pas de leur conseil; mais, si ce plan désespéré a jamais été conçu, ce n'a pu être que par Saint-John (*Bolingbroke*), quand, se plaçant à la tête du parti jacobite et des torys *ultrà*, il rompit tout-à-fait avec Harley; et ce plan n'au-

(1) Remarques d'Orrery sur la *Vie de Swift*, édit. de 1753, pag. 30.

roit pu être formé que lorsque Swift s'étoit retiré à Letcombe; car il n'eût pas été très-prudent de le lui confier, si toutefois on avoit songé à le consulter sur un projet si contraire à ses principes bien connus. Quant aux autres profondeurs de la politique que sondoit le premier ministère de la reine Anne, l'histoire les connoît bien; et une courte analyse des ouvrages que Swift publia pour la cause de ce ministère prouvera clairement que ces profondeurs lui étoient familières.

Le premier et le plus pressant danger des nouveaux ministres étoit dans la difficulté de modérer l'impétuosité du parti tory, qui les avoit portés au pouvoir, mais qui surveilloit avec jalousie des hommes que leurs talens reconnus plutôt qu'un zèle ardent pour le parti avoient fait choisir. Il en résulta un schisme dans la majorité de la chambre des communes; et un assez grand nombre de députés des comtés formèrent, sous la dénomination de club d'octobre, une réunion pour surveiller le gouvernement, et se porter aux extrémi-

tés contre les membres suspects du parti opposé. On eut recours aux talens de Swift pour calmer un mécontentement qui menaçoit de dégénérer en révolte, et *son avis, humblement offert aux membres du club d'octobre*, eut l'effet d'en adoucir quelques-uns; ce premier avantage amena une division parmi les mécontens, et enfin la dissolution du club. La brochure est un chef-d'œuvre d'adresse en politique; Swift y pallie les erreurs ministérielles qu'il falloit bien reconnoître, et expose avec beaucoup d'art les fautes qui, tenant au caractère de la reine Anne, ne pouvoient être discutées sans manquer aux convenances. Ce fut un grand service rendu à l'administration pendant cette première crise : une autre bien plus dangereuse encore approchoit.

L'existence du ministère Harley dépendoit de la possibilité de la paix avec la France; et, comme la nécessité de la faire étoit trop évidente pour ne pas frapper ce peuple artificieux (1), qui saisit l'occasion

(1) *Wily nation.* Epithète *indigne* de l'impar-

de recouvrer par négociation ce qu'il avoit perdu par les victoires de Marlborough. Il falloit préparer l'esprit public à une paix non telle qu'on avoit droit de l'attendre après une guerre si glorieuse pour l'Angleterre, mais à des conditions que la France s'empressât d'accorder, de peur d'être la dupe de ses refus qui contribueroient à renverser un ministère dont l'existence dépendoit de la durée de la paix. A cet effet, Prior fut envoyé à Paris, et Swift entreprit de préparer les esprits à la paix, en faisant sentir que l'Angleterre étoit dupe de ses alliés, qui recueilloient tous les avantages de la guerre, tandis que tout

---

tialité *historique* de sir Walter Scott. Nous disons quelquefois, en parlant des Anglais : ce peuple machiavélique, ces insulaires perfides. Phrases de rhétorique politique de part et d'autre. Mais les Anglais exagèrent encore plus que nous ce style sans dignité en histoire. Ils ont plus que nous l'habitude d'en *appeler au peuple*, qu'il faut bien nourrir dans ses préventions nationales pour obtenir les *subsides*. (*Note de l'éd.*)

le fardeau en retomboit sur elle. Il publia, d'abord, un pamphlet piquant, prétendu récit du voyage de Prior, mais qui n'étoit qu'une fiction d'un bout à l'autre, destinée à amuser les hommes crédules, et à réconcilier peu à peu l'esprit public avec la paix. Le même sujet fut plus gravement traité dans le fameux ouvrage sur *la Conduite des Alliés*, et dans les *Remarques sur le Traité des Barrières*. Il seroit difficile d'adapter avec plus d'adresse les argumens de la logique aux préjugés du peuple anglais. L'orgueil et le bon sens de la nation n'auroient pu supporter des argumens tirés des chances incertaines de la guerre, ou des progrès de la campagne présente. Mais on écouta avidement un raisonnement qui sembloit prouver que les triomphes obtenus par la valeur anglaise ne rapportoient que de l'honneur au pays, pendant que le ministère whig épuisoit les finances, et que les Hollandois et les Allemands, par une suite scandaleuse d'envahissemens et de subterfuges grossiers, violoient tous les ar-

ticles du traité, et faisoient subir à l'Angleterre leur insolence et leur mépris, au moment même où elle prenoit des villes, des provinces et des royaumes pour eux, au prix de sa ruine, et sans la plus légère apparence d'intérêt national. Le traité sur *la Conduite des Alliés* parut le 27 novembre 1711, au moment où la question de la guerre et de la paix étoit débattue au parlement. Quatre éditions furent épuisées dans l'espace d'une semaine, et jamais peut-être aucun ouvrage ne produisit autant d'effet sur l'opinion publique. Il servoit de texte aux orateurs ministériels de la chambre des communes. Les whigs, au contraire, menaçoient de traduire l'auteur devant la chambre des pairs, où lord Nottingham, en se joignant à eux, avoit donné au parti une supériorité momentanée. Mais, dans cette occasion, Swift n'eut pas la distinction fâcheuse de proscription, qu'il obtint à plusieurs reprises par la suite. Tandis que Walpole et Aislabie prononçoient des harangues contre lui, les ministres employoient la plume dont ils

connoissoient le talent à rédiger la célèbre *Représentation de la Chambre des Communes sur l'état de la Nation*, et l'*Adresse de Remercimens à la Reine*, deux pièces de la plus grande importance.

Pendant qu'il s'occupoit ainsi à servir l'intérêt du parti en faveur, Swift négligea nécessairement les amis qu'il voyoit naguère habituellement. D'après plusieurs passages du *journal*, le refroidissement qui s'en suivit entre Addison et lui, semble être venu, en premier lieu d'Adison lui-même.

Il est assez naturel, quand la politique fait naître des différends entre deux hommes d'un caractère élevé, que celui qui est de l'opposition, soit par cette raison seule le plus disposé à s'offenser. Swift avoit fait tout ce qu'il pouvoit sans s'écarter de la ligne de conduite politique qu'il avoit adoptée. Congrève, Rowe, Philips, éprouvèrent, chacun à leur tour, les effets de son intervention, et il paroît qu'il désiroit réellement de servir Steele. Les ministres avoient une antipathie marquée

contre cet écrivain ardent. Il avoit publié dans son journal, le *Tatler* (*Causeur*), une satire virulente contre le nouveau ministère, dans laquelle, sous l'allégorie d'un changement dans la direction d'un théâtre, Harley étoit représenté comme un intrigant, qui parvient à se faire nommer directeur, afin de chasser les bons acteurs anglais, et de les remplacer par des prétendans étrangers (1). Cette attaque et d'autres firent perdre à Steele la place de *gazetier* (2). Swift dit, et personne ne l'a contredit, qu'il intercéda auprès des ministres en faveur de Steele, et qu'il obtint qu'il conserveroit la place de commissaire au bureau de l'enregistrement; ainsi, la balance d'obligation est contre Steele; mais, comme il arrive ordinairement, son caractère politique lui attira des attaques personnelles dans plusieurs numéros de *l'Examiner*, qui étoit alors l'organe officiel du parti

(1) Henley étoit l'auteur de la satire.

(2) *Gazetteer.*

ministériel. Steele les attribua, au moins en partie, à l'influence de son ancien ami, et dans le numéro 53 du *Guardian* (*le Tuteur*), il fait allusion à Swift dans les termes d'un mépris hautain, et le classe comme un des auteurs de *l'Examiner* avec mistress Manley, à laquelle il donne dans la même phrase un caractère infâme ; Swift ajoute qu'il l'accusoit d'impiété, mais le passage fut ensuite adouci, et enfin omis. Ce furent les premières hostilités ouvertes, hostilités pour lesquelles il n'existoit pas de motif, à moins que l'on ne suppose avec les annotateurs du *Tatler*, que Swift, qui n'étoit pas à cette époque éditeur de *l'Examiner*, approuva, ou ne supprima pas les réflexions personnelles dont Steele se plaignit.

Swift, qui ressentit vivement, à ce qu'il paroît, l'insulte dont il étoit l'objet, écrivit à Addison une lettre pour se disculper, déclarant n'avoir aucun intérêt dans *l'Examiner*, et accusant Steele d'injustice et d'ingratitude, lorsqu'il attaque, sans avoir demandé une explication préalable, un ami aux sollicitations duquel il devoit la

conservation de sa place. Steele, dans une réponse pétulante, dit à Swift que les ministres s'étoient moqués de lui s'ils lui avoient fait croire qu'ils lui avoient conservé sa place par son intercession ; que, si Swift avoit parlé en sa faveur, il étoit bien aise de l'avoir traité avec respect, quoiqu'il le crût toujours complice de *l'Examiner*. Swift rappela à Steele dans des termes amers qu'il avoit obtenu pour lui une entrevue du grand-trésorier sans que celui-ci exigeât le sacrifice d'aucun ami, d'aucun principe, mais que Steele n'avoit pas accepté le rendez-vous ; il ajoute qu'il n'écrit point dans *l'Examiner ;* qu'il n'a jamais échangé une syllabe avec la personne qui en est réputée l'auteur (Oldisworth), qu'il ne l'a rencontrée que deux fois dans sa vie, et cela en société (1). D'après cette explication, la rup-

(1) Cela se trouve confirmé par ce qu'il dit à Stella, qu'il n'étoit pas besoin de tromper. « C'est un homme d'esprit (Oldisworth), mais le plus grand fat de la terre, en sorte que je n'ose pas le

ture vint de Steele, cédant à des soupçons sans fondement, il attaqua publiquement l'ami qui avoit défendu secrètement ses intérêts, et il l'attaqua sans demander une explication ou une apologie. Quelques éditeurs modernes ont douté, comme Steele, que Swift n'eût aucun rapport avec *l'Examiner;* on a même cherché à trouver la preuve de leurs rapports dans quelques passages du journal à Stella, où il dit, en différentes occasions, qu'il corrige les écrits d'agens inférieurs, et qu'il dirige secrètement la petite guerre de polémique que se faisoient les partis. Mais, si l'on admettoit cette conclusion, on pourroit avec la même justice reprocher à Swift toutes les grossièretés, sans exception (et il y en eut bon nombre), que les pamphlétaires torys adressèrent à leurs adversaires. D'ailleurs, si l'on cherche des preuves dans le

---

laisser venir chez moi; je ne le connois pas. » Il écrivoit cela le 12 mars 1712, avant sa querelle avec Steele. Vol. 3, pag. 183.

journal à Stella, on y verra la preuve que Swift ne dirigeoit pas *l'Examiner*, car il regrette de n'avoir pu adoucir les réflexions sur Marborough (1). Un soupçon aussi vague n'est donc pas suffisant pour contester la déclaration solennelle de Swift, qui, n'ayant point d'obligation à Steele, ne pouvoit être tenté de s'exposer bien inutilement à un démenti. Il est certain qu'il intercéda en faveur de Steele; et, pour le soupçonner de vouloir attaquer secrètement dans des libelles l'homme qu'il avoit publiquement voulu servir, il faudroit des explications et des preuves, avant de prononcer un jugement injurieux à sa mémoire. Il est très-fâcheux, néanmoins, que dans la controverse qui suivit, Swift ait si complètement oublié l'ancienne amitié qui avoit existé entre lui et Steele.

Si, en cette occasion, un ami interpréta mal les motifs qui avoient engagé Swift à le servir, il en acquit d'autres qui parta-

(1) Vol. 3, pag. 23.

gèrent ses opinions sur les affaires publiques. Ce fut sous ses auspices que se forma *la Société des Frères*, composée d'hommes du plus haut rang et de talens éminens parmi les torys, qui convinrent de prendre cette dénomination fraternelle. C'étoit avec leur assistance, qu'au milieu des factions politiques et d'affaires plus ou moins importantes, Swift méditoit le plan colossal de fixer la langue anglaise d'après les décisions d'une société formée sur le modèle de l'Académie française.

Swift n'avoit pas étudié notre vieux langage, et il ignoroit que notre langue, à proprement parler, n'existoit pas avant le règne d'Édouard III, époque à laquelle les besoins réciproques des deux classes de la société amenèrent un mélange du français, qui étoit le dialecte des nobles exclusivement, et du saxon, que parloient les classes inférieures. Il croyoit que l'époque brillante de notre langue datoit du commencement du règne d'Élisabeth jusqu'à la guerre civile en 1642. Si, cependant, on considère la pauvreté comparative de l'an-

glais à cette époque, et la bizarre recherche des mots qui sont heureusement devenus surannés, il n'y a pas plus de raison pour attribuer le perfectionnement de notre langue au règne d'Élisabeth qu'à aucune des époques qui l'ont suivi. Les progrès faits dans les sciences ont nécessairement augmenté notre vocabulaire ; des phrases qui étoient dans l'origine du domaine de la philosophie et des sciences naturelles, ont judicieusement été adoptées dans la langue métaphorique, et ont fini par faire partie du langage ordinaire. Ces progrès, ou du moins ces additions, doivent continuer à influer sur la langue jusqu'à ce que le perfectionnement ait atteint son dernier terme et que les auteurs ainsi que le public auquel ils s'adressent reviennent aux compositions de quelque période particulière, comme à celle qui doit toujours être un objet d'imitation, sinon d'une heureuse rivalité. — On peut observer une ère semblable en Espagne et en Italie, où la nécessité de composer dans le style et sur le plan des anciens au-

teurs a réellement fixé la langue, mais en même temps a paralysé le génie des modernes, obligés de l'employer. Peut-on ne pas regarder comme douteuse l'utilité d'une société dont les décisions prescriroient à la génération actuelle l'usage de la langue que parloient les générations antérieures dans des circonstances différentes, et lorsque les connoissances étoient moins généralement répandues (1)? Le docteur Johnson fait au sujet du plan de Swift une observation très-juste, c'est que personne n'eût été disposé à obéir aux décrets de la société, et que beaucoup de gens auroient eu l'orgueil de ne pas les reconnoître; d'ailleurs l'institution, renouvelée par des élections successives, auroit fini pas s'écarter entièrement du but de son origine. Les littérateurs n'ont qu'une manière de contribuer à la pureté et à la fixité du langage; et Swift y a réussi au moins, tout autant qu'au-

(1) L'académie française, en recommençant toujours son dictionnaire, en prouve l'inutilité.

roit pu le faire l'institution qu'il projetoit; c'est par un choix sévère d'expressions, et une étude attentive du style, qu'ils s'assurent l'approbation des contemporains, et deviennent pour les écrivains qui leur succéderont un modèle à imiter. Ce n'est que par la réputation durable de ses ouvrages qu'un auteur peut acquérir de l'influence sur la langue que l'on parlera après lui; et quand sa réputation sera fondée sur un vrai talent littéraire, son langage sera toujours reçu et toujours intelligible, non-seulement à cause de sa pureté, mais encore parce qu'il consacre des écrits qu'il seroit honteux de ne pas connoître.

La lettre de Swift au grand trésorier au sujet de son institution parut au mois de mai 1712, et l'accueil que lui fit le public dut convaincre l'auteur à quelle classe de sujets réfractaires il proposoit des lois et une constitution. On publia diverses réponses qui s'accordoient toutes à attaquer l'autorité de l'institution, avant qu'elle fût formée; et quelques-uns, avec la candeur ordinaire des gens qui se disputent, ne

manquèrent pas de dire que le principal objet de l'auteur étoit de faire créer pour lui une place et de bons émolumens (1). L'art des factions, littéraires ou politiques, est de trouver un sujet de médisance dans les circonstances les plus innocentes et les plus louables. Le grand trésorier, selon sa coutume, fit de belles promesses, et rien de plus. Ainsi échoua un projet par lequel, comme dans beaucoup d'autres cas, on proposoit un remède inefficace contre un mal qui, si c'en est effectivement un, est inhérent à la progresion ascendante de la civilisation. Il y a, certes, des motifs de croire que Swift tenoit beaucoup au succès de son plan, et il est assez probable qu'il composa alors le petit vocabulaire intitulé : *Explication des mots anglais difficiles.* Le manuscrit n'est pas achevé, et ne va que jusqu'à la lettre N.

La Lettre sur la langue anglaise est le seul ouvrage purement littéraire que Swift

(1) Voyez le *Medley* (*les Mélanges*).

ait publié à cette époque, où la politique absorboit tout son temps. La seconde édition des *Mélanges*, qui parut en 1711, ne contient rien qui ne fût dans la première. Ils furent publiés par John Morphew, sans le nom de Swift, et sans qu'il en eût connoissance ; c'est ce qu'indique la préface, qui désigne l'auteur, et dans laquelle l'éditeur s'excuse d'avoir pris la liberté de réimprimer ces écrits sans son consentement. Nous avons dit que Swift avoit l'intention de faire réimprimer ses *Mélanges;* mais il y renonça probablement, quand il se trouva engagé à écrire sur la politique des traités qui n'auroient pas été trop d'accord avec *les Disputes d'Athènes et de Rome*. Il désavoue dans son journal la publication des *Mélanges* de John Morphew, et soupçonne que Tooke, avec lequel il avoit correspondu au sujet d'une réimpression des *Mélanges*, n'y est pas étranger. Sa circonspection habituelle dans ces sortes d'occasions peut faire penser que la piraterie n'eut pas lieu sans qu'il en fût prévenu.

On ne peut pas considérer comme ouvrage purement littéraire l'histoire de la paix d'Utrecht, que Swift entreprit vers ce temps-là. Les ministres, qui fondoient la durée de leur pouvoir sur ce traité, se virent bientôt assaillis par l'opposition qui avoit l'avantage du terrain. Swift, qui avoit réussi à familiariser le public avec la possibilité d'un traité, fut chargé d'en faire approuver les termes. Il commença l'ouvrage, qu'il augmenta depuis sous le titre d'*Histoire des quatre dernières années du règne de la reine Anne;* et divers passages de son journal font présumer qu'il y consacroit la plus grande partie de son temps. Mais Oxford et Bolingbroke, qui se querelloient sur tout, ne purent s'accorder sur le jour sous lequel il falloit présenter quelques incidens particuliers, et la publication fut différée, contre l'avis de l'auteur, qui pensoit qu'elle pouvoit être très-utile à la cause du ministère.

Si Swift interrompit sa propre carrière littéraire, le trait le plus admirable, peut-être, de son caractère fut le zèle qu'il mit à aider

et à faire connoître tous ceux qui cultivoient les lettres avec succès. Il assistoit ceux qui étoient sans fortune, soutenoit ceux qui n'étoient pas indépendans, et insistoit auprès de ses amis en crédit pour qu'ils accueillissent les hommes d'un mérite éminent, avec la bonté et la distinction auxquelles le talent a droit. Congrève, whig en politique, et qui craignoit de perdre sa place, fut traité par Harley, à la requête de Swift, avec des égards marqués, et des assurances de protection qui l'étonnèrent et dissipèrent ses craintes (1). « Ainsi, dit Swift » avec le sentiment d'une bonne conscience, » j'ai tranquillisé un homme estimable; » c'est une bonne journée. » Il obtint aussi, pour l'aimable Parnell, cette attention prévenante qui est si flatteuse pour le mérite modeste. Il arrangea les choses de manière qu'à la cour le grand trésorier fît les premières avances à l'homme de lettres, et il se vante à Stella qu'il a fait souhaiter au

(1) Voyez le journal à Stella, vol. 2.

premier ministre de faire la connoissance de Parnell, et non à Parnell de faire celle du ministre. Pope, occupé alors de sa traduction d'Homère, éprouva ce zèle ardent et efficace qu'il reconnoît dans sa préface de l'*Iliade*, et qui cimenta cette mémorable amitié de toute leur vie. Ce fut par Swift que Gray fut présenté à lord Bolingbroke et obtint son patronage. Arbuthnot, quoiqu'il n'eût pas besoin de la recommandation de Swift, et qu'il dût sa fortune à son mérite, jouissoit de l'avantage de sa société intime. Berkeley, qui fut depuis le célèbre évêque de Cloyne, dut à notre auteur les amis qui le placèrent dans le chemin de sa fortune ecclésiastique. « Je » crois, dit Swift à cette occasion, être » obligé en consience et en honneur d'em- » ployer mon peu de crédit à pousser dans » le monde des hommes de mérite. » Il recommanda aussi Rowe, qui obtint une place, et quoique Prior, avec lequel il vivoit dans la plus étroite intimité, n'ait eu aucune occasion de recourir à Swift pendant le règne où il joua un rôle politique, il

reçut de lui, depuis, dans ses malheurs, tous les secours d'un ami éprouvé.

Avec de tels amis, dans cette société habituelle, Swift oublioit facilement les injures de Dennis, d'Oldmixon, de Smedley; il pouvoit supporter l'inimitié de Steele, et jusqu'à la froideur d'Addison. Il ne négligeoit point les hommes de lettres d'un mérite inférieur. Il sollicita et obtint la rédaction de la *Gazette ministérielle* pour le docteur King, qui avoit fait au *Conte du Tonneau* une réponse un peu sévère ; et malgré les personnalités qu'elle contenoit, il tira de la pauvreté Diaper et quelques autres littérateurs; grâce à lui Harrison avoit obtenu une place qui l'auroit mené à la fortune, s'il avoit vécu. La mort prématurée de ce jeune homme, qui avoit été recommandé à Swift par Addison, est le sujet de vifs regrets exprimés avec une simplicité touchante, et qui prouvent combien Swift s'intéressoit à ceux qu'il honoroit de sa protection (1).

---

(1) Journal à Stella, numéro 14. « Je suis allé

La protection de Swift ne s'arrêtoit pas aux hommes de lettres. Tous ses amis et les amis de ses amis, qui recouroient à ses bons offices, Bernage, Beaumont et beaucoup d'autres, en éprouvèrent les effets. Il fit la fortune de l'imprimeur Barber, qui devint dans la suite lord maire de Londres, et acquit une fortune considérable. Il sollicita pour le docteur Friend (1) la place de médecin en chef de l'armée d'Espagne. En un mot, il commença cette liste de

---

prendre Parnell ce matin, et nous sommes montés chez le pauvre Harrison. J'avois les 100 livres sterling dans ma poche. *Je dis à Parnell que je n'osois pas frapper à la porte ; j'éprouvois des craintes.* Je frappai, et son domestique en pleurs me dit que son maître étoit mort, il y avoit une heure. Jugez de ma douleur! Je n'ai pas pu aller dîner chèz le grand trésorier ni ailleurs; j'ai mangé un morceau le soir. Je n'ai jamais éprouvé de perte plus sensible. Pauvre jeune homme! que Dieu te bénisse! Adieu. Je fais partir cette lettre, cette nuit; je suis fâché qu'elle parte quand je suis aussi douloureusement affecté. »

(1) Auteur d'une histoire de la médecine.

plus de quarante personnes, très-recommandables sous les rapports des talens et de la fortune, qu'il pouvoit à bon droit considérer comme ses obligés, et classer d'après leur conduite, parmi *les reconnoissans*, *les ingrats et les douteux*. Enfin, comme il le dit à Stella dans son journal, il pouvoit faire les affaires de tout le monde, excepté les siennes.

En effet, tandis que par son crédit il avançoit la fortune des autres, la sienne, au grand étonnement du public, restoit absolument stationnaire. Les ministres, qui l'admettoient dans leur intime confiance, qui partageoient avec lui leurs heures de travail et de loisir, sembloient avoir oublié que, tandis qu'ils disposoient des bénéfices vacans, le principal avocat de leur cause, du moins dans ce qui dépendoit de leur influence sur l'esprit public, n'étoit qu'un pauvre vicaire d'Irlande, n'ayant qu'une misérable prébende. Swift, qui dédaignoit de solliciter ce qu'il croyoit lui être dû, paroît avoir attribué pendant quelque temps ces retards à l'habitude qu'avait Harley de re-

mettre de jour en jour, et à la crainte du ministère de se priver de ses travaux si on l'élevoit à quelque dignité ecclésiastique. Mais, lorsque dans l'intimité ils l'appeloient Jonathan, et qu'il leur répondoit qu'il paroissoit qu'ils vouloient le laisser Jonathan comme ils l'avoient trouvé, ce mot signifioit indirectement *espérance* et *reproche*. Toute la bienveillance et toute la complaisance du grand trésorier n'empêchoient pas Swift de montrer de l'humeur du retard que l'on mettoit à lui assurer une existence honorable pour l'avenir. Mais il y avoit un lion sur son chemin selon l'expression de l'Écriture, et les ministres n'avoient pas le pouvoir de faire en faveur de Swift ce que l'on doit présumer qu'ils désiroient sincèrement. Le véritable obstacle étoit le préjugé que conservoit la reine Anne contre le plus zélé défenseur littéraire de ses ministres. Tous les princes sont élevés dans le respect de l'étiquette et des formes, et ceux qui sont d'un esprit foible peuvent rarement se mouvoir hors de leur cercle magique. La reine Anne étoit dans cette

dernière classe, et dès-lors elle considéroit un manque de décorum, ou une faute contre l'étiquette de l'état qu'on avoit embrassé, comme une sorte d'attentat contre les mœurs. Swift éprouvoit alors la vérité de la prophétie d'Atterbury qui, dans une lettre à l'évêque Trelawney, disoit, en parlant de l'auteur du *Conte du Tonneau*, que l'on ne connoissoit pas encore : « Il a » bien raison de se cacher : les traits pro- » fanes de son ouvrage nuiroient plus à sa » réputation et à ses intérêts dans le monde, » et lui feroient plus de mal, que son es- » prit ne peut lui faire de bien. »

Quand on jugea que l'auteur étoit un whig, Sharpe, archevêque d'York, qui étoit le conseiller spirituel de la reine Anne, crut remplir un devoir de conscience, et servir le parti du haut clergé, en représentant le *Conte du Tonneau* comme un ridicule jeté sur la religion, et l'auteur comme un incrédule qui déshonorant son caractère de prêtre par une légèreté condamnable, sapoit les fondemens du christianisme; c'étoit un mauvais plaisant, et un

déiste, indigne d'avancement. Une telle manière de raisonner, sans parler de ce qu'il y avoit de vrai dans la première partie de l'accusation, étoit merveilleusement adaptée à l'esprit et au caractère d'une princesse qui donnoit pour raison du renvoi de son premier ministre, qu'il avoit paru devant elle en perruque à la cavalière et non en grande perruque. Les préventions que Sharpe avoit fait naître dans l'esprit de la reine parurent s'y être enracinées dès le commencement du ministère de Harley. Car, quoique le grand trésorier eût proposé comme une conséquence de la grande faveur de Swift auprès des ministres, qu'il fût présenté à la reine, la présentation fut d'abord différée, et enfin mise de côté, sans assigner aucune raison, circonstance qui nous semble dire assez clairement que la reine refusa cette faveur à l'auteur du *Conte du Tonneau* (1).

(1) Les ministres désiroient que Swift prêchât devant la reine, et Harley parla de le présenter;

Mais si les raisons ou les importunités des ministres avoient pu vaincre les scrupules de la princesse en cette occasion, le zèle imprudent de Swift lui avoit suscité un ennemi plus redoutable que l'archevêque d'York, et avoit excité des passions plus jalouses que le zèle pour les bienséances ecclésiastiques. La reine Anne, pour n'être plus exposée à la domination d'une seule favorite, domination que la duchesse de Marlborough avoit exercée sans aucun ménagement, avoit partagé sa confiance

---

mais il ne réussit en rien. « Harley ne m'a pas parlé, depuis quelque temps, de ma présentation à la reine. J'étois déjà oublié quand je vous l'ai mandé. Il a tant d'affaires, qu'il ne sauroit penser à tout; il m'en avoit parlé trois ou quatre fois, long-temps avant que je vous l'aie dit. » Volume 3, page 108.

On a prétendu que la reine avoit fait présent à Swift du beau cachet d'Apollon monté sur Pégase. Cette anecdote n'est pas vraisemblable; et d'ailleurs, il dit dans son testament que ce cachet étoit un présent de la comtesse de Granville.

entre mistress Masham, patrone des torys, et la duchesse de Sommerset, qui penchoit pour la faction opposée; la reine avec toutes les petites finesses d'un esprit foible, se plaisoit à balancer la force des deux rivales, afin de leur faire sentir que leur crédit dépendoit de sa faveur personnelle. Swift, quoique bien instruit de la politique de la reine, et sachant que les rudes attaques que les ministres avoient à soutenir dans la chambre des pairs provenoient de l'influence dont jouissoit la duchesse de Sommerset, eut la témérité d'entreprendre de faire cesser le mal, en exposant au mépris public, dans une satire, la favorite dont l'influence entravoit la marche de l'administration. Dans cette vue, et se servant du même moyen qui avoit si bien réussi dans le cas du savant Partridge et de la *Prédiction de Merlin* (1),

(1) Parmi les livres de la bibliothèque de Swift, sur lesquels on remarque des notes marginales de sa main, est un *Nostradamus* (1672). Il consultoit probablement de parcils livres pour saisir le style mystique des vieux prophètes.

il composa *la Prophétie de Windsor*. Dans cette satire, il est question des cheveux rouges de la duchesse, et on lui reproche d'avoir été dans la confidence du meurtre de son mari. On peut douter si la duchesse fut plus offensée de l'histoire des cheveux rouges qu'elle ne pouvoit nier, ou de la seconde allégation qui n'étoit qu'une méchanceté du poëte. La prophétie fut imprimée; mais mistress Masham, moins indifférente que les ministres aux conséquences qui pouvoit résulter du déplaisir de la reine, en prévint la publication. Malheureusement l'imprimeur envoya l'édition au club des frères, et chacun des douze membres en ayant pris douze exemplaires, la précaution de mistress Masham devint tout-à-fait inutile.

Swift ne tarda pas à éprouver les effets du ressentiment de la favorite qu'il avoit mortellement offensée, et qui avoit plus de crédit que tous les ministres ensemble. Il demeura *stationnaire*, comme un chevalier errant qu'une puissance invisible, mais irrésistible, arrêtoit, soudain, lorsqu'il

venoit de surmonter en apparence toutes les difficultés. Ce fut vainement que les ministres réitéroient leurs promesses, sans doute avec le désir sincère de les remplir. Il se présenta une occasion de les réaliser. Le siége de Hereford vint à vaquer par la mort du docteur Davy Himpreys; il paroît certain que le grand trésorier le demanda pour son ami; et une lettre de Bolingbroke, écrite pendant la vacance du siége, a certainement rapport à cette demande. Cette lettre est amicale, cordiale, mais la prévention inspirée par l'archevêque d'York, et les supplications et les larmes de la duchesse de Sommerset, l'emportèrent sur l'influence des ministres, qui étoient rarement d'accord sur rien. Swift fut porté sur la liste des ecclésiastiques que la reine Anne ne vouloit point élever à l'épiscopat, comme hommes de parti trop violens.

Il commença enfin à sentir que sa situation étoit fausse; il voulut en obtenir une convenable à la figure qu'il faisoit dans le monde; ou la permission de se retirer en Irlande, au risque de sacrifier toutes ses

espérances, et de recevoir ce qu'il redoutoit tout autant, les condoléances de gens qui affecteroient de le plaindre après avoir insinué, à diverses reprises, au grand trésorier qu'il lui montroit plus de bonté personnelle, qu'il ne songeoit à ses intérêts. Il se décida à lui signifier qu'il renonçoit à travailler pour les ministres: « Je ne veux plus, dit-il, me faire » de nouveaux ennemis; je ne veux » pas aigrir davantage ceux que j'ai déjà, » jusqu'à ce que je sois à l'abri; les mi- » nistres connoissent ma détermination. »

Trois doyennés en Irlande, un canonicat de Windsor, et quelques autres bénéfices en Angleterre se trouvoient vacans. En apprenant que l'on avoit nommé aux trois doyennés et que son nom n'étoit pas sur la liste des nouveaux titulaires, Swift annonça qu'il se retiroit, et chargea M. Lewis de dire au grand trésorier qu'il ne lui faisoit d'autre reproche que celui de ne l'avoir pas informé, comme il l'avoit promis, si la reine ne vouloit rien faire pour lui. Ce passage est remarquable, en ce

qu'il prouve que Swift étoit convaincu de la fatale influence qui s'opposoit à sa promotion. Le grand trésorier, serré de si près, se concerta avec le duc d'Ormond, alors vice-roi d'Irlande, et proposa de nommer le docteur Sterne à l'évêché de Dromore, et de donner à Swift le doyenné de Saint-Patrick, dont le nom est devenu classique, parce qu'il est lié à la mémoire de Swift. Sterne n'avoit point de patrons, et le duc d'Ormond ne l'aimoit pas. Sa nomination à un évêché, tandis que Swift, avec toute son influence, n'obtenoit que ce qu'on retiroit à Sterne pour lui conférer cette dignité, indique un traité entre la reine et ses ministres, par lequel ceux-ci, n'ayant pas assez d'influence pour obtenir la mitre pour leur candidat, avoient composé pour un riche doyenné Le grand trésorier et mistress Masham tentèrent un dernier effort pour obtenir que Swift permutât le doyenné de Saint-Patrick contre un canonicat de Windsor. Mais les représentations du premier ministre, les prières et même les larmes de la favorite furent

inutiles. Swift, lassé des retards et des difficultés de sa promotion, se consola par la pensée qu'il avoit fallu pour lui donner le meilleur doyenné d'Irlande, nommer évêque un homme en faveur de qui personne ne sollicitoit, et malgré une opposition considérable. Il est très-remarquable que pendant tout le débat que cette affaire occasiona, et dans aucun temps, Swift ne s'est permis l'ombre d'un sarcasme contre la reine Anne, ou contre sa mémoire, ce qui est d'autant plus singulier, qu'il paroît qu'il avoit perdu patience contre son ami le grand trésorier, lors même qu'il n'ignoroit pas tous ses efforts pour vaincre les préventions que la reine nourrissoit contre son caractère. Cette modération respectueuse contraste fortement avec la manière dont il s'exprima sur la reine Caroline pour une négligence bien moins marquée. Mais la reine Anne protégeoit l'église, elle avoit fait choix des ministres avec lesquels Swift vivoit dans l'intimité; et il lui pardonnoit l'éloignement qu'elle avoit pour sa personne.

La nomination au doyenné de Saint-Patrick fut signée le 23 février 1713 ; et Swift partit dans les premiers jours de juin pour aller prendre possession d'un bénéfice qu'il ne considéroit tout au plus, avoit-il souvent dit, que comme un honorable exil. On ne pouvoit guère, en effet, s'attendre à ce que la faveur sans exemple dont il avoit joui auprès du gouvernement ne le mèneroit qu'à un bénéfice en Irlande, et l'éloigneroit de ces mêmes ministres par lesquels il étoit consulté, qui employoient ses talens à défendre leur cause, et qui jouissoient avec délices de sa société. Il n'est pas douteux qu'il fut tout aussi désappointé que surpris, puisque, dans un temps, il jugeoit ses services si essentiels à l'administration, qu'ils refusoient de le nommer évêque en Irlande (1).

Jusqu'au dernier moment, Swift avoua

---

(1) Journal, 29 mai 1711. Nous apprenons la mort de votre évêque Hickman; mais personne ne fera rien ici pour m'envoyer en Irlande.

qu'il croyoit que les ministres ne se sépareroient pas de lui ; et il en conclut qu'ils n'avoient pas eu le pouvoir de le faire nommer en Angleterre (1).

---

(1) *Ibid*, 18 avril 1713.

## QUATRIÈME SECTION.

Swift prend possession du doyenné de St-Patrick. — Il est rappelé en Angleterre pour réconcilier Harley et Saint-John. — Sa faveur auprès de Harley (lord Oxford) augmente. — Il prend de nouveau part aux discussions politiques; — compose *l'Esprit public des whigs.* — Récompense offerte pour découvrir l'auteur. — La désunion augmente parmi les ministres. — Swift se retire à la campagne; — compose ses *Pensées sur l'état des affaires;* — écrit à lord Oxford lorsqu'il perd sa place; — se retire en Irlande à la mort de la reine. — Sa réception. — Sa société. — Sa bienveillante amitié.

---

Les biographes de Swift ne sont pas d'accord sur la réception qui lui fut faite comme doyen de Saint-Patrick. Suivant lord Orrery,

elle fut extrêmement défavorable : la haute classe l'évita et la canaille le siffla, le hua, et même lui jeta de la boue. Delany et Sheridan, contredisant cette version, ne peuvent admettre qu'il essuya des affronts dans le moment où l'influence du haut clergé, dont il avoit servi la cause avec tant de zèle, étoit à son plus haut degré. Il n'est pas douteux que lord Orrery a fort exagéré, ou qu'il a confondu les circonstances de la première réception de Swift avec celles de sa retraite dans son doyenné après la mort de la reine Anne. Cependant sa réception, lorsqu'il vint prendre possession, fut loin d'être cordiale. Plusieurs personnes de son ordre virent avec envie le vicaire de Laracor parvenir par son talent seul à un degré d'importance auquel atteignoient rarement les premiers dignitaires de l'église, et ils lui pardonnoient à peine ses succès, même dans la négociation dont ils avoient recueilli le fruit. « Je leur remets, dit » Swift avec le mépris de l'indignation, » leurs premiers fruits d'ingratitude, aussi » volontiers que je leur ai fait remettre les

» autres. » Il avoit aussi des ennemis plus légitimes. Les whigs violens le détestoient comme un apostat; les dissidens voyoient avec crainte et aversion ses principes favorables au haut clergé; et ces deux partis avoient à cette époque une influence considérable à Dublin.

On trouve dans les œuvres de Jonathan Smedley une pièce de vers qui, dit-on, fut affichée à la porte de la cathédrale de Saint-Patrick, le jour de l'installation de Swift, et dans laquelle on lui reproche de n'être pas chrétien, de ne pas croire en Dieu, d'avoir déserté son parti, etc., etc.

Le caractère et les manières de Swift n'étoient pas propres à changer ces dispositions. En entrant dans ses fonctions avec un air d'autorité peut-être trop marqué, il indisposa l'archevêque de Dublin et le chapitre; il eut des difficultés avec son prédécesseur et ne put avancer ses amis. D'ailleurs, il arrivoit en Irlande mécontent, désappointé, n'espérant y trouver aucun agrément, ni en procurer; c'en est assez communément pour réaliser tout ce que

l'on a prévu de moins agréable. Sa liaison avec Vanessa avoit déjà diminué le charme qu'il auroit trouvé à revoir Stella : il n'est donc pas étonnant qu'en arrivant à Laracor, Swift écrivit à Vanessa une lettre qui respire un véritable découragement.

« Laracor, 8 juillet 1713.

» M.

» Je ne suis resté que quinze jours à Dublin, très-malade; je n'ai pas rendu une seule des cent visites qu'on a faites, toutes au *doyen* et non au *docteur*. Je monte ici à cheval pour ma santé, et je suis un peu mieux. Je hais jusqu'à la pensée de Dublin; je préfère un lit de camp et une chambre non carrelée à la grande maison de Dublin que l'on dit être à moi. A mon arrivée, j'ai cru que je mourrois d'ennui, et j'étois d'une tristesse affreuse pendant mon installation; cette tristesse commence à passer, et se change en ennui. »

Il écrit à l'archevêque King :

« Je ne puis rien dire de Dublin à votre grâce. J'y ai été entre les affaires et les drogues; je n'ai point fait de visites, et n'en ai reçu qu'un seul jour. » 16 juillet 1713, (vol. XVI, pag. 75.)

Son mécontentement est encore plus fortement exprimé dans les vers que nous avons insérés au vol. X, p. 414 de ses œuvres.

Dans cet état de réclusion différent de la scène bruyante qu'il venoit de quitter, Swift reçoit de l'administration tory l'invitation la plus pressante de revenir en Angleterre. Il avoit souvent dit à Harley et à Bolingbroke, que la force et la stabilité de leur gouvernement dépendoit de leur confiance réciproque et de leurs égards l'un pour l'autre. Mais de petits motifs de défiance, et le génie différent de ces deux ministres les mettoient continuellement aux prises. Le comte d'Oxford (Harley) étoit froid, mysté-

rieux et irrésolu ; Saint-John (Bolingbroke) violent, actif, et ambitieux sans plan arrêté. Oxford vouloit non-seulement envahir sur son collègue le pouvoir essentiel du ministre, mais encore lui ravir le crédit extérieur ; Bolingbroke vouloit avoir les honneurs comme les fatigues de sa place. Ces querelles étoient quelquefois étouffées en secret, quelquefois éclatoient ouvertement ; souvent assoupies, jamais elles ne furent éteintes. Dès les six premiers mois de leur administration, Swift ne douta point de la désunion inévitable des deux ministres (1), et trois mois après, elle étoit connue des amis du ministère et de ses ennemis (2). Quand cette mésintelligence ne fut plus un secret, Swift, au risque de compromettre son influence sur les deux ministres, n'hésita pas, quoique sa fortune en dépendît, à entreprendre le rôle délicat, précaire, et dès-lors ingrat,

(1) Journal à Stella, tome 3.
(2) *Ibid.*

de médiateur. Il s'efforça, en vers et en prose, par des représentations sérieuses ou des plaisanteries verbales, et par écrit, d'alarmer ses amis puissans sur les dangers qu'ils se créoient eux-mêmes par leurs dissensions. Dans une pièce de vers intitulée *Atlas*, il faisoit sentir au grand trésorier le danger de vouloir tout conduire sans l'aide de ses collègues. Il conseilla franchement à Bolingbroke d'agir cordialement avec le grand-trésorier. Plus d'une fois, il fut assez heureux pour les réconcilier momentanément (1). Mais, avant qu'il quittât l'Angleterre, le mal qu'il avoit pallié, comme il le dit lui-même, au péril de son crédit, étoit plus évident que jamais; et il étoit à peine établi en Irlande, que cent lettres, de différentes personnes, le rappelèrent pour renouer une médiation désespérée. Il sentit la nécessité de ne pas perdre un moment, et ne prit pas même congé de l'ar-

(1) Vol. 5, pag. 113, 127, 141.

chevêque de Dublin, qui en fut si piqué, qu'il parla de prendre des mesures pour obliger Swift à résider dans son décanat (1). Ce fut probablement l'influence du prélat et la jalousie du clergé inférieur qui empêchèrent Swift d'être nommé agent de l'assemblée du clergé (2) ; honneur qui l'eût flatté, quoiqu'il dédaignât de le solliciter.

A son arrivée à Londres, Swift trouva qu'à tous les instans une explosion paroissoit inévitable, et il étoit le seul ami des deux rivaux qui pût s'aventurer à proposer un rapprochement. Il est assez probable qu'il parvint à obtenir une trêve. Il se vit encore jeté dans les discussions politiques, et ne tarda pas à éprouver les dangers de cette guerre envenimée.

Swift avoit pour adversaires d'anciens amis. Le premier fut Burnet, que dans

(1) Vol. 16, pag. 96.
(2) *Ibid.*

une préface historique à l'introduction du troisième volume de l'histoire de la *Réforme par l'évêque de Sarum*, il traite comme un homme qu'on insulte par plaisir. Il reproche au vénérable prélat, qui avoit fait précéder son in-folio par un pamphlet, de s'être présenté comme un *escarmoucheur* (1) qui accourt avec un pistolet, avant que son espingole soit prête, sa cuirasse rouillée remise en état, et son casque raccommodé? Burnet ne paroît pas avoir fait la moindre attention à cette attaque, et il ne parle pas de Swift dans cette histoire de son temps, où il fait mention de tant d'individus obscurs. Swift, dans la suite, dit de l'évêque que c'étoit un homme bon et généreux, que l'esprit de parti avoit rendu fou, et qui voyoit du papisme sous tous les buissons.

Sa controverse avec Steele dura plus longtemps, fut plus âpre, et eut pour les deux adversaires des suites plus graves. Nous

(1) Skirmisher, vol. 4.

avons rendu compte de leur rupture ; elle dégénéra en dispute publique. Dans le numéro 128 du *Guardian* (*le Tuteur*), Steele avoit accusé les ministres de n'avoir pas exigé l'exécution du traité d'Utrecht relativement à la démolition des fortifications de Dunkerque ; et, lorsqu'il se présenta comme candidat pour la députation de Stokbridge, il publia un pamphlet sous le titre de *Considérations sur l'importance de Dunkerque*, en forme de lettre adressée au bailli de cette ville. Swift oubliant son ancienne liaison avec Steele, et tout plein de sa querelle récente, releva le gant. Sa première réponse, sous le titre de *Considérations sur l'importance du Guardian* (1), est insultante et respire la vengeance. La personne, les talens, l'histoire, les mœurs de son ancien ami sont le sujet de la raillerie la plus amère sur ses prétentions à in-

(1) Caractère de Richard Steele, écuyer, avec des *Remarques*, par Tobie, parent d'Abel, 1713. Vol. 6, pag. 205 On attribue cette satire à Swift; il est plus probable qu'elle est du docteur Wagstaffe, et que Swift l'a revue. Steele y fit peu d'attention.

tervenir dans les conseils des princes, soit comme éditeur du *Tatler*, du *Spectator*, et parfois du *Guardian*, soit comme militaire, alchimiste, gazetier, commissaire à l'enregistrement ou huissier de la chambre. Il parut aussi deux autres satires auxquelles on croit que Swift eut quelque part (1); et une paraphrase de la première ode du second livre d'Horace, qui est entièrement de lui. A l'honneur de Steele, qui sans provocation avoit engagé la querelle avec Swift, il ne daigna pas répondre à ces personnalités : il étoit alors occupé à composer avec l'aide d'Addison, de Hoadley, de Lechmere et de Marshal, un pamphlet sous le titre de *la Crise*, dont l'objet étoit d'alarmer le public sur le danger où se trouvoit la succession protestante, et sur la puissance prépondérante de la France. Cet ouvrage fut publié avec une pompe à laquelle il ne répondoit pas, n'étant

(1) vol. 6. Caractère de Steele.

qu'un recueil des actes du parlement relatifs à la *succession*, avec quelques commentaires dont le style n'est ni correct, ni élégant, ni vigoureux. La peine que l'on se donna pour avoir des souscriptions ne prouva que trop que le but réel étoit de venir au secours de l'auteur. Swift ne manqua pas une si belle occasion, et il publia son fameux commentaire intitulé: *l'Esprit public des Whigs, démontré par le généreux encouragement donné à l'auteur de* la Crise, *avec quelques observations sur l'à-propos, la candeur, l'érudition et le style de ce traité.* Steele y étoit critiqué avec la même aigreur que dans la première satire. Il demeura calme, et sa réponse fut modérée et pleine de dignité. Dans sa *Défense à la Chambre des Communes*, il cita plusieurs passages de ses anciens écrits dans lesquels il réclamoit les honneurs dus à un ami de la vertu, et entre autres l'article du *Tatler* (*Causeur*), qui faisoit l'éloge de l'auteur du *Projet pour faire fleurir la religion.* Il n'y ajouta que ces mots: « L'homme » que j'avois en vue étoit le docteur Swift;

» je le jugeois ainsi alors; je ne l'ai pas vu » depuis quelque temps, mais j'espère qu'il » n'a pas cessé de mériter l'opinion que » j'ai énoncée de lui. » Il arrive rarement que deux amis en viennent à des altercations personnelles sans avoir les moyens de se faire mutuellement des reproches: presque tous les lecteurs seront d'avis que la modération de Steele, après une provocation grossière, méritoit une autre réponse que les vers intitulés : *Invitation de John Dennis, le poëte protecteur, à Richard Steele, l'écrivain de parti et le député retiré, de venir vivre avec lui à la Monnaie.* Dennis avoit bien mérité la part que Swift lui fait dans la satire par les grossières injures qu'il lui avoit adressées dans l'*Examiner;* mais tout l'esprit du reste de la satire dirigée contre Steele ne justifie point ce qu'elle a de cruel. Dans les querelles politiques Swift étoit comme le héros d'Homère:

Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Jura negat sibi data, nihil non arrogat armis(1).

(1) Horatius, *Ars poetica.*

Dans ces entrefaites, avant que la querelle eût cessé entre ces deux littérateurs célèbres, ils furent bien près de se trouver entre les serres du pouvoir, comme les foibles combattans de la fable entre celles du milan.

Une violente majorité prononça que « les papiers appelés *la Suite de l'Englishman* et *la Crise* étoient des libelles scandaleux et séditieux, et que Richard Steele, écuyer, pour s'être rendu coupable de les avoir publiés, seroit exclu de la chambre des communes (1). »

Par une coïncidence singulière, son antagoniste Swift éprouvoit au même moment la mauvaise humeur de l'autorité. Les pairs d'Écosse étoient très-mécontens de la cour, et leur mécontentement étoit fomenté par le célèbre John, duc d'Argyle, ouvertement opposé aux ministres qu'il avoit abandonnés. Steele en conséquence ne manquoit pas une occasion de louer

(1) Correspondance, tome 16.

dans *l'Englishman* et dans *la Crise* la nation écossaise, et d'exalter l'acte d'union. Swift, qui n'aimoit pas les Écossais, et qui s'étoit brouillé avec le duc d'Argyle (1), ne perdit pas l'occasion de donner cours à la rancune qu'il leur gardoit. Dans *l'Esprit public des Whigs*, il appelle les Écossais un pauvre et orgueilleux peuple du nord; il voit dans l'acte d'union une mesure de nécessité plutôt que de choix; et le duc d'Argyle est désigné par lui comme un de ces nobles écossais qui désiroient vivement d'annuler l'union, quoique tous leurs revenus avant cette époque n'eussent pas suffi au maintien d'un juge de paix de la principauté de Galles; et que depuis ils eussent amassé plus d'argent que ne pourroit s'en former d'idée un Écossais qui ne seroit jamais sorti de son pauvre pays.

Il disoit encore que le nombre des nobles écossais, attendu leur indigence, étoit une des conséquences fâcheuses et

(1) Voyez le *journal*, tome 3.

nécessaires de l'union, et qu'y voir un avantage, comme l'avoit prétendu Steele dans *la Crise*, c'étoit avancer qu'un homme de qualité en épousant une femme d'un rang inférieur et sans aucune fortune, pourroit se féliciter que dans cette union, sa femme lui apportoit un nombre de domestiques égal à celui qu'il avoit déjà. La chambre des pairs fut extrêmement choquée de ces expressions. Lord Wharton, qui devoit certainement des égards à Swift, s'en plaignit à la chambre, dont la majorité se joignit à lui. Le grand-trésorier fut obligé de temporiser, de désavouer le pamphlet et de condamner les expressions dont on se plaignoit. Le passage, qui tenoit quatre pages, fut omis dans la seconde édition; mais cette amende honorable venoit trop tard. Le libraire Morphew et l'imprimeur Barber furent mis sous la garde de l'huissier à verge noire. Morphew déclara qu'il ne connoissoit point l'auteur, et Barber refusa de répondre aux questions qui pouvoient l'incriminer. Mais Wharton dit que la chambre n'avoit rien à faire

avec le libraire et l'imprimeur, qu'ils n'étoient que des instrumens propres à faire découvrir l'auteur du libelle, et il proposa que Barber et ses ouvriers fussent interrogés et garantis de ces poursuites personnelles, qu'ils alléguoient pour motifs du refus de répondre. L'adresse des ministres arrêta une procédure qui pouvoit conduire à la découverte de l'auteur. On ordonna une poursuite contre Barber personnellement, ce qui ne lui permettoit plus de paroître comme témoin contre Swift. Le ressentiment des pairs, et particulièrement de ceux d'Ecosse, loin d'être apaisé par ce prétendu sacrifice, n'en fut que plus exaspéré : ils virent la chose sous son vrai point de vue, et ne furent pas dupes de cette marche évasive. Les pairs d'Ecosse, ayant le duc d'Argyle à leur tête, se rendirent chez la reine, et demandèrent qu'il fût offert par proclamation une récompense à celui ou à ceux qui feroient connoître le coupable. Wharton fit à cet effet, dans la chambre des pairs une motion qui fut adoptée, et, en conséquence, une

proclamation offrit 300 livres sterling de récompense à celui ou à ceux qui feroient connoître l'auteur du libelle.

Personne ne doutait que ce ne fût Swift; mais, assuré de la protection du grand-trésorier, il ne donna aucun signe d'alarme, quoique beaucoup de ses anciens amis l'évitassent, dans la ferme persuasion où ils étoient qu'il alloit être poursuivi. Dans les entrefaites, Oxford indemnisa le libraire et l'imprimeur; Swift reçut d'un *anonyme* 150 livres sterling qu'on le chargeoit de leur faire passer; le même anonyme prévint, à ce qu'il paroît, une dénonciation particulière, en assurant au dénonciateur la récompense offerte, et les poursuites contre Barber cessèrent quand les clameurs excitées par le pamphlet furent apaisées, et toute l'affaire fut oubliée,

Ce n'étoit plus simplement de la faveur dont Swift jouissoit auprès du grand-trésorier c'étoit l'amitié la plus intime. Mille expressions des *lettres* et du *journal* de Swift prouvent le tendre attachement qu'il avoit pour ce ministre, qui n'en étoit pas in-

digne. Son désespoir quand il fut blessé par Guiscard, fut celui d'un frère. Swift garda jusqu'à la mort, comme une relique, le canif avec lequel Guiscard avoit frappé le grand-trésorier; et il paroît que dans une autre occasion, Swift sauva la vie de son ami, au péril de la sienne.

Aucun des biographes de Swift n'a parlé de cet étrange accident, qui fit cependant beaucoup de bruit dans le temps. Le grand-trésorier s'habilloit; on apporte un paquet, dont la forme donne des soupçons à Swift. Il l'ouvre avec précaution, et voit d'après la version qui circula d'abord, qu'il contenoit trois pistolets armés et chargés, qui, au moyen d'une ficelle, devoient partir quand on ouvriroit la boîte. Au lieu de pistolets, c'étoit trois cornets d'encre remplis de poudre, auxquels étoit attachée une batterie de pistolets. Les whigs se moquèrent de cette aventure, qu'ils appelèrent la conjuration de la boîte de carton, et ils ne manquèrent pas de dire que Swift, qui avoit eu le bonheur de la découvrir, étoit l'ingénieux auteur de la machine. Il y a

une réponse bien simple à faire à cette accusation : il n'eût pas eu recours à des encriers, au lieu de pistolets, puisqu'étant dans le secret, il ne couroit aucun danger en ouvrant la boîte. Swift assure Stella, qu'il avoit couru risque de la vie, et qu'il avoit sauvé celle du ministre; et il n'y a nulle raison d'en douter. La tentative de Guiscard, et un exemple funeste arrivé de nos jours, peuvent servir à nous convaincre que la vie d'un premier ministre est exposée de plus d'une manière (1).

Le grand-trésorier confioit à Swift ses affaires particulières aussi bien que les affaires publiques. Il fut employé dans les négociations qui déterminèrent l'alliance du fils aîné d'Oxford avec la fille unique du duc de Newcastle, et dans celle du partage de la succession du duc entre sa fille et lord Pelham, héritier du titre. Lord Oxford

(1) L'assassinat de M. Perceval, que M. Bellingham tua d'un coup de pistolet au moment où le ministre entroit à la chambre des communes.

avoit si fort à cœur ce mariage, que lord Bolingbroke disoit que c'étoit le grand objet de son ministère (1).

A l'occasion de ce mariage, Swift adressa des vers à lord Harley (2); mais son attachement est exprimé d'une manière plus sensible dans sa lettre au grand-trésorier sur la mort de sa fille, la marquise de Caermarthen : il n'y a peut-être dans la langue anglaise rien de plus touchant ni de plus noblement écrit (3). La constance

---

(1) Oldmixon, dans son *Histoire*, pag. 559, dit que dans cette désagréable affaire le grand-trésorier eut l'avantage de s'être adjoint un prêtre tout aussi fin que lui, et l'on disoit qu'un bon doyenné étoit la récompense des peines que s'étoit données le révérend docteur dans cette pieuse négociation. L'envie perce dans ce récit; il n'y avoit pas lieu à cette réflexion, en supposant, ce qui est très-probable, que Swift fût consulté dans cette affaire.

(2) Nous devons faire remarquer que quatre vers de cette épître, qui avoient été effacés par l'auteur, ont été suppléés avec beaucoup de goût par M. Deane Swift.

(3) Vol. 16.

de son amitié à l'époque la plus malheureuse de la vie d'Oxford a bien prouvé que les expressions dont il fit usage en lui écrivant au moment de quitter Londres partoient du cœur. « Quand je vous voyois »habituellement, j'ai dit plus d'une fois »que le rang et les dignités ne faisoient »aucune différence entre les hommes. »Aujourd'hui que je suis absent et oublié, »j'ai changé d'opinion. Mille personnes »vous diront qu'elles vous aiment aussi »sincèrement que je vous aime; ainsi en »retour je ne puis prétendre en bonne »justice qu'à la millième partie de ce que »je donne : cette différence est l'effet du »rang que vous avez dans le monde; et »le malheur est d'autant plus grand que »je ne vous aimois point pour votre rang. »Comme homme public vous m'avez sou»vent causé des chagrins, jamais comme »particulier.»

La faveur de Swift fut plus marquée que jamais : on le consultoit sur toutes les affaires d'Irlande, et l'on peut dire qu'il

les décidoit seul (1). On croyoit généralement qu'il obtiendroit bientôt un évêché ; et lord Nottingham, qu'il n'avoit pas épargné dans ses satires (2), saisit l'occasion

---

(1) Voyez les lettres du lord primat Lindsay, de sir Constantine Phipps, du comte d'Anglesea, etc., dans la correspondance à cette époque.

(2) «Voyez l'*Excellente chanson nouvelle* ou le discours que se proposoit de prononcer un fameux orateur contre la paix.» (Vol. 10, pag. 375). Walpole se plaignit à la chambre des communes, en disant ouvertement qu'elle étoit de Swift et de son *club fantasque*, et menaçant de le faire mander à la barre de la chambre. Voyez aussi l'*Invitation de Toland à Dismal*, nom qu'il avoit donné à Nottingham à cause de sa figure grave. Nottingham étoit sans cesse attaqué dans *l'Examiner* et dans d'autres satires, et dans la ballade intitulée : *Haro contre Dismal*. Nottingham, à ce qu'il paroît, voulant répondre à ces attentions, invoqua plus d'une fois la vengeance de la chambre des pairs contre l'auteur de ces importunités. Dans des vers sur lui-même, Swift dit:

« Finch (nom de famille de lord Nottingham) alarme les pairs; il est certain que ce prêtre est derrière le rideau. Finch, renommé pour les discours ennuyeux, prouve que Swift graisse les ressorts qui font mouvoir Harley.

de se venger quand le fameux bill du schisme fut discuté à la chambre des pairs. Sur la clause portant que tout maître d'école seroit tenu d'avoir une permission de l'évêque ou de l'archevêque du diocèse, il conclut par ces paroles : « Mylords, j'ai » beaucoup d'enfans, et j'ignore si Dieu » me laissera vivre assez long-temps pour » leur donner l'éducation que je voudrois » qu'ils reçussent. Je vous avoue donc, My- » lords, que je tremble quand je pense » qu'un certain docteur, que l'on soupçonne » à peine d'être chrétien, est près d'obtenir » un siége épiscopal, et peut un jour don » ner des licences à ceux qui seront chargés » d'instruire la jeunesse (1). »

Plusieurs passages de la correspondance de Swift indiquent que les espérances de ses amis correspondoient avec les craintes de ses ennemis sur la promotion qu'il attendoit ; et qu'il comptoit sur un bénéfice dans le comté d'York par l'influence de

(1) *Histoire d'Oldmixon*, pag. 554.

lord Harcourt, garde du sceau privé; mais les espérances de ses amis furent déçues, et les craintes de ses ennemis dissipées: il n'obtint rien, quoique sa position ne fût pas très-heureuse.

Il avoit été obligé de contracter des dettes en prenant possession du doyenné de Saint-Patrick; elles montoient au moins à mille livres sterling, somme qu'il lui étoit difficile d'acquitter, et dépense imprévue. Il se croyoit en droit de réclamer une indemnité puisqu'il avoit accepté une récompense si fort au-dessous du rôle qu'il avoit joué (1); et il disoit à sa manière que la reine devoit payer ses dettes ou le faire pendre; car il avoit mérité l'un autant que l'autre.

Le grand-trésorier, avec ses délais ordinaires ou par des motifs d'économie publique, faisoit des plaisanteries, ne terminoit point; et la situation de Swift seroit devenue très-embarrassante s'il eût

(1) Journal à Stella, tome 3.

été moins prudent. A son retour en Angleterre, après son installation, il adressa à lord Oxford cette fameuse et belle imitation de l'épître VII du livre I, et de la satire VI, livre II d'Horace, qui est si familière à tous les lecteurs anglais. Il se plaignoit des dépenses de son installation, et ne dissimuloit point ses embarras.

Toutes ces insinuations étoient perdues avec Oxford, et elles n'attiroient l'attention de Bolingbroke que lorsque son crédit chancelant ne pouvoit plus rien. On a présenté la sollicitude de Swift à ce sujet comme peu d'accord avec le ton d'indépendance qu'il avoit pris en refusant une somme que le grand-trésorier lui avoit offerte dans une autre occasion; et l'on a prétendu que les deux exemples ne différoient que quant à la somme. Mais on devoit considérer que trois années de services publics avoient été récompensées par une place élevée, à la vérité, et qui devoit un jour être profitable, mais cette même place avoit nécessité d'abord des dépenses qui auroient embarrassé, peut-être

pour la vie, un homme moins économe que Swift; ainsi pour lui une somme d'argent ne pouvoit pas plus être considérée comme une gratification mendiée, que l'acceptation d'un doyenné ne devoit paroître en contradiction avec le refus d'être chapelain de lord Oxford. On accorde souvent de ces dons dans les divers départemens du ministère, et ils diffèrent essentiellement des gratifications prises sur le service secret, et données de temps à autre aux écrivains *à la solde* par leurs patrons, quand ils sont contens de leur zèle.

Swift fut aussi désappointé d'un autre côté. Il composoit son histoire de la *Paix d'Utrecht*, et vouloit en faire l'histoire du règne de la reine Anne. Afin de se procurer les matériaux nécessaires, peut-être aussi pour obtenir un poste qu'il désiroit depuis long-temps, il sollicita la place d'historiographe de la reine, qui est à la nomination du lord chambellan. Swift n'aimoit pas le comte, créé depuis duc de Kent, qui occupoit alors cette dignité : pour éviter la nécessité de s'adresser à lui, il imagina de pré-

senter un mémoire à la reine directement. Sa connoissance de la cour auroit dû lui faire sentir combien les hommes en place sont jaloux de leur patronage officiel; mais il pensa probablement que ses liaisons avec les ministres surmonteroient, dans cette occasion particulière, tous les obstacles. Il se trompa. Oxford et Bolingbroke, qui se préparoient à une lutte sérieuse, ne se soucièrent point de déplaire au grand chambellan, en empiétant sur ses droits; et Kent, à qui Swift ne s'adressa pas personnellement, donna la place à un de ses protégés. Dans une lettre à Pope, Swift, parlant de la place d'historiographe, comme si elle lui étoit destinée, ajoute : « Mais, comme elle étoit à la nomination d'une personne qui n'a ni caractère ni sincérité, je n'ai pas voulu l'accepter, » ce qui signifie seulement qu'il auroit pu l'obtenir s'il s'étoit adressé au grand chambellan; car il est certain qu'il présenta un mémoire à la reine, et il se plaint de ce que Bolingbroke n'avoit pas obtenu la place pour lui.

Les dissensions qui divisoient les mi-

nistres avoient interrompu les assemblées de la société des Frères. Swift avoit fondé pour la remplacer le célèbre club de Scriblerus, association plutôt littéraire que politique. Oxford et Bolingbroke, Swift, Arburthnot, Pope et Gay en étoient membres. Leur objet étoit de composer une satire sur l'abus des connoissances humaines. On retrouve une partie de leurs travaux dans *les Mémoires de Martin Scriblerus*, qui donnèrent le nom à la société; et les *Voyages de Lemuel Gulliver* en ont rendu une autre partie immortelle. Mais l'esprit de parti, semblable à l'orage qui n'épargne pas plus le laurier que le cèdre, dispersa cette petite réunion de frères littéraires; et une entreprise que la réunion de tant de talens divers, si brillans, si étendus, devoit faire réussir, fut arrêtée. Oxford et Bolingbroke, hommes distingués eux-mêmes comme littérateurs, patrons et amis des hommes de talens ainsi réunis, causèrent par leur animosité la dissolution de la société. Leur mésintelligence étoit alors arrivée au plus haut degré, et n'étoit voilée

que sous les formes de leurs relations officielles. Swift essaya encore la puissance des sollicitations enjouées par sa fable du *Fagot*, dans laquelle il demande aux ministres d'apporter leurs divers insignes officiels pour lier fortement les divers morceaux de bois (1). Par un sentiment de délicatesse le poëte ne nomma point Bolingbroke : l'animosité entre Oxford et lui étoit une blessure trop envenimée pour oser y toucher. Mais tout fut inutile; et, fatigué enfin de cette scène continuelle de mécontentemens, de querelles et de haine, Swift, qui étoit à peu près le seul ami commun qui cherchât à apaiser ces différends, fit un dernier effort, dont nous allons donner le résultat dans ses propres expressions. C'est à lord Oxford, fils du ministre, qu'il s'adresse (2).

« Quand je revins en Angleterre, je les trouvai plus froids l'un avec l'autre, et leur querelle plus envenimée. Je fis tout mon possible pour les réconcilier : je m'ar-

(1) Vol. 10.

(2) Vol. 19, pag. 159.

rangeai pour les faire trouver ensemble chez mylord Masham à Saint-James. Lord et lady Masham nous laissèrent entre nous. Je les suppliai tous deux sans rien obtenir. Je devois aller le lendemain à Windsor avec le grand trésorier ; je prétextai une affaire qui me retenoit à Londres ; mais je les suivis à Windsor, où mylord Bolingbroke me dit que mon plan n'avoit abouti à rien. Les choses continuèrent sur le même pied ; ils s'éloignoient l'un de l'autre davantage chaque jour. Le grand trésorier s'apercevoit que son crédit diminuoit. Dans le courant de mai, avant la mort de la reine, je les vis ensemble, pour la dernière fois, chez mylord Masham : il nous laissa seuls. Je leur parlai à tous deux très-librement, et leur dis que j'allois me retirer, car je voyois que tout étoit fini. Lord Bolingbroke me dit à l'oreille : « J'avois raison. » Votre père me dit : « Tout ira bien. » Je lui dis que je partirois le lundi suivant pour Oxford, puisque je ne pouvois être d'aucune utilité (1).

(1) Volume 19.

Dans le fait, il ne restoit à Swift d'autre parti à prendre que d'exécuter la résolution qu'il avoit formée souvent de se retirer de ce théâtre de discorde, sans prendre parti pour aucun des antagonistes, qui étoient tous deux ses amis. Il partit pour Oxford le jour qu'il l'avoit annoncé; de là il se rendit chez le révérend docteur Gery à Letcombe, dans le comté de Buckingham, où il passa quelques semaines sans voir personne. Dans une lettre à miss Vanhomrigh, il exprime l'effet que produit sur lui ce passage d'une vie active et gaie à la vie uniforme et triste d'une cure de campagne (1).

La retraite de Swift hors du monde politique excita la plus grande surprise : le public fut dans l'étonnement; les écrivains du parti opposé exprimèrent leur joie dans des libelles sans nombre dirigés contre le champion retiré du haut clergé, et ses amis le conjurèrent de revenir et de renouer ses négociations politiques. Il s'y refusa positivement, mais il paroît qu'il

(1) 8 juin 1714. Vol. 16. pag. 141.

avoit conçu le plan extraordinaire de faire un appel au public, du moins au parti tory en général, contre les erreurs sur lesquelles l'administration sembloit n'être pas d'accord.

Dans cette vue, il composa les *Pensées sur l'état des affaires publiques*, dans lesquelles il est très-remarquable que, quoiqu'il aimât bien plus Oxford que Bolingbroke et qu'aucun homme au monde, il rejette presque tout le blâme sur ce ministre. Il lui reproche avec assez de sévérité son affectation de mystère, son manque de confiance en ses collègues, et ses temporisations avec le parti opposé. Il le blâme enfin de garder en place trop de whigs. La mésintelligence *intérieure* des ministres, comparée à l'équipage d'un vaisseau qui se querelle pendant la tempête, ou quand il est à la portée du canon de l'ennemi, est le seul passage où Bolingbroke partage le blâme avec Oxford. Les mesures proposées pour remédier aux dangers imminens convenoient plus à l'audace irréfléchie de Bolingbroke qu'à la politique irrésolue d'Oxford.

Swift vouloit premièrement que, pour donner au parti tory une prépondérance complète, tous les dissidens, qu'il appelle ennemis déclarés de l'église anglicane, fussent exclus de toute espèce de pouvoir, civil ou militaire; que cette exclusion s'étendît à tous les whigs et à tout le clergé inférieur (qui sont ses ennemis secrets), à moins qu'ils ne méritassent d'être promus par une réforme sincère. Cette grande mesure devoit être accompagnée d'une nouvelle organisation de l'armée, et surtout de la garde royale, qui, dans son état actuel, étoit déclarée plus propre à garder un prince traduit à la barre d'une haute cour de justice, qu'à le protéger sur son trône.

Secondement, après un désaveu complet et sans doute sincère de la branche exilée de la maison de Stuart, il recommandoit fortement que toute correspondence secrète entre l'Angleterre et la cour d'Hanovre fût rompue; que les visites de l'héritier présomptif et ses demandes d'être appelé au parlement ne fussent plus imposées à la reine sans sa permission; il

exigeoit enfin que l'électeur fût obligé de se déclarer contre tous les factieux et contre leurs principes, mais spécialement contre le parti qui affectoit un zèle particulier pour ses droits, et il falloit qu'il déclarât approuver entièrement la politique de Sa Majesté, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Le conseil étoit hardi téméraire, n'admettoit point de compromis, et convenoit davantage au génie de celui qui le donnoit qu'au caractère de la nation anglaise. Il eût donc très-probablement amené une guerre civile si on l'eût suivi. Swift envoya l'ouvrage à son ami Charles Ford, avec beaucoup de précaution, par une voie détournée; et le manuscrit fut remis sous un nom supposé, à l'imprimeur Barber. Barber, protégé de Bolingbroke, le lui montra de son chef, et le ministre ne perdit pas de temps pour y faire les additions et les changemens qui le rendoient encore plus défavorable à lord Oxford, et plus propre à servir ses intrigues politiques. Quand Swift apprit ces changemens de Bolingbroke,

lui qui avoit toujours été décidé à garder la plus parfaite neutralité entre les deux ministres, et qui auroit voulu les rapprocher si cela étoit possible, mais nullement servir l'un au préjudice de l'autre, il chargea Ford de redemander le manuscrit. Ce ne fut qu'après des hésitations, des délais; enfin, ce ne fut pas sans difficulté que l'on retira l'ouvrage des mains du secrétaire d'état et de celles de l'imprimeur. Ainsi fut suspendue la publication de ce traité, qui auroit incontestablement produit une vive impression, et peut-être un dangereux effet dans un moment aussi critique. Swift songeoit à un autre pamphlet politique, probablement ses mémoires relatifs au changement de ministère en 1710. Mais ce devoit être sous une forme un peu différente de celui qui a été publié dans la suite (1).

Sur ces entrefaites, chaque courrier apportoit à Swift des nouvelles de différens quartiers, avec des commentaires qui lui

(1) Vol. 16.

annonçoient le succès des intrigues de Bolingbroke. C'est une chose curieuse de comparer les manières dont chaque correspondant présentoit les mêmes faits. Lewis n'est point ébranlé dans son attachement pour Oxford, et embrasse sa fortune. Ford paroît à moitié disposé à adorer le soleil levant. Ainsi que Swift, Arbuthnot blâme Oxford et Bolingbroke, et déplore les conséquences de leurs dissensions. Bolingbroke lui-même ne négligeoit aucuns moyens de rendre Swift favorable à la révolution qu'il méditoit dans le cabinet. Il lui écrivit dans les termes les plus affectueux; et, lorsque Arbuthnot lui rappela le mémoire pour la place d'historiographe, il s'écria que ce seroit la honte éternelle du gouvernement d'avoir laissé Swift dans la moindre incertitude à cet égard (1). Ses bonnes intentions n'eurent aucun effet, le grand chambellan avoit depuis quelque temps donné la place à M. Maddox (2).

---

(1) Lettre d'Arbuthnot, vol. 16, pag. 175.

(2) Voyez la lettre de Ford, vol. 16, pag. 181.

Mais, pour montrer l'intérêt qu'il prenoit à Swift, Bolingbroke fit signer à la reine, dans les trois jours qu'il fut ministre, un ordre sur la trésorerie de mille livres sterling que Swift avoit inutilement sollicité d'Oxford. La mort presque subite de la reine fit que l'ordre ne fut point payé, mais les bonnes intentions de Bolingbroke n'en étoient pas moins manifestes. En même temps, lady Masham, dont l'influence secrète avoit décidé la disgrâce d'Oxford, écrivit à Swift, et le conjura, par intérêt pour la reine et par compassion pour elle, de ne pas abandonner sa cause dans ce moment de crise, mais de rester et d'être bien assuré que ses conseils seroient écoutés avec reconnoissance. Bolingbroke chargea l'imprimeur Barber d'écrire à Swift qu'il le raccommoderoit avec la duchesse de Somerset, qui le mettroit bien avec la reine, et (chose que l'on croyoit tout aussi séduisante) que l'on suivroit son conseil de renvoyer tous les whigs encore en place. Ces propositions sembloient ouvrir à Swift une carrière hono-

rable pour son ambition. Mais le même courrier lui apporta une lettre touchante de lord Oxford, qui lui faisoit part de sa disgrâce, ajoutant qu'il partoit seul pour sa terre dans le comté de Hereford, et que, s'il n'étoit pas trop effrayé d'un long tête-à-tête avec un homme qui l'aimoit, il le prioit de l'accompagner dans ce triste voyage. — A l'immortel honneur de Swift, il n'hésita pas un moment, écrivit sur-le-champ pour obtenir qu'on prolongeât sa permission de s'absenter, non pour partager le triomphe et le brillant avenir du favori et du nouveau premier ministre, mais pour accompagner dans sa retraite son patron et son ami. Une lettre, publiée aujourd'hui pour la première fois, prouve que cette demande n'étoit pas une affaire d'ostentation, et que Swift sollicita une prolongation pour accompagner Oxford. L'adresse de la lettre ne s'est pas retrouvée, mais tout porte à croire qu'elle étoit adressée à l'archidiacre Walls, à qui Swift en parle dans une autre

lettre sur le même sujet (1). « Je veux oublier ses torts, dit-il, comme ministre d'état; mais vous savez que sa bonté pour moi n'avoit pas de bornes; il m'a choisi, il m'a distingué quand il étoit puissant, et sa lettre étoit celle d'un ami (2). » Le sort déjoua les espérances du parti tory; la reine Anne succomba après une maladie de trois jours, et l'avénement de George Ier au trône confondit dans les mêmes périls et dans la même proscription le ministre disgracié et son rival triomphant.

Swift, dans ce moment accablant pour son parti et périlleux pour un homme aussi actif qu'il l'avoit été, conserva une grande présence d'esprit, ne perdit point courage, et persévéra dans son opinion. Il assura hardiment qu'il étoit encore possible de rallier les torys, pourvu que le malheur commun réunît ceux que le succès

(1) Vol. 16, pag. 216.

(2) Lettre à miss Vanhomrigh. Vol. 16, pag 205.

avoit divisés. Il exhorta Bolingbroke à se placer à la tête du haut clergé ; et, comme le vétéran qui reprend ses armes pour voler au secours du drapeau sous lequel il a marché à la victoire, il offrit ses services dans la nouvelle guerre politique (1).

Ce fut à cette occasion qu'Arbuthnot fit usage de ces expressions mémorables : « Le doyen Swift conserve son noble courage, et, quoique renversé, il a la fière contenance d'un combattant qui menace ses adversaires (2). » Mais les torys avoient perdu tout courage, comme on peut le voir par la lettre de Lewis (3). Quant à une réconciliation, Bolingbroke montra une haine si invétérée contre Oxford, qu'il eût mieux aimé perdre la vie que de faire cause commune avec lui pour se sauver ensemble. La fuite de Bolingbroke et du duc d'Ormond, l'emprisonnement d'Oxford, de Wyndham, de

---

(1) Vol. 16, pag. 215.
(2) *Ibidem*, pag. 242.
(3) *Ibidem*, pag. 217.

Prior et de quelques autres, achevèrent la déconfiture et la dispersion du dernier ministère de la reine Anne. Ces événemens eurent lieu, lorsque Swift, en butte au parti tromphant, avoit cherché en Irlande un refuge contre les dangers qui menaçoient les ministres et leurs adhérens.

Ce fut alors qu'il subit cette impopularité que lord Orrery a un peu antidatée. Les Irlandais protestans, qui n'avoient point oublié les guerres civiles de 1689 et de 1690, ne voyoient qu'avec horreur tous ceux qui étoient soupçonnés de favoriser la cause de la maison de Stuart. Les successeurs des derniers ministres de la reine Anne les accusèrent de ce crime; et leur accusation acquéroit un certain degré de probabilité par le passage remarquable de la déclaration du chevalier de Saint-George, qui disoit que la mort avoit empêché sa sœur de remplir ses bonnes intentions en sa faveur; les intrigues de Bolingbroke, la conduite postérieure de ce ministre, et celle du duc d'Ormond étoient bien propres à confirmer ces soupçons. L'esprit de

parti ne veut point faire de distinction. Tout ce qui favorisoit la cause du haut clergé fut enveloppé dans l'accusation de jacobitisme, et Swift eut sa part de la calomnie. Les libelles pleuvoient sur lui ; la canaille l'insultoit dans les rues ; et de jeunes seigneurs oublioient son rang et le leur au point de donner l'exemple de cette brutalité. Ce n'étoit pas encore le plus fâcheux de sa situation (1). Ses anciens amis, dans le nombre desquels il s'en trouvoit qui lui devoient de la reconnoissance, firent leur cour au parti opposé, en lui faisant un accueil grossier. Il fut obligé de mettre ses papiers en sûreté, dans la crainte des recherches du gouvernement, et il paroît que l'on saisit un paquet que lui adressoit le chapelain du duc d'Ormond. On a prétendu que Swift s'étoit caché parce qu'il craignoit d'être compromis par la découverte de ce paquet ;

(1) Ce fut ce qui motiva la pétition adressée par Swift à la chambre des lords

c'est un mensonge qui ne mérite pas une réfutation : il n'est pas vraisemblable que l'on n'eût pris aucune mesure contre un homme aussi peu en faveur auprès du gouvernement que le doyen : auroit-on négligé de le poursuivre, si on avoit eu le plus léger motif pour cela? Bien certainement il étoit classé parmis les mécontens et les suspects. On en jugera par les expressions de son ancien correspondant l'archevêque King, qui avoit le talent de cacher un sarcasme sous la forme d'un avis amical. « On parle beaucoup, dit-il, du retour » de lord Bolingbroke et de son pardon; » ce n'est sûrement pas pour rien. J'espère » qu'il ne peut pas faire de mauvais contes » sur vous (1). » Le doyen repousse cette insinuation avec indignation. « Je serois » fâché, répond-il, de voir mylord Bo- » lingbroke commencer le métier de dé- » nonciateur, parce que c'est un homme » pour lequel j'ai toujours eu, et pour le-

(1) Vol. 16.

» quel j'ai toujours beaucoup d'amitié et
» d'estime. Quant à moi, si j'étois de la
» moindre importance, je serois bien tran-
» quille sur cette accusation, bien plus
» tranquille que je ne le suis de penser que
» votre Grâce imagine que je puisse courir
» aucun danger. Je suis surpris que votre
» Grâce ait pu agir et correspondre avec
» moi pendant plusieurs années, tandis
» que vous deviez me croire le plus faux
» et le plus vil des hommes, moi qui vous
» déclarois, dans toutes les occasions, que
» j'abhorrois le prétendant, en secondant
» secrètement un ministère qui vouloit le
» rappeler sur le trône. J'ai toujours fait
» profession d'être contre le prétendant;
» je suis toujours dans les mêmes senti-
» mens. Et ce n'est pas pour faire ma cour,
» car je sais que cela seroit bien inutile;
» aussi je ne dissimule ni mes doutes, ni mes
» craintes, ni mon mécontentement, aux-
» quels je pense aussi rarement que je puis.
» Cependant, si l'on m'attribuoit quelque
» importance, le public peut compter sur
« ma loyauté, parce que je regarde le re-

» tour du prétendant comme un plus grand
» mal que le pire des ministères whigs. »

Il est bien superflu d'en dire davantage sur une accusation de cette nature. Quel est celui qui pouvoit redouter l'avénement d'un prince catholique, plus que le champion déterminé de l'église anglicane? Une contre-révolution, qui ne pouvoit se faire qu'à l'aide de secours étrangers, et qui ne pouvoit être soutenue que par l'autorité militaire et arbitraire, ne pouvoit qu'être odieuse au défenseur opiniâtre et intrépide des libertés de l'Irlande. Ses notes manuscrites sur le *Free-Holder* (1), journal rédigé par Addison en faveur du gouvernement pendant l'insurrection de 1715, indiquent, à la vérité, de la pitié pour les insurgés; mais on n'y trouve pas un seul passage en faveur des principes jacobites, pas un seul vœu

(1) Le *Franc-tenancier*, publié alors pour la première fois.

Ces notes n'avoient jamais été publiées.

pour le retour des Stuarts. Il vrai qu'aux yeux des whigs exagérés, l'apologie de ces infortunés alloit mal à un homme qui se disoit whig, sans attacher toutefois à ce mot les raffinemens modernes de l'esprit de parti.

A part quelques boutades de satire, qu'on examine toute la vie, tous les écrits, toutes les opinions de Swift, on ne trouvera pas dans son histoire, dans ses écrits, dans sa correspondance, une action, une ligne, un sentiment qui puisse justifier l'accusation de jacobitisme, dont, à cette époque, il fut si généralement l'objet.

Le soupçon de la haine politique a souvent le même effet que la réalité, surtout dans une capitale de province, où les hommes de parti cherchent à suppléer à leur insuffisance réelle par les clameurs de l'intolérance. Swift se vit exclus, pendant quelque temps, de la société des grands, des puissans, et des hommes de talent : le compagnon d'Oxford, de Bolingbroke, de Prior, de Pope, de Gay, fut obligé de se faire une société d'hommes de son ordre qui partageoient ses goûts, de quelques

autres d'un rang plus élevé, qui oublioient son opinion en faveur de son esprit, ou qui n'étoient pas opposés à la politique du haut clergé. Delany en a nommé plusieurs dans un passage où il repousse avec autant de vérité que d'indignation, l'assertion d'Orrery, que Swift recherchoit la société commune et les parasites. Il nomme les Grattan, sept frères, hommes d'honneur, estimés chacun dans sa profession particulière (1), aussi bien alliés qu'aucune famille d'Angleterre, leur parent le révérend M. Jackson, George Rochefort, et Pierre Ludlow, tous deux hommes distingués par leurs connoissances, et, ce que lord Orrery jugeoit plus essentiel, ayant de la naissance et de la fortune. Il nomme encore le docteur Walmsley, le docteur Helsham, le docteur Sheridan.

(1) Swift, très-fier de ses amis et jaloux de relever leur importance répète plus d'une fois que les Grattan étoient si populaires en Irlande qu'ils auroient pu eux seuls lever dix mille hommes de troupes. Vol. 19, pag. 49.

M. Stopford; et ce qu'il dit de Rochefort et de Ludlow pouvoit s'appliquer à presque toute la société de Swift. « Il a pu » converser avec des hommes plus grands, » mais il n'a jamais vu meilleure compa- » gnie, et il n'auroit pu en trouver une » meilleure (1). »

Swift donnoit à cette société ses momens de loisir; mais elle lui laissoit encore trop de temps pour réfléchir à ses désappointemens personnels, et aux malheurs de ceux avec lesquels il avoit naguère joué un rôle sur le théâtre des affaires publiques. Comme un marin jeté par la tempête sur une île déserte, il déploroit sans cesse les malheurs et les dangers des amis dont il étoit séparé; il soupiroit après leur société; il ne pouvoit, dans la douleur de cette séparation, sentir le prix de la sûreté que lui procuroit la solitude qui étoit son partage. Ses pensées se portoient toujours sur « ses amis en exil ou à la Tour, » et il ne négligea rien pour

(1) *Remarques de Delany sur Orrery*, pag. 95.

manifester la part qu'il prenoit à leurs malheurs, au risque de sa sûreté personnelle et de sa fortune. Il correspondit avec lord Bolingbroke, même pendant son bannissement, suivant le rapport de ses amis et de ses ennemis. Il offrit des consolations à lady Masham et à la duchesse d'Ormond. Mais Swift témoigna à Oxford, à son patron, à son ami, renfermé à la Tour, et menacé d'une accusation de haute trahison, cet attachement que les âmes nobles et généreuses peuvent seules sentir, et qui reçoit un nouvel éclat des périls auxquels il expose. Swift réclama comme un droit l'offre qu'il lui fit de ses services et de l'aller trouver dans sa prison; il le supplioit de les accepter : « C'est la pre-» mière fois, dit-il à son ami, que je vous » sollicite en ma faveur, et si vous me re-» fusez, ce sera la première demande que » vous m'aurez refusée (1). » Oxford n'accepta point une offre qui ne pouvoit lui être

(1) Vol. 16, pag. 245.

utile, et qui ne pouvoit que compromettre l'ami généreux qu'elle exposoit à des soupçons et à des dangers. Mais le dévouement qui avoit dicté cette offre généreuse, doit être connu de la postérité, afin de dévoiler les obscures calomnies dont il fut l'objet, et qui s'accordent si mal avec un caractère aussi noble que le sien. Il écrivoit tristement à Pope : « Vous » savez combien j'aimois lord Oxford et » lord Bolingbroke, vous savez combien » le duc d'Ormond m'est cher. Pouvez-» vous croire que je suis tranquille, quand » je vois leurs ennemis acharnés à faire » tomber leur tête,

*Et nunc et versus tecum meditare canoros* (1). »

Après avoir peint sa vie retirée avec un petit nombre de domestiques, dans un coin d'une vaste maison non-meublée, il dit que ses amusemens consistent à défendre ses petits domaines contre l'archevêque, et à réduire ses choristes rebelles ;

(1) Songe donc maintenant à cadencer des vers.

*Perditur*, ajoute-t-il pour conclure, *perditur inter hæc misero lux* (1).

Le lecteur, qui ne connoît point l'histoire bizarre des malheurs domestiques de Swift, pourra être surpris que, jouissant d'une aisance que son économie devoit bientôt convertir en opulence, il n'ait pas enfin interrompu la monotonie du célibat et qu'il n'ait pas essayé de se distraire de ses pénibles réflexions sur les affaires publiques, en cherchant des consolations domestiques dans son union avec Stella, qui avoit quitté l'Angleterre pour lui, et pour laquelle il exprime tant d'affection dans la première partie de son journal. Mais la destinée d'une troisième personne étoit liée à la leur, et les infortunes qui en furent la suite doivent être le sujet d'un récit non-interrompu.

---

(1) Ainsi du malheureux s'éteint la triste vie.

FIN DU PREMIER VOLUME.

## TITRES DES OUVRAGES

COMPOSANT

## LES ŒUVRES DE SIR WALTER SCOTT.

LE LAI DU DERNIER MÉNESTREL ; 1 vol. in-12. 3 fr.

MARMION ; 2 vol. in-12. 6 fr.

LA DAME DU LAC ; 2 vol. in-12. 6 fr.

MATHILDE DE ROKEBY ; 2 vol. 6 fr.

LE LORD DES ILES ; 1 vol. in-12. 3 fr.

LA VISION DE DON RODRIGUE ; 1 vol. in-12. 3 fr.

ESSAIS SUR LE THÉATRE, suivis de HALIDON HILL ; 2 vol. in-12. 6 fr.

ESSAIS LITTÉRAIRES SUR LE ROMAN ET LA CHEVALERIE ; 2 vol. 6 fr.

CHANTS POPULAIRES DES FRONTIÈRES MÉRIDIONALES DE L'ÉCOSSE ; 4 vol. in-12. 12 fr.

VIE DE JOHN DRYDEN, renfermant l'histoire de la littérature anglaise depuis la mort de Shakspeare jusqu'en 1700 ; 2 vol. in-12. 6 fr.

MÉMOIRES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE JONATHAN SWIFT, doyen de Saint-Patrick ; 2 vol. in-12. 6 fr.

SWIFTIANA, formant le tome III des Mémoires sur Swift ; 1 vol. in-12. 3 fr.

BIOGRAPHIE DES ROMANCIERS CÉLÈBRES, depuis Fielding jusqu'à nos jours ; 4 vol. in-12. 12 fr.

MÉMOIRES HISTORIQUES SUR PLUSIEURS ÉCRIVAINS ET PERSONNAGES CÉLÈBRES, tels que lord Byron, George III, le duc d'York, lord Somerville, duc de Buccleugh, etc., etc. ; 2 vol. in-12. 6 f.

LETTRES DE PAUL A SA FAMILLE ; 3 vol. in-12. 9 fr.

VIE DE NAPOLÉON BUONAPARTE, empereur des Français ; 18 vol. in-12. 54 fr.

HISTOIRE D'ÉCOSSE RACONTÉE PAR UN GRAND-PÈRE A SON PETIT-FILS ; 3 vol. in-12. 9 fr.

WAVERLEY, ou l'Ecosse il y a soixante ans ; 4 vol. in-12. 12 fr.

GUY-MANNERING, ou l'Astrologue ; 4 vol. in-12. 12 fr.

L'ANTIQUAIRE ; 4 vol. in-12. 12 fr

ROB-ROY ; 4 vol. in-12. 12 fr.

LES PURITAINS D'ÉCOSSE et LE NAIN ; 4 vol. in-12. 12 fr.

LA PRISON D'EDIMBOURG ; 4 vol. in-12. 12 fr.

LA FIANCÉE DE LAMMERMOOR ; 3 vol. in-12. 9 fr.

L'OFFICIER DE FORTUNE, épisode des guerres de Montrose ; 2 vol in-12. 6 fr.

IVANHOE, ou le Retour du Croisé, 4 vol. in-12. 12 fr.

LE MONASTÈRE ; 4 vol. in-12. 12 fr.

L'ABBÉ, suite du *Monastère* ; 4 vol. in-12. 12 f.

KENILWORTH ; 4 vol. in-12. 12 fr.

LE PIRATE ; 4 vol. in-12. 12 fr.

LES AVENTURES DE NIGEL ; 4 vol. in-12. 12 fr.

PEVERIL DU PIC ; 5 vol. in-12. 15 fr.

QUENTIN DURWARD, ou l'Ecossais à la cour de Louis XI ; 4 vol. 12 fr

LES EAUX DE SAINT-RONAN ; 4 vol. in-12. 12 fr.

REDGAUNTLET ; 4 vol. in-12. 12 fr

HISTOIRE DU TEMPS DES CROISADES, renfermant le Connétable de Chester et Richard en Palestine ; 6 vol. in-12. 18 fr.

WOODSTOCK, ou le Cavalier, histoire du temps de Cromwell ; 4 vol. in-12. 12 fr.

LES CHRONIQUES DE LA CANONGATE ; 4 vol. in-12. 12 fr.

LA JOLIE FILLE DE PERTH ; 4 v. 12 f.

LES ŒUVRES COMPLÈTES, édition in-12, forment 140 volumes. Le prix est de 420 fr.

*N. B.* Tous les volumes se vendent séparément à raison de 3 fr. 50 c., lorsqu'il faut dépareiller des exemplaires.